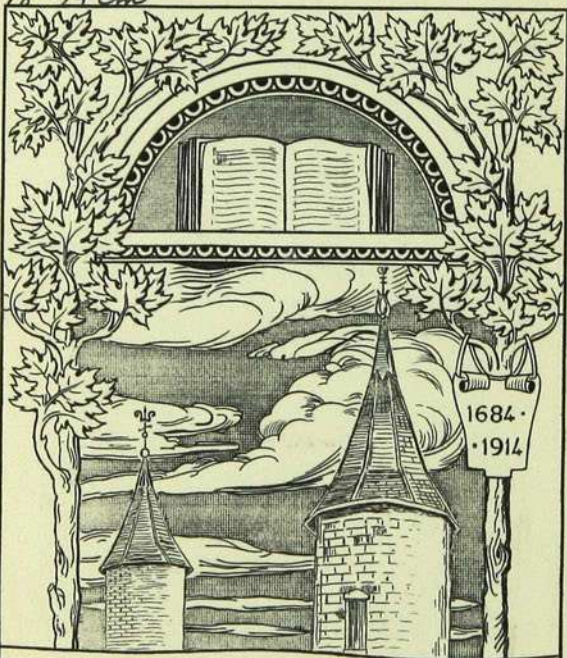
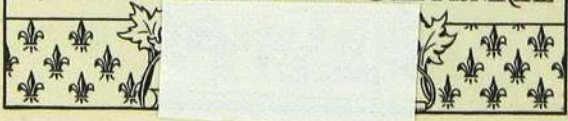


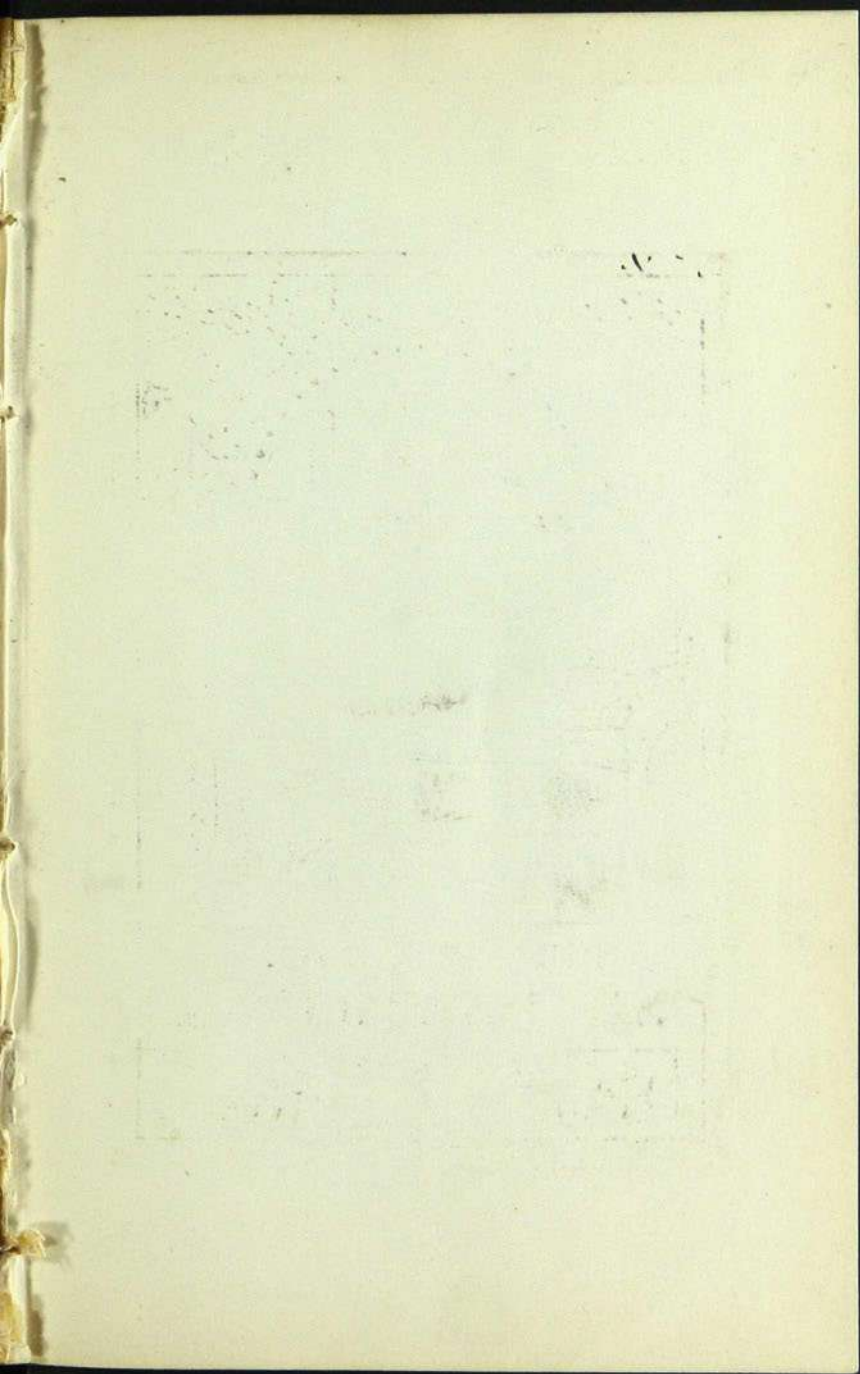
14

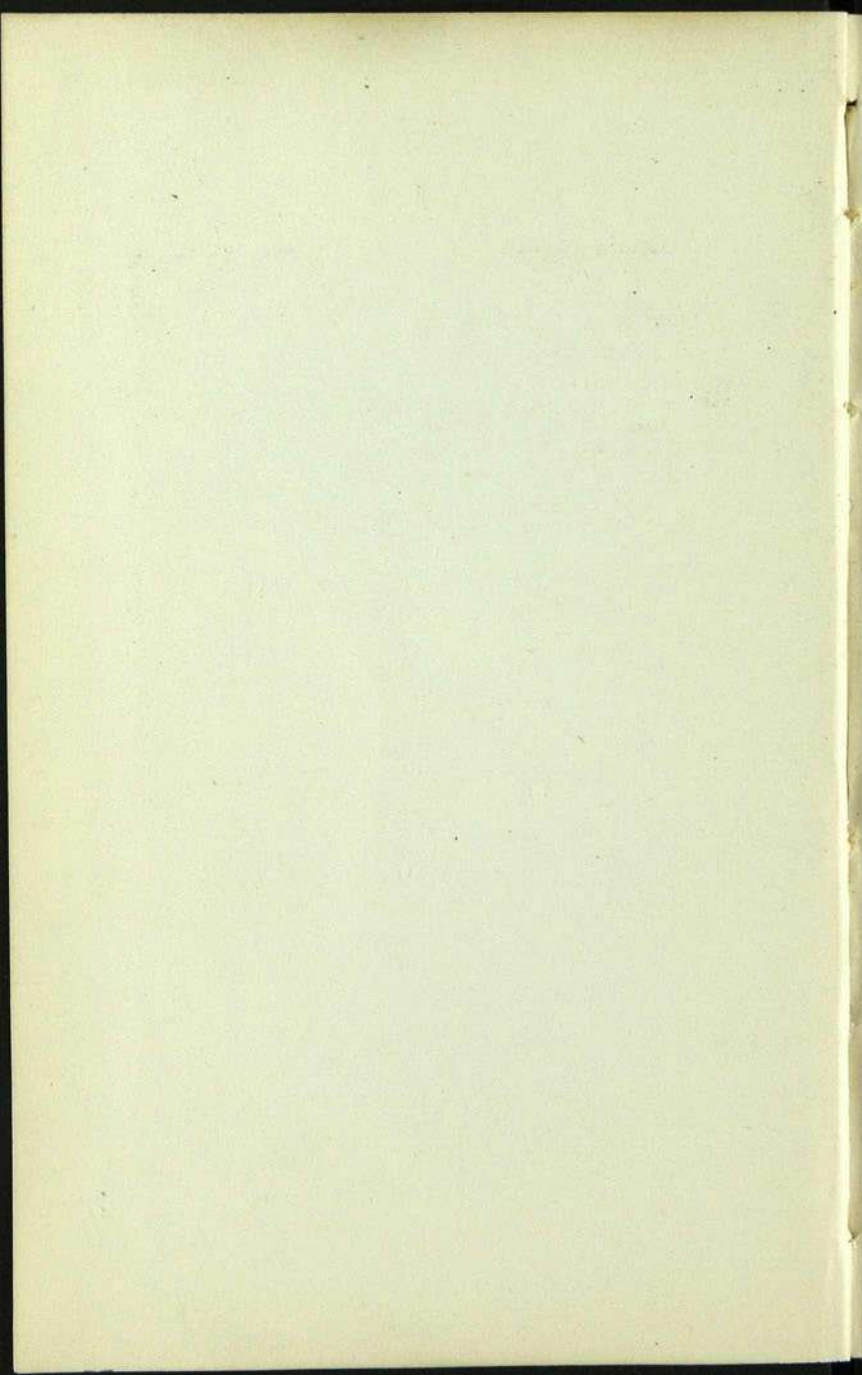
18 3/4 cm

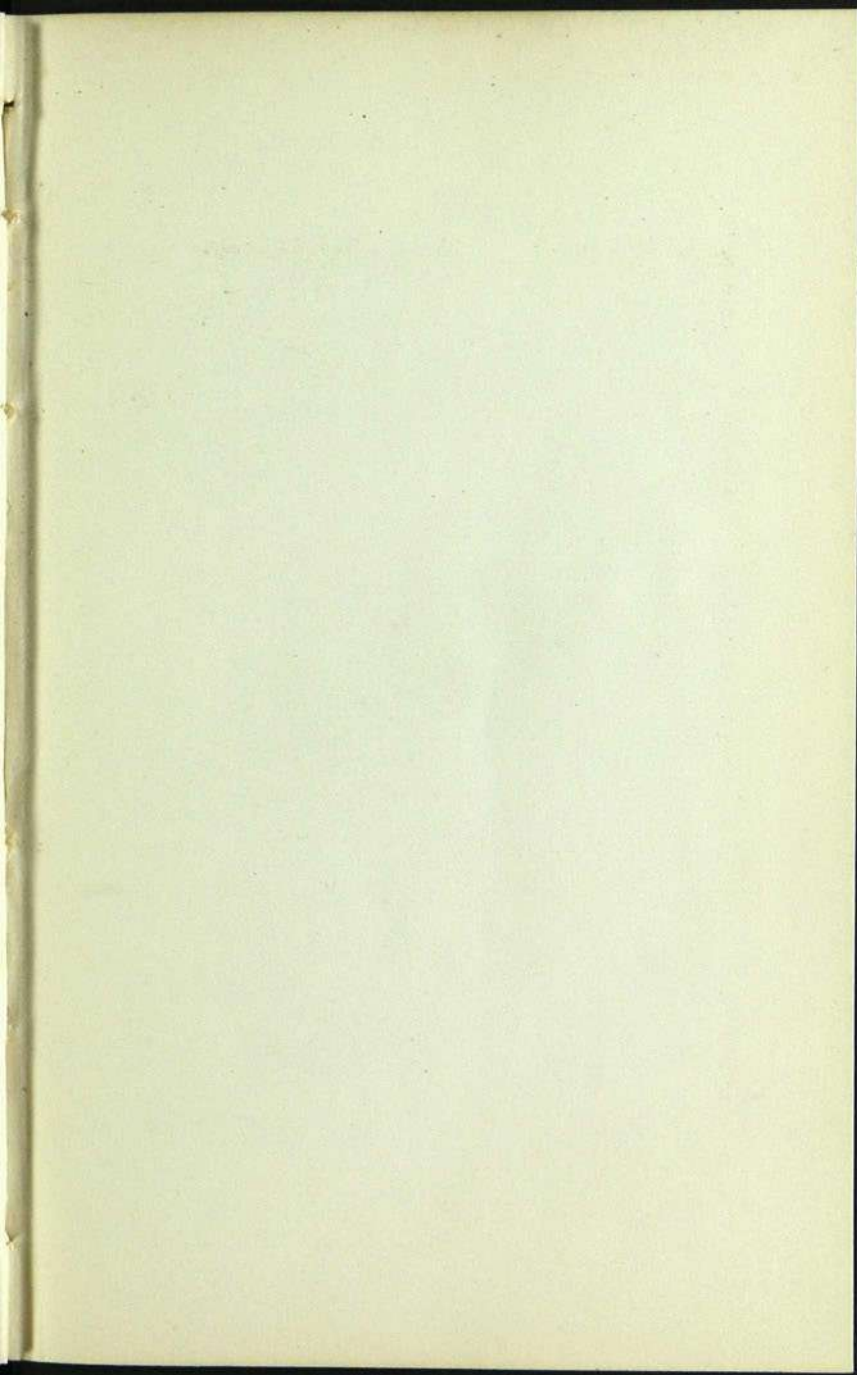


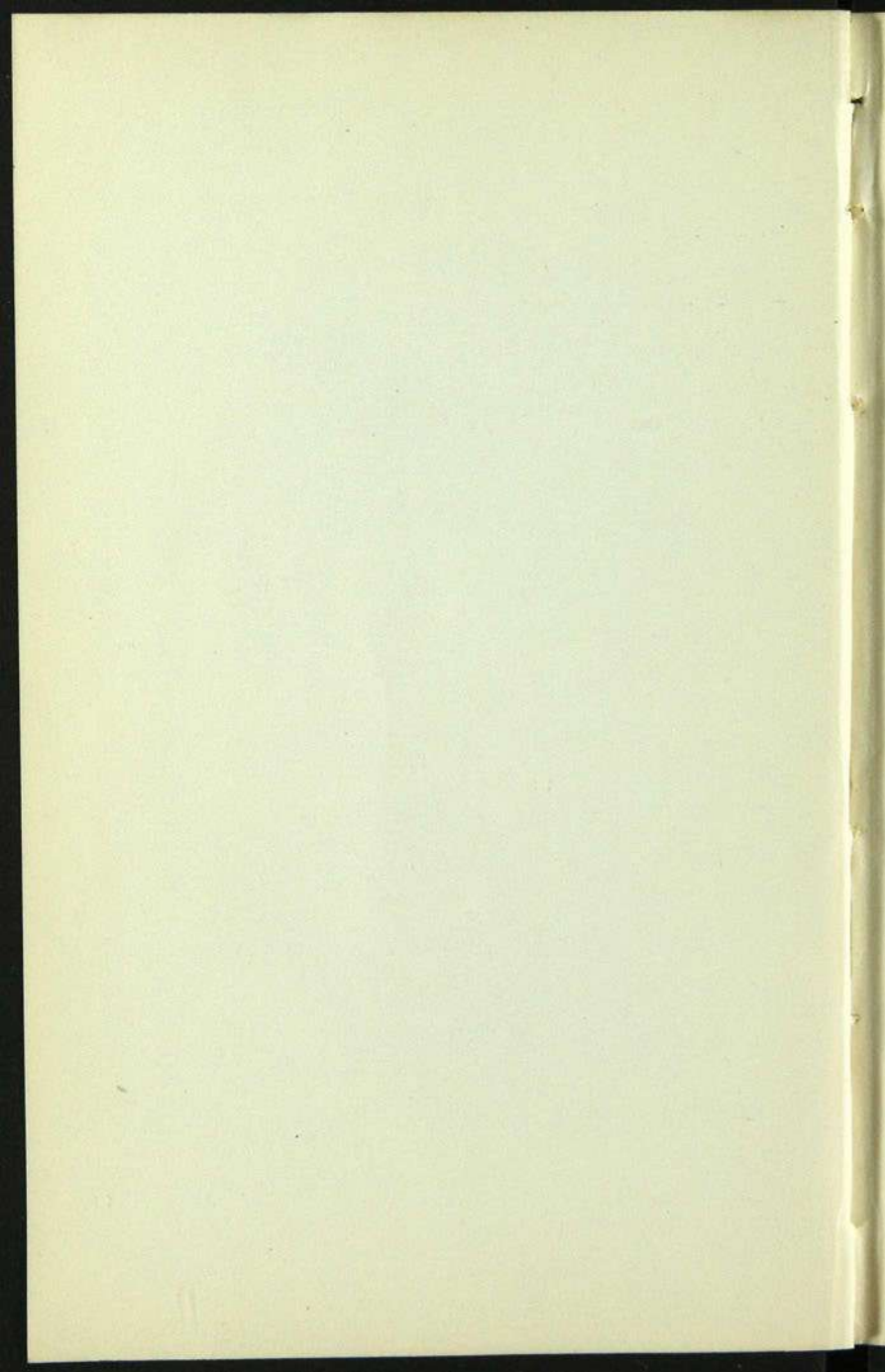
BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL

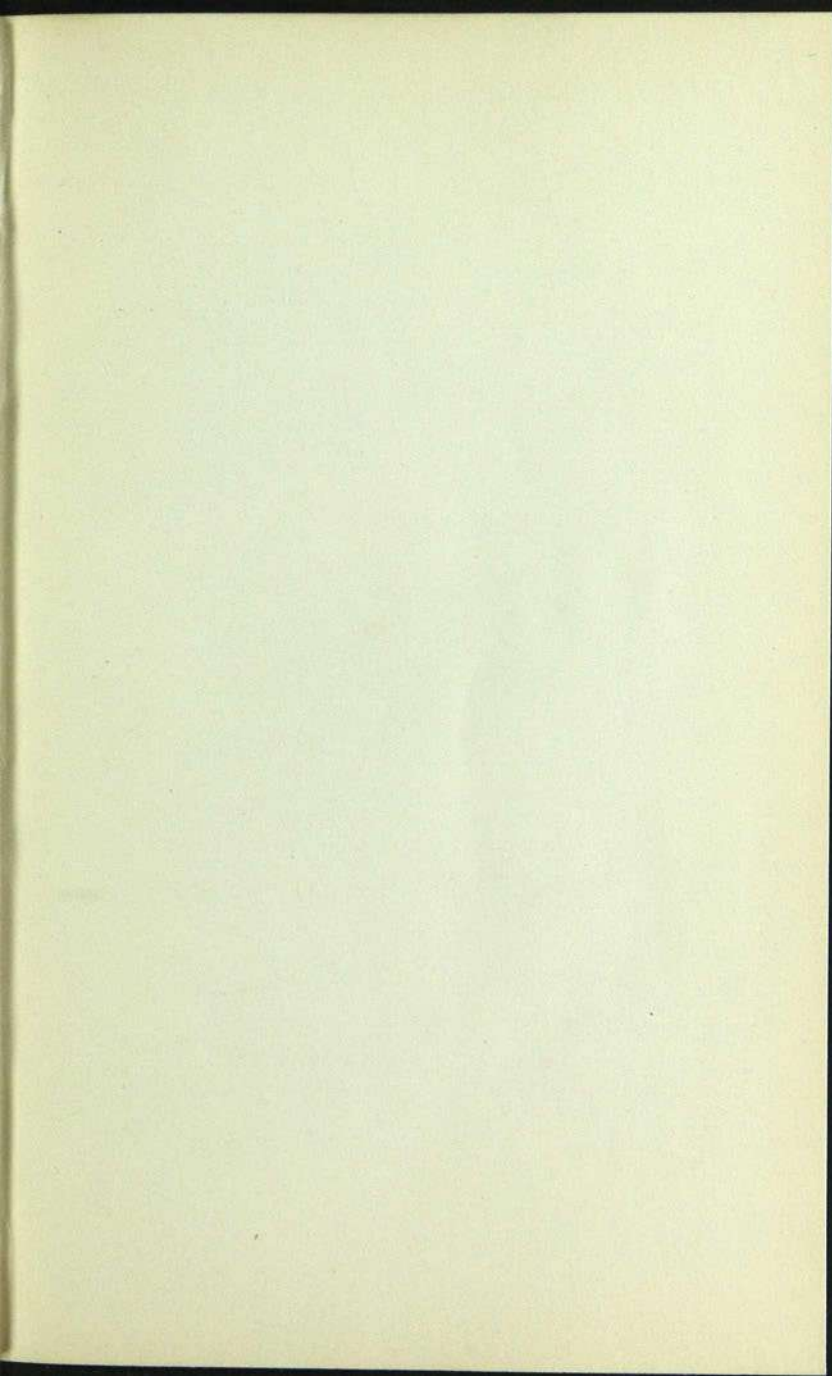


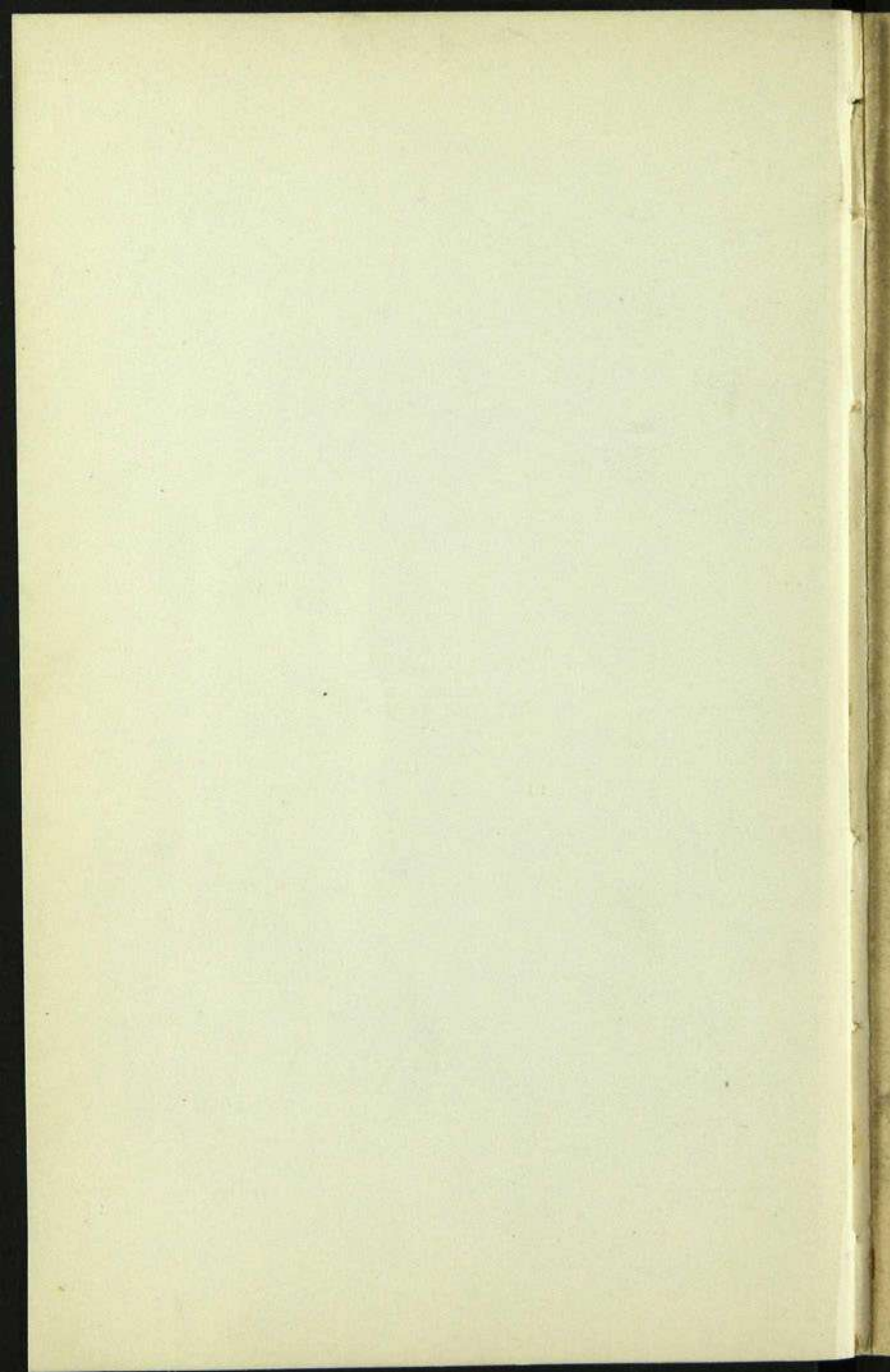












Coll. B

ABBÉ L.-A. GROULX
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE VALLEYFIELD

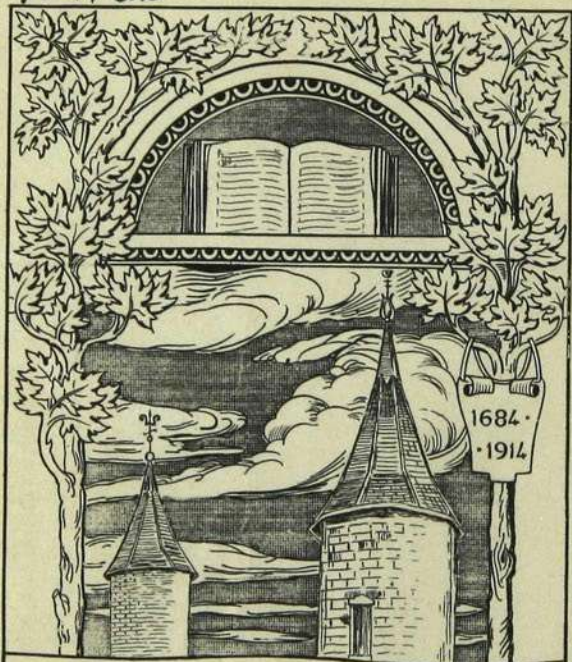
Une croisade d'adolescents



QUÉBEC
Imp. L'ACTION SOCIALE LIMITÉE
103, rue Sainte-Anne, 103

—
1912

18 3/4 cm



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL

370.971
G 918. AM

ABBÉ L.-A. GROULX
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE VALLEYFIELD

Une croisade d'adolescents

157917
35
rec. - 80



Pranger

QUÉBEC
Imp. L'ACTION SOCIALE LIMITÉE
103, rue Sainte-Anne, 103

73 772

1912.
BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

De opere « Une croisade d'adolescents »

A domino L. GROULX, edicturo.

Nihil obstat.

J. C. EDMOURUS HEBERT, Censor.

Marianapoli, die 14a julii, 1912.

IMPRIMATUR.

† JOSEPHUS MEDARDUS, Ep^{us} Campivallensis

Campivalli, die 24a julii, 1912.

DROITS RÉSERVÉS, CANADA, 1912,

BX
2348
Z8C3
G77

BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE
PARIS

A tous les apôtres de la jeunesse.

A mes amis les collégiens.

A toute la jeunesse canadienne-française.

*Quelle que soit l'horreur des périls où nous sommes,
Ne crains pas, mon pays, les jeunes vont venir !
Ils viennent . . . c'est leur pas, c'est la moisson des hommes
Qui dore à l'horizon, le champ de l'avenir.*

*Quand du Droit, de l'Honneur la cause est menacée ;
Quand la patrie en deuil penche vers le trépas,
Les jeunes, c'est l'espoir, la suprême pensée,
C'est la garde qui meurt mais qui ne se rend pas !*

LIONEL MONTAL

PRÉFACE

Il y aura de cela bientôt sept ans, à propos de préparation des jeunes au rôle social, j'écrivais dans la *Revue ecclésiastique* de Valleyfield : « Je sais des hommes qui détiennent actuellement sous clef les parchemins tout frais rédigés d'une croisade d'adolescents. Un jour, s'il en est besoin, ces documents seront peut-être tirés de leurs oubliettes, et ils prouveront aux incrédules que la jeunesse n'a jamais rien découragé des dévouements qui l'ont servie ». (1)

J'étais alors et je suis encore l'un des conservateurs de ces modestes parchemins de croisade. Un jour, en présence de confrères, jeunes professeurs encore tout près de leurs premiers dévouements, j'exhumai quelques fragments de cette petite *Chanson de geste* ? L'avouerai-je ? L'enthousiasme excessif d'un certain nombre, le scepticisme peu dissimulé de quelques autres me convainquirent que la jeunesse, reste encore et pour beaucoup, la grande inconnue. Pour ma part, je crus de bonne foi l'avoir découverte, et comme dire du neuf n'est pas encore devenu si vieux, je commençai à me défendre mal d'un projet d'écriture. Jeter dans les annales

(1) *Revue Ecclésiastique* de Valleyfield, livraison du 1er mai, 1905.

d'une époque de prose un bout de cantilène héroïque ; camper en face des petits blasés et des arrivistes en herbe d'aujourd'hui, de petits Percevals, des Géralds à l'âme vierge et claire, me parut un geste à tenter un homme encore jeune, et je méditai cette grave chose d'écrire un livre.

Puis, avec le temps, à mesure que je remuais les petits documents écussonnés d'or, que surgissaient dans leurs mailles luisantes les éphèbes chevaleresques, mon rêve se précisait, se haussait toujours : il m'apparut beau comme un devoir ! j'allais apprendre à ceux qui ne le savent point — et peut-être à d'autres — combien l'âge où le plus naturellement s'accomplissent les grandes choses, c'est souvent, c'est presque toujours la jeunesse ; je révélerais aux jeunes âmes qui s'ignorent, les noblesses morales dont elles portent la semence ; aux maîtres qui débutent, des raisons plus hautes de s'éprendre de leur tâche... Certes, il y avait en tout cela plus qu'il ne faut pour enflammer de la passion d'encre, une plume d'éducateur et de prêtre, ... et j'ai écrit *Une croisade d'adolescents*.

Et pourtant, si j'ai parlé de « chanson de geste » et de « cantilène, » ce n'est ni le poème, ni le roman de l'apostolat, que j'ai voulu écrire ; c'est une histoire. De l'historien n'ai-je pas conscience d'avoir sauvé toujours la plus scrupuleuse probité ? J'eusse pu, tout à mon aise, dans la manipulation de pièces et de souvenirs qui échappent à la critique, embellir et poétiser la réalité jusqu'au merveilleux d'une *Enfance* de trouvère. Mais la vérité porte avec elle-même assez de beauté, quand elle est belle ; et j'avais à cœur, écrivant pour la jeunesse et pour

lui fournir des modèles, de lui présenter des héros qui fussent à la mesure de son âme et qu'elle pût à loisir regarder dans les yeux. On peut croire à la fidélité de mes souvenirs comme à l'exactitude parfaite des citations de lettres ou de journaux intimes qu'on trouvera dans ce volume. Si parfois, mais rarement, j'ai corrigé l'effet trop évident d'une distraction ou d'une méprise, le plus souvent — et quelles que fussent d'ailleurs les protestations de la grammaire ou de la stylistique — j'ai choisi de laisser passer les textes dans leur originelle intégrité. S'il se trouve, malgré tout, que cette histoire de jeunes ressemble plus qu'il ne faut à un fragment d'épopée en prose, c'est qu'il fallait bien l'écrire comme elle fut et que, parfois, elle ne fut guère autre chose.

* * *

On est dispensé de découvrir dans ce petit livre, une théorie d'éducation ou d'action catholique complète en toutes ses pièces et d'une ordonnance rigoureuse. Le dessein de l'auteur a été plus modeste. Voulût-on le réaliser et au delà de tout espoir ? Il suffirait que de l'ensemble de ces pages où se déroule l'évolution d'une vie, où s'esquissent des initiatives et des triomphes de jeunes, l'on sut dégager une leçon de zèle et d'espérance à l'usage des collégiens d'aujourd'hui et des plus jeunes d'entre leurs maîtres.

C'est à eux, les éducateurs de mon âge, que j'ose adresser tout d'abord une *Croisade d'adolescents*. Jeunes eux-mêmes ils absoudront un jeune d'avoir

écrit pour eux, comme d'avoir mêlé à la poésie chantante de leurs premières années de sacerdoce, l'austère conscience de leurs responsabilités actuelles.

Rarement tâche plus glorieuse, mais en même temps plus lourde, s'est offerte aux éducateurs du pays. De quoi demain sera-t-il fait ? Bien osé qui voudrait le prédire. Dans le heurt des faits et des idées, dans le pêle-mêle des problèmes de toute sorte qui apportent l'angoisse aux esprits les plus fermes, quelques-uns peuvent différer d'avis sur les formes accidentelles de l'avenir, tous s'accordent à reconnaître que l'heure est troublante et qu'on nous ramène, par étapes vertigineuses, aux moments les plus tragiques de notre histoire. Et alors, persuadés que l'avenir va dépendre encore une fois, de deux ou trois grandes paroles que nous allons prononcer devant la jeunesse de notre race, nous, ses maîtres, nous nous tournons vers la génération qui monte, celle des petits ouvriers qui construiront demain, pour chercher anxieux les mots d'ordre éveilleurs de foi et d'énergie.

On nous le dit d'un peu partout : l'éclosion commencée des œuvres de salut social, les périls intérieurs de l'Église canadienne, l'organisation nécessaire des forces nationales nous demandent déjà et nous demanderont demain plus impérieusement encore, non pas seulement des hommes de cabinet et de conseils, mais de vrais esprits constructeurs, des professionnels de l'action capables de s'élever jusqu'à la taille de sauveurs. Devons-nous alors garder emmurée dans nos collèges la vieille conception traditionnelle de l'éducation catholique, ou adhérer résolûment, comme en certains quartiers

on nous y convie, au moderne *credo* de l'utilitarisme ?

Elle est bien de chez nous aussi la théorie d'éducation dénoncée, il y a quelques années, par M. René Doumic :

« L'idée se répand que l'éducation actuelle doit être uniquement pratique, exclusivement utilitaire. L'heure n'est plus à la formation désintéressée, aux promesses inutiles, et la dernière pièce est tombée de l'armure des chevaliers. L'avenir est à la concurrence économique. Il faut, assure-t-on, bannir de l'enseignement tout ce qui n'est pas d'une application immédiate, tout ce qui ne porte pas le caractère de l'utilité prochaine ».

Et le disciple de Brunetière, à la grande façon de son maître, opposait avec vigueur à la théorie déprimante, ces quelques vérités de sens commun :

« Tout en reconnaissant qu'il faut adapter l'enseignement aux besoins des sociétés modernes, nous devons nous élever contre un système d'éducation qui aurait pour fin l'utilité et pour base, l'égoïsme. Au reste, je remarque que la France n'a jamais été si grande, si puissante, si redoutable qu'aux jours où elle s'est constituée le champion de l'humanité. Et de même, jamais notre pensée ne s'est imposée davantage au monde, et jamais notre commerce et notre industrie n'ont été plus florissants que lorsque chaque Français envisageait quelque chose au delà du succès personnel ». (1)

(1) Citation empruntée à l'*Action Sociale* du 13 janvier 1908, p. 6.

Entre le héros à la Stendhal, individualiste bretteur, arriviste féroce, et le héros de l'Évangile, homme de paix et d'amour, de désintéressement et de sacrifice, il y a bien quelque temps, à la vérité, que notre choix est fait, bien fait et que nous entendons y demeurer. Éducateurs catholiques, attendant pardessus tout du catholicisme et de son efficacité universelle, la conservation et le progrès de notre peuple, nous croyons que c'est encore faire œuvre pratique que de mettre plus d'évangile dans l'âme des petits canadiens-français. Nous n'avons ni la morgue ni l'outrecuidante ignorance d'aller repousser certaines formes d'éducation rationnelle. Nous admettons, comme les plus entendus, le rôle nécessaire du facteur économique. Mais nous restons persuadés que la vie d'une race se trame d'autre chose que d'opérations financières ; que la valeur morale des patriotes ne suit pas toujours la cote de la Bourse ; que la finance elle-même, pour concourir au bien général d'un pays, doit être dominée par un ensemble d'idées supérieures. Et alors, nous attendons le salut, d'abord et avant tout, d'une génération de vaillants, incarnant plus que toute chose, les qualités chevaleresques de leur sang et de leur foi, et faisant voir à leur blason devise plus noble que le signe de l'*Almighty dollar*.

Me fais-je illusion ? *Une Croisade d'adolescents* devrait fournir à mes jeunes confrères, quelques raisons nouvelles de s'attacher à la vieille méthode catholique de former des hommes. Ils y verront, si je ne me trompe, que ces petits paladins de l'idéalisme n'en avaient pas moins de leurs devoirs de

catholiques et de Canadiens-français, une conception très réaliste. Tout en amassant les matériaux d'une épopée juvénile, ces petits semeurs d'enthousiasme surent écrire une noble page d'histoire en forte prose, et ils ont jeté dans la vie nationale un facteur de progrès, et peut-être même une promesse de salut.

* * *

Mes amis, les jeunes, auraient-ils besoin d'apprendre, après cela, que ces pages s'en vont aussi vers eux ? C'est pour eux, en pensant à eux, que j'aurai trouvé la force de les écrire. Vous étiez là, devant moi, et j'ai pensé à vous, ô petits collégiens qui croyez entendre, aux heures des rêves héroïques, comme des battements d'ailes dans vos âmes ; j'ai pensé à vous, adolescents au cœur viril, qui prêtant l'oreille à l'éternel duo de *Chantecler*, préférez « au son qui berce », « le devoir qui sonne » ; j'ai pensé à vous, jeunes gens de vingt ans, qui demain, joyeux et recueillis, ferez le serment des jeunes Athéniens : « Nous jurons de laisser la patrie plus grande que nous ne l'avons trouvée ».

Comme ils sont fortunés, mille fois mieux partagés que ceux de notre temps, les collégiens d'aujourd'hui ! Ils grandissent avec un idéal haut et précis, avec l'honneur de servir déjà les grandes causes. Voilà déjà huit ans que l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française a mobilisé les énergies des jeunes pour la défense et l'illustration de la race et de la foi.

Fière de ses origines, la jeunesse actuelle entend bien ne pas laisser sa race se cantonner dans les luttes négatives, ni surtout se résigner au rôle de race ancillaire, à la discrétion de je ne sais quelle race supérieure. Sa foi est restée intacte en la vertu du génie français, et dans la coulée ardente où s'élabore l'âme nationale, elle veut jeter à pleines mains, des lingots d'or.

Fille aimante de l'Église, fille du pays québécois, le plus catholique de l'Amérique du Nord, elle ambitionnerait de faire, du progrès de sa province et de la valeur morale de son peuple, une apologétique vivante de la vieille foi.

Elle professe, en même temps, que rien de cet avenir n'est possible si, abondamment, l'on ne jette dans la masse les ferments qui font lever l'âme populaire. Elle croit que le temps est venu pour la jeunesse lettrée de rompre enfin avec une tradition de fainéantise et de badauderie épicurienne, pour donner, elle aussi, au pays et à Dieu, sa pleine journée de travail, comme la donnent fidèlement les fils de l'ouvrier et les fils du laboureur.

Et c'est pourquoi, faisant écho aux préoccupations de ses maîtres, toute une jeunesse est en éveil, derrière les murs des *Alma-Mater* ; et elle prie, elle étudie, elle agit.

En vérité, il semblerait que le bonheur des collégiens fût au plus haut point. Et cependant, ne le sait-on pas ? Cette impétueuse jeunesse trouve parfois l'attente de l'avenir bien longue, et bien peu ouverte au grand air et au soleil, la scène où elle prononce ses premiers mots, où elle risque ses premiers gestes. Quand on est jeune, — et même

quand on ne l'est plus — on se persuade si vite de l'inutilité du dévouement, pour peu qu'il soit obscur et à longue échéance. Voilà donc des impatientes qui ont besoin d'apprendre l'extension et l'influence possible d'une entreprise de jeunes hommes. Qu'ils viennent s'inscrire au nombre des tout-premiers lecteurs d'*Une Croisade d'adolescents*. L'on ne refait plus sans doute les œuvres déjà faites. Mais on les continue; et les plus pressantes, les plus grandes ne sont-elles pas toujours celles qui restent à faire? Et lorsqu'ils auront mieux scruté l'idée d'apostolat pour y trouver les révélations de la foi, les petits collégiens pourront-ils vraiment ne pas s'incliner à nouveau et avec amour, devant la grandeur de la vie actuelle que leurs maîtres leur proposent?

Une épreuve sensible aux natures actives, c'est de se reconnaître au cœur de larges et hautes ambitions de dévouement et de se voir enfermées dans la prison du rêve. S'il y a plus de rêve que d'action dans la vie des jeunes, oh! qu'ils prennent garde, à cause de cela, d'aller se joindre aux blasés, ricaneurs de l'idéal. Ces rêves qui naissent si beaux pour mourir si vite, trop facilement peut-être, jeunes gens, vous ramènent le fantôme des petits vaisseaux naufragés d'Eugène Melchior de Vogüé : vaisseaux que nous avons lancés à vingt ans, chargés à couler bas de chimères et d'espérances vers les rives inconnues, flotte trempeuse qui sombre en haute mer aux premiers coups du vent d'automne, qu'on attend toujours et qui ne revient jamais!

Fiction de poète, allez, que tout cela! Non, le rêve, n'est pas ce déserteur. S'il était mieux que pure chimère et que vous l'ayez fait entrer dans la

substance de votre âme ; s'il a mu votre volonté et fut cette empreinte très belle qui vient se poser comme un sceau d'or sur chacune de vos actions, le rêve, amis, a beau vous échapper ou mourir, il laisse après lui des traces qui ne s'effacent plus. Les petits pêcheurs de lune voient sans cesse l'astre fuyant s'échapper d'à travers les mailles de leurs filets ; mais toujours ils se souviennent d'avoir bercé leurs aspirations d'adolescence entre deux firmaments d'étoiles. L'érable de chez nous laisse tomber et mourir à ses pieds des monceaux de graines et sa couronne de fleurs ; mais ces richesses végétales vont former sous le sol, l'humus qui fait grandir le géant. Le rêve est la préface de l'action. Et dans son « devenir », qu'est-ce autre chose, une action noble, qu'un lambeau de beauté morale découpée en plein rêve ? Les rêves de sa jeunesse sont la première ébauche de l'histoire d'un pays. Et qui sait, parmi les journées les plus glorieuses et le plus ensoleillées de la vie d'un peuple, combien ne furent, à leur aube lointaine, que le rayon d'aurore d'une imagination d'éphèbe ?

Le rêve est inévitable. Le jeune homme de la foi chrétienne qui marche les yeux levés vers la certitude d'un bonheur divin, pourrait-il ne pas se mouiller les yeux devant les perspectives infinies ? Et si nous sommes les fils d'une race de héros, dépend-il de nous de ne pas entendre, dans nos âmes, nos grands morts éveillés, chanter à nos vingt ans des refrains d'épopée ? Rêvez donc, oh ! rêvez beaucoup, jeunes gens ; et de vos rêves, n'ayez point peur. L'ère des héros n'est pas encore close ;

et ceux qui voudront le devenir, peuvent être tranquilles : ils sont assurés de trouver de l'emploi.

Mais vous faites mieux que rêver ; vous agissez, vous accomplissez des devoirs ; et si vous saviez combien grands, combien utiles ! Au temps où nous étions encore tout petits, — vous vous souvenez ? — on nous amenait quelque fois travailler aux champs pour nous faire collaborer à la grande besogne familiale. Incapables de toucher aux machines trop compliquées non plus qu'aux lourds instruments de travail, nous recevions en partage la fourche minuscule ou le petit râteau de bois au manche long mais léger. Et notre tâche, c'était alors, loin du soleil qui grêle, près des clôtures ombragées de cerisiers sauvages, le long des lisières de bois, ou à l'ombre des grandes charrettes hautes comme des meules, de ramasser les brins de foin ou les pailles de blé perdus dans les herbes ou tombés du *voyage*. Nous accomplissions avec amour, avec la conscience très fière de compter désormais parmi les travailleurs, notre modeste part de besogne, nous retournant parfois tout glorieux pour contempler les petites gerbes que nous avions amassées.

Collégiens, vous travaillez à former en vous le patriote canadien-français et le catholique de foi militante, puisque c'est là tout le but de votre Association. N'êtes-vous pas assurés d'accomplir dès maintenant de grandes choses si l'amour de l'Église et de la petite patrie canadienne-française vous pousse à l'acceptation de tous vos devoirs et vous met déjà sur les lèvres des paroles d'apôtre ? Quand un sentiment d'amour vous emporte ainsi vers l'âme de vos camarades, la plus grande noblesse est déjà

née dans votre cœur. Vous attestez la vivacité de votre foi, et le dévouement n'est pas seulement un incomparable maître de beauté morale ; c'est aussi le constructeur des vies fécondes. Qu'importe, après cela, l'obscur humilité de vos travaux ? Dans les champs du Bon Dieu, déjà vous roulez vos petites gerbes. N'eussiez-vous, pendant toute votre vie de collègue, éveillé qu'un seul bon sentiment dans l'âme d'un seul de vos frères, vous auriez encore le mérite d'avoir mis la main à une œuvre immense : vous seriez devenus les collaborateurs de Dieu dans la formation de cette chose divinement belle qu'on appelle une *grâce*. Des poètes-philosophes tourmentés du désir de faire à l'homme une origine illustre, nous l'ont représenté dans leurs théogonies antiques, assistant, au début des mondes, le Créateur dans la ciselure des astres. Sublime honneur, rôle magnifique ! mais pas autant que le vôtre, ô petits apôtres du Bon Dieu ! Si de collaborer à la création des étoiles eût pu faire envie à l'homme primitif, la création surnaturelle la plus infime l'emportant sur la beauté de tous les univers, il est encore plus beau de se faire le collaborateur du Christ pour le réveil d'une âme fraternelle.

* * *

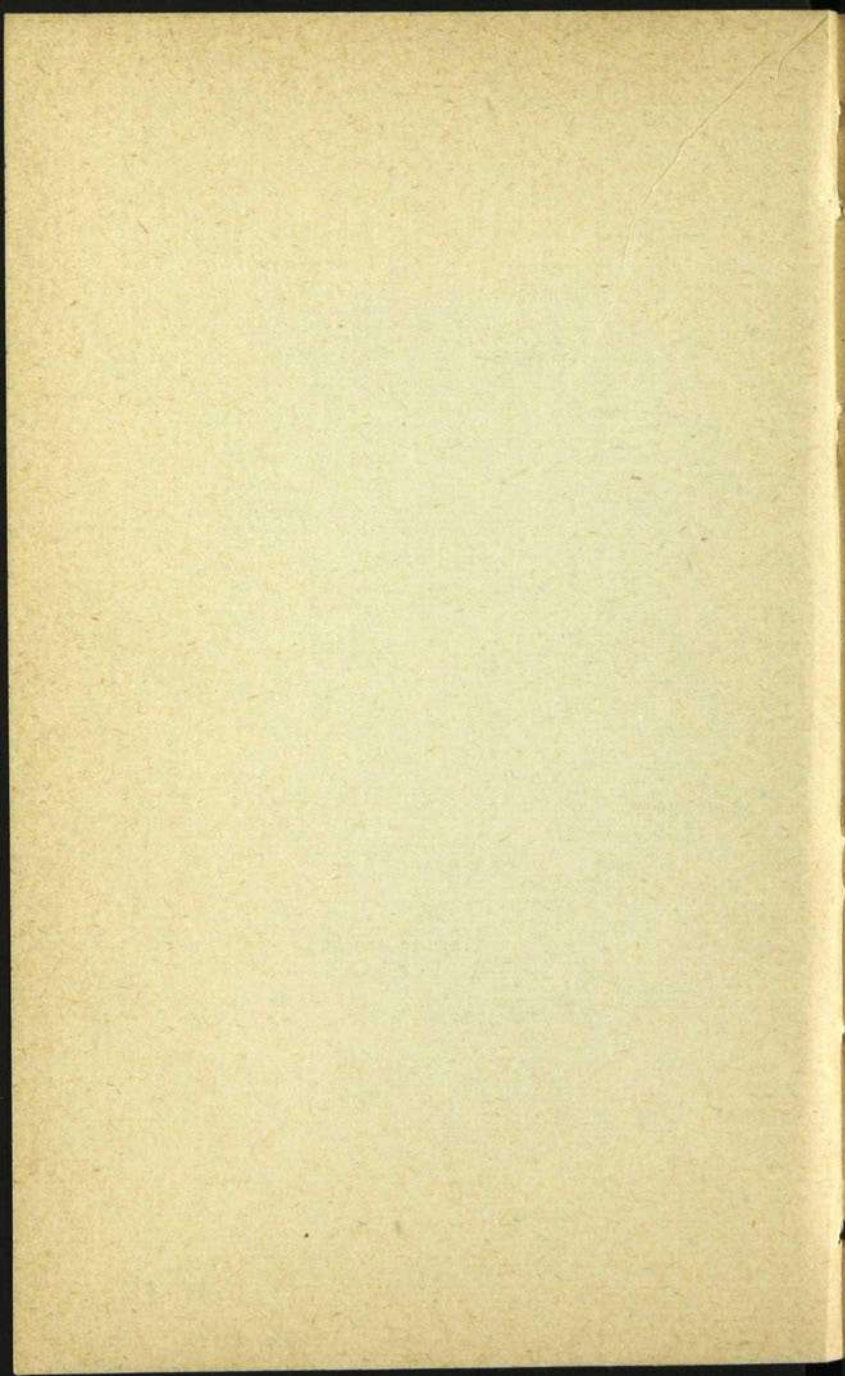
C'est en vivant de ces pensées qu'ont grandi, de 1900 à 1906, les croisés-adolescents. Et ce sera tout l'intérêt, jeunes gens, des pages que vous allez lire. C'était leur désir que leur œuvre se continuât après eux. Elle se continuera et par

eux-mêmes. Ce seront eux, plus que l'auteur, qui exhorteront dans cette histoire leurs jeunes frères d'aujourd'hui. Tout à l'heure, ils vont passer devant vous, allègres et francs comme de petits soldats du Christ, brandissant leur jeune épée haute et claire comme l'honneur, et sur la grande route en poussière blanche, rythmant leur marche de sonores *Dieu le veut!* Vous vous souviendrez alors, jeunes gens de ma race, qu'ils furent aussi de la vôtre ; qu'ils n'avaient au front, comme vous, que le courage des confirmés, et que la croix qu'ils ont prise, comme eux vous pouvez la prendre.

L. A. GROULX, p^{tre}

Collège de Valleyfield.

1^{er} mai 1912.



PREMIÈRE PARTIE

LA FONDATION DE « L'ACTION
CATHOLIQUE »

CHAPITRE PREMIER

La jeunesse canadienne-française vers 1900.

Deux idées paraissent avoir manqué à la jeunesse collégiale d'avant 1900 : celle de l'apostolat et celle de l'association ; de l'apostolat laïc qui a pour objet immédiat les choses de la foi ; de l'association pour les œuvres de salut et d'amour. Quelques natures d'élite auront bien entrevu la beauté des âmes ; elles auront souri à la beauté non moins grande du dévouement et du sacrifice pour les âmes et pour l'amour du Christ ; elles n'en restent pas moins des exceptions très rares dont l'idéal n'eut rien de contagieux.

Irons-nous en déduire que la jeunesse d'alors fût en rupture avec le rêve et le dévouement ? Non pas. Les rêves de dévouement pour les nobles causes, c'est un peu toujours, à dix-huit ou à vingt ans, la buée d'or dont s'empanachent les sommets du devoir. Et sans doute, de dévouement l'on rêve et l'on devise beaucoup, en ce temps-là, sous les allées ombreuses des séminaires. Mais l'on en rêve et l'on en devise comme d'une réalisation de l'avenir. Les aspirants au sacerdoce attendent

les œuvres du ministère ou les missions lointaines. Les futurs hommes du monde ne conçoivent le devoir civique que sous la forme de l'action politique. La pensée d'une grande tâche à remplir, dès les années d'adolescence ; l'ambition haute de coordonner toutes ses actions et toute son influence vers l'élévation de l'idéal écolier ; la conscience de ses responsabilités actuelles conçue dans un amour surnaturel de l'âme de ses camarades, avec la préoccupation de faire, d'une vie ainsi vécue, l'apprentissage de l'apostolat social, c'étaient là, et ceux de ma génération s'en souviennent, des idées et des projets inconnus, ou à peu près, des collégiens d'il y a douze ans.

Les preuves abondent d'un tel état d'esprit. Le jour où l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française prit naissance, chacun comprit que des voies nouvelles venaient de s'ouvrir à l'activité juvénile. Que disaient aux promoteurs de l'Association, les pusillanimes effrayés des audaces de l'œuvre naissante, si ce n'est que la jeunesse du temps ne paraissait pas à la hauteur de si redoutable devoirs ?

Au reste, nous avons l'aveu des jeunes eux-mêmes. Le Révérend Père Hermas Lalande, S. J. nous livrait cette confidence, au congrès de l'A. C. J. C. à Québec, en 1908 :

« Il y a cinq ans environ, quelques jeunes gens, épanchant leur cœur dans une causerie pleine d'abandon, se virent poser par un religieux la même question qu'à Bayard :

« Que voulez-vous être ?

— « Mon Père, nous voulons être des soldats... soldats de l'Église et de la Patrie.

— « Oui, mais vous sentez-vous suffisamment armés ?

— « Nous nous équiperons.

— « Très bien, mais où est l'armée ? où est du moins le bataillon ?

— « Le bataillon, mon Père, nous le formerons ! » ⁽¹⁾

Ces jeunes gens parlaient juste : le bataillon il le fallait le former, il n'existait point.

Monsieur Antonio Perrault, troisième président de l'A. C. J. C. et qui fut de cette génération de collégiens, écrivait dans *La Vérité* de Québec, numéro du 1er décembre 1905 :

« Je sais des jeunes hommes qui en se ralliant à l'A. C. J. C., il y a trois ans, entendirent parler pour la première fois du rôle social à remplir en ce pays. Ils avaient traversé les collèges, écouté discourir sur la question sociale, voire le socialisme, comme de points noirs étrangers à notre pays ; ils avaient noté que, si la Providence ne les appelait pas au sacerdoce, ils devaient « aller dans le monde » et s'y tenir du côté du vrai et du bien. Mais de carrière libérale vue et pratiquée de haut ; mais de rôle politique ou social rempli pour le peuple et dans l'intérêt vrai du pays ; mais de défense active, intelligente, raisonnable et partant efficace du catholicisme et des traditions de notre race, ils n'avaient peu ou point entendu parler, et en tous cas, n'avaient sur ces questions rien de précis ni de ferme. »

On se recriera peut-être ? On parlera de charge, de sévérité ordinaire à tout censeur de la vingtième année ? De tels témoignages sont trop nombreux et trop précis pour qu'on les récuse sommairement.

(1) Le Congrès de l'A. C. J. C. à Québec, 1908, pp. 40, 41.

La réalité historique veut qu'ils soient en conformité avec la mentalité générale du temps. Et après tout, qu'y aurait-il de gênant pour nos collègues secondaires dans ces confessions d'anciens élèves ?

En tout cas, une suprême injustice, ce serait de faire porter à nos vieux maîtres la responsabilité d'un pareil état de choses. De grâce, n'allons point leur reprocher de n'avoir été que de leur temps. On ne saurait trouver étrange que le catholicisme, éminemment social toujours, le soit devenu plus expressément, ou, ce qui serait parler plus juste, ait jugé nécessaire, depuis vingt ans, de le devenir d'une autre façon, pour répondre aux besoins des peuples. Au Canada, l'on ne croyait pas urgent d'aller vers l'avenir d'un pas plus pressé que l'Église, et nos éducateurs se vouèrent aux besognes de leur époque.

Depuis cent-cinquante ans, l'histoire canadienne-française ne présentait encore à la jeunesse laïque qu'un type de dévouement qui pût l'exalter et l'entraîner. Les héros de nos luttes parlementaires surgissaient d'un passé tout proche, avec l'aurole immortelle des libérateurs. Et nos maîtres laissaient à la jeunesse du monde son idéal d'action politique, parce que l'arène politique ce fut longtemps et c'était peut-être encore, le champ de bataille suprême où se jouait le sort de nos libertés nationales.

Dès la sortie de collège, nos associations de jeunesse universitaire, clubs, parlements,* écoles, réunions d'études, ne veulent être qu'un dressage à la vie parlementaire. Et l'œuvre qui, vers 1900, s'en vient solliciter le plus ardemment l'adhésion

des jeunes, c'est encore, pour neuf et compréhensif qu'on en veuille faire le programme, une œuvre à caractère politique : la *Ligue nationaliste*.

Encore si le patriotisme canadien-français, plus précis, plus achevé dans sa notion, eût appliqué les esprits, avec méthode et clairvoyance, à l'étude des problèmes nationaux ! D'une conscience plus nette de nos besoins l'on eût pu attendre l'idée d'une action civique plus large et plus haute. Mais, chose à peine concevable, notre patriotisme en est encore, à la fin du dix-neuvième siècle, à chercher sa formule définitive, et il faut que nos hommes publics s'emploient à le définir. ⁽¹⁾

Nul doute aussi qu'une conception plus juste du devoir social eût imposé une conception plus intégrale de l'éducation. Mais si l'on veut faire attention que dans les pays européens eux-mêmes, les penseurs laissent encore flotter le nouvel idéal social sous le plafond de leurs cénacles, nous ne voyons plus de quel droit, dans un pays jeune comme le nôtre, à des hommes nouveaux, absorbés par des préoccupations matérielles de toute sorte, l'on pourrait faire le reproche de n'avoir pas su marcher à la tête du monde.

Un siècle ne s'était pas écoulé depuis le jour où Léon XIII avait rappelé au monde la nécessité de l'action laïque dans l'Église et en promulguaît les règles dans l'encyclique *Immortale Dei*. Et, depuis qu'à la voix du Chef suprême, les militants

(1) Le 27 avril, 1902, M. Henri Bourassa prononçait à Montréal, une conférence qui avait pour sujet : *Le patriotisme canadien français, ce qu'il est, ce qu'il doit être*. (Revue Canadienne, juin 1902).

s'organisaient, en quel lieu du monde levait-on le drapeau du bataillon des cadets? Il n'est nul besoin de remonter bien haut dans l'histoire de l'Église pour retrouver les origines des organisations de jeunesse catholique.

Avant 1900, nos relations sont assez rares avec la jeunesse catholique de France, ⁽¹⁾ la seule d'où nous puissent venir une inspiration et un exemple. Le *Sillon* vient à peine de naître, et l'*Association de la jeunesse catholique*, encore à la période de la préparation et des tâtonnements, ne s'impose pas avec assez de force à l'opinion publique de France, pour attirer l'attention de ce côté-ci des mers.

Et pourtant, vers l'année 1900 — l'interrègne de l'idéal n'est jamais long parmi les jeunes — des aspirations inconnues s'éveillent dans la vie de quelques adolescents. Un idéal supérieur, vague assez souvent, étonnamment précis parfois, flotte dans les âmes. Un petits groupe d'anciens étudiants du séminaire de Saint-Hyacinthe, qui s'appellent d'un nom plein de beauté et de promesses, *Les Ouvriers de la Nouvelle-France*, ont jeté, à leur sortie de collège, les bases de réunions qui ressemblent singulièrement à des cercles d'études, et dont le groupement doit constituer, quelqu'un de ces jours, l'*Association catholique de la jeunesse canadienne-française*.

(1) Les jeunes *Croisés* de Saint-Hyacinthe conservent dans leurs archives, deux lettres de M. Frédéric Duval, correspondant pour l'étranger de l'A. C. J. F. Elles portent la date du 7 janvier et du 15 juillet 1903, et font réponse elles-mêmes à deux lettres de M. l'abbé Émile Chartier qui avait soumis à M. Duval un plan d'organisation de jeunesse. Il semble bien que se soit là le premier échange entre les deux jeunes *Frances*.

« La fin ultime de l'œuvre, disaient les constitutions, c'est : 1° le progrès de la religion catholique ; 2° l'édification d'une nation française distincte et indépendante sur cette terre d'Amérique. »

« Pour obtenir cette fin, les O. N. F. s'unissent dans des études et une action communes. Les membres devront chaque mois publier une étude en rapport avec le programme de l'année. Copie de cette étude sera envoyée à chaque lieu où se trouve un membre de l'O. N. F. . . . Le comité de régie choisira un comité de trois censeurs chargés de faire la critique de toutes ces études. . . . Les O. N. F. s'efforceront d'atteindre leur but par le moyen du journalisme, par la parole publique, par leur action sociale et politique. Autant que possible, les O. N. F. se réuniront en congrès une fois par année. Ils y aviseront secrètement aux moyens d'établir une Association catholique de la jeunesse canadienne-française. »

Un semblable groupement s'organise à Montréal. « Il y a six ans, racontait en novembre 1907, M. Georges Baril, il y a six ans, quelques jeunes gens épris d'idéal se réunissaient tous les quinze jours, chez un de leurs camarades. Là, ils causaient de leur avenir, de ce qu'ils pourraient faire pour demeurer des hommes dans le vrai sens du mot. Ils se traçaient un programme de travail qu'ils exécutaient en commun ; ils s'encourageaient réciproquement à la piété et à l'étude. » ⁽¹⁾

(1) *Allocution* de M. Georges Baril, présentant le Rév. Père Louis Lalande, S. J., lors d'une conférence à Montréal, novembre 1907.

Ces jeunes Montréalais, la plupart élèves des Pères Jésuites et inconnus des *Ouvriers de la Nouvelle-France* de Saint-Hyacinthe, ont donné eux aussi, à leur petit cercle, un nom plein d'avenir et de vaillance ; ils s'appellent *Les Combatifs*.

De quels rivages venait donc cette brise reconfortante et nouvelle qui soufflait dans la chevelure de nos jeunes ? Certains bruits du dehors avaient-ils pénétré dans les solitudes de leurs collèges ? Vivait-il, parmi eux, de ces hommes qu'on appelle *amis des jeunes* et qui auraient joué, dans la coulisse, le rôle d'inspirateurs ? Le temps n'est pas venu, croyons-nous, de préciser l'action d'un certain nombre d'apôtres de la jeunesse. Mais déjà, pour retracer les origines du mouvement juvénile de 1902 à 1904 et en démontrer l'inspiration nettement canadienne, les documents foisonnent, et c'est parmi les nôtres qu'il faudra aller chercher les précurseurs.

Au printemps de 1893, quelques étudiants de l'Université Laval de Montréal, membres du *Cercle Ville-Marie*, se réunissent pour discuter des choses du pays. Les premières invasions juives, la fondation de revues suspectes, des attaques retentissantes contre l'Église les ont profondément émus. Croyants de bonne race et de la trempe des apôtres, ils rêvent d'opposer à l'attaque une défense victorieuse. Les Messieurs de Saint-Sulpice leur viennent en aide et le 30 mai 1893, l'un d'eux, étudiant en droit de 22 ans, resté fidèle depuis lors à ses enthousiasmes de jeunesse, lance, assisté de trois ou quatre camarades, le premier numéro de *La Croix de Montréal*. La petite feuille portait à son titre

la croix, avec en exergue, le mot *Credo*, et comme devise : « Croire, aimer, espérer, il n'est point d'autre gage de l'immortalité ».

Il faut noter et admirer dans la tentative de ces jeunes journalistes, l'originalité de l'attitude. Ils déclarent prendre position en dehors de toutes les disputes politiques ; et c'est déjà du neuf. Ce qui ne l'est pas moins, c'est de les entendre se réclamer hautement de l'école des catholiques sociaux.

Le programme de leur journal, d'une langue claire et ferme, trahissait la main d'un maître. C'était signé *comité de rédaction*. Mais l'homme qui avait tenu la plume n'était autre que le regretté M. Colin, alors supérieur de Saint-Sulpice. En fidèle interprète du jeune groupe, il avait donné à la petite *Croix*, nationale et religieuse, une orientation franchement sociale.

« Ouvriers catholiques, lisait-on dans ce premier numéro, ouvriers catholiques, nous sommes des vôtres, nous sommes à vous, nous sommes pour vous... Sans faiblir elle (*La Croix*) ne cessera d'opposer à l'audace du mal l'audace du bien... Au moment où la révolution ose déployer son drapeau, il est temps de lever haut et de tenir ferme l'étendard de la foi. »

A noter aussi cette autre déclaration : « Tribune libre offerte à tous les volontaires du bien, *La Croix de Montréal* sera tout particulièrement l'organe de la jeunesse catholique et française. »

La vaillante petite feuille vécut deux ans. On essaya d'une résurrection, en avril 1896, avec la

Feuille d'Erable, magazine illustré, de même inspiration et de même allure, mais dont l'existence ne devait point dépasser les trois mois. Viennent d'autres essais aussi infructueux ; puis nous voici en 1901 où l'on renouvelle au *Pionnier* de Montréal, la tentative d'une presse catholique indépendante. Toute une phalange de journalistes jeunes, brillants, combattifs, apportent au *Pionnier* le concours de leur plume. L'heure est aux problèmes épineux ; les sujets de polémique abondent ; et aussi jusqu'au mois de mai 1902, quelle enivrante année d'action ardente et de bataille l'on vivra ! Année de tournois et de chevauchées glorieuses où les plumes brillent, se croisent comme des épées, et courent, hautaines et étincelantes, à tous les pas d'armes périlleux.

Tous ces exploits accomplis par des jeunes, et par des jeunes qui affichent le courage jusqu'à la témérité ; qui, volontiers, ont la phrase sonore et le coup de plume éparpilleur d'étoiles ; tous ces hauts faits de jeunesse accomplis dans des journaux qui voulaient être, comme *La Croix de Montréal*, plus particulièrement, « l'organe de la jeunesse catholique et française », ne pouvaient pas ne pas griser les collégiens de passions chevaleresques et d'enthousiasme nouveaux. Jusqu'au dedans de leurs murs, d'ordinaire si hermétiquement fermés aux rumeurs du dehors, il leur venait des échos des batailles nouvelles. A Sainte-Thérèse, où je commençais alors mes études, la douane collégiale pourtant sévère, s'essayait, avec un succès remarquable, à ne pas intercepter « *La Croix de Montréal*. Les plus

vieux des grandes classes en profitaient pour la lire et la commenter avec feu ; on en causait à l'*Académie* et jusque dans les *Annales* ; et lorsqu'à mon tour, je pus atteindre aux palmes vertes, je me souviens avec quel ferveur mon front se pencha sur quelques-unes des pages du journal académique : vieilles pages jaunies mais toujours palpitantes où, pour prolonger jusqu'à nous l'esprit de ces « temps glorieux », était venue s'enfermer avec ses préoccupations, l'âme vibrante de nos aînés.

En alla-t-il de même dans tous les collèges ? Dans beaucoup, j'en suis sûr ; dans tous, je l'ignore. Et c'est pourquoi, parmi les influences peut-être décisives qui transformeront la mentalité des jeunes, je n'hésite pas à placer l'action d'un ou deux livres.

Un volume qui, vers 1900, circula parmi la jeunesse collégiale et y provoqua d'indicibles enthousiasmes, ce fut le premier tome de l'*Histoire de Charles de Montalembert* par le R. Père Lecanuet. Quelque méfiance que l'on entretienne sur le compte de certaines pages du volume, et il y a lieu d'en entretenir, ⁽¹⁾ il est une chose néanmoins qu'on ne saurait mettre en doute : l'emprise considérable que

(1) « Tout le monde sait que le grand orateur catholique a eu la rare fortune de trouver un digne biographe, le R. P. Lecanuet. Dans les trois volumes de l'éminent historien, je ne regretterais, pour ma part, qu'un léger excès de complaisance aux témérités de l'*Avenir* (tome 1er), et une adhésion un peu trop complète aux ressentiments personnels de Montalembert, pendant ses dernières années (tome III) — Note du Père Longhaye, S. J. *Dix-neuvième siècle*, Esquisses littéraires et morales, vol. IV, p. 165.

devait avoir sur les collégiens, l'histoire séduisante de l'étudiant de Sainte-Barbe et du jeune pair de France. La lecture du volume de Lecanuet fit lire les *Lettres à un ami du collègue* qu'on venait de rééditer, augmentées des réponses de Léon Cornudet. Et pour la première fois, peut-être, les adolescents de chez nous, purent voir se dresser, devant eux, un modèle du jeune homme de collègue, modèle laïc et contemporain, travailleur, catholique et apôtre, auréolé de l'éclat d'un grand et beau nom et de la prestigieuse fascination du talent.

L'adolescent qui lisait l'*Histoire* et les *Lettres* se trouvait pourvu des grandes idées de l'apostolat laïc. Il acquérait l'idée d'association dans ce pacte des *Probratimi* que, dès le Collège, concluent entre eux Léon Cornudet et Charles de Montalembert, pour la défense de l'Église et de la liberté.

Et voilà comment s'organisait dans les jeunes têtes une conception neuve de la vie. Les idées manquent un peu de lumière, les horizons sont d'un contour flottant, comme il arrive en toute évolution des esprits. Mais attendons. De ce bouillonnement de sève juvénile il ne peut manquer de naître quelque chose. Déjà l'on pressent le jour où des jeunes hommes plus maîtres de leur pensée et de leur vouloir s'étant rencontrés et groupés, à leur appel toute la jeunesse se lèvera pour les conquêtes prochaines.

CHAPITRE DEUXIÈME

Un groupe de jeunes au Collège de Valleyfield.

En 1901, on lisait au collège de Valleyfield *La jeunesse de Montalembert* et les *Lettres à un ami de collège*. On les dévorait avec passion, s'il faut en croire cette confidence d'un journal d'écolier :

« Je me laisse rarement impressionner par mes lectures et si je suis impressionnable, ce n'est que pour les échappées folles d'une imagination malade. Ce soir, toutefois, en cherchant des documents dans la vie du grand Montalembert, je me suis arrêté à son discours de 21 ans, devant les pairs. Le morceau m'était bien connu, mais jamais il ne m'a fasciné comme tout-à-l'heure. Depuis plusieurs jours, je vis dans la compagnie du jeune Charles le suivant pas à pas dans sa vie d'adolescent, et j'avais l'âme bien préparée à une émotion aussi noble. Ces fières paroles ont fait naître en moi ce frisson qui passe dans mes membres parfois, lorsque je regarde l'ostensoir, quand une main amie serre la mienne, quand une belle musique, un verbe chaud et éloquent frappent mes oreilles. »

Parmi ceux qui ont voué ce culte au jeune Charles de Montalembert, se trouvent trois jeunes élèves des premières années du cours classique. Leu

âge n'est pas encore celui où se dessine vigoureusement un caractère ; sur ces gammes insensibles où viennent presque se confondre toutes les natures d'adolescents, dès lors, néanmoins, leur tempérament riche s'accuse en relief, et nous risquons d'eux ce rapide crayon.

L'aîné, élève de *Quatrième*, a tout juste quinze ans. C'est le prédestiné à l'action, remuant, énergique, conducteur, ne rêvant que pour agir, fait pour commander et pour réussir. Des deux plus jeunes, le premier fait pressentir l'imaginatif, le chasseur d'idéal rassemblant pour des constructions toujours plus belles tous les lambeaux, de beauté ; pendant que le deuxième apparaît plutôt comme le type de l'adolescent au cœur d'or, épris de charité divine, avec des yeux qui s'embuent de pleurs héroïques aux premiers contacts du dévouement.

Les ressemblances de leurs natures — les différences aussi, puisqu'elles les complètent l'un l'autre — les ont rapprochés. Et il est à prévoir que les exemples du jeune Charles de Montalembert aboutiront à mieux que de vains élans, chez des enfants si merveilleusement organisés pour l'action.

Déjà ils agissent, et, ce qui vaut mieux, ils s'unissent. Ces trois adolescents de *Quatrième* et de *Cinquième* communient, à de certains jours, pour le bien de l'un d'entre eux, pour la préservation d'un camarade, pour le mieux-être de la communauté :

« Nous avons communiqué ce matin, tous trois, à la même intention : pour moi. Une autre fois, ce sera pour un autre et ainsi de suite. Je croyais avoir besoin de secours et je ne me suis

pas gêné d'en demander à mes amis ; ils ont été très heureux de m'aider et voici maintenant établie une union qui devrait être durable, car ce qui est fondé sur Dieu, ne saurait être autrement ». (Journal d'un élève de *Cinquième*, 24 novembre, 1901).

« P... est allé à confesse ; A... aussi ; ils vont communier tous deux, demain matin. Pourquoi ne ferais-je pas de même ? Oui, je vais me joindre à eux, et ensemble, nous offrirons cette communion *pour le bien commun* ». (Journal d'un élève de *Quatrième*, 14 février, 1902).

Unis par les liens de l'amitié la plus chaste et la plus sainte, ils s'imposent parfois des sacrifices presque naïfs. Par exemple, le vendredi, leur jour préféré, le jour du Sacré-Cœur, les trois camarades ne se diront un mot, depuis le matin jusqu'au soir. Il en sera de même, la veille des grandes fêtes. Et quand Pâques viendra, c'est la semaine sainte entière qu'on voudra passer dans la séparation très longue de ses amis :

« C'est aujourd'hui mercredi. P... devait me tenir compagnie ce soir ; mais nous ne sortirons pas avec une tempête pareille... nous nous reprendrons un autre jour, samedi peut-être, non pas vendredi, car notre carême, cette année, consistera à ne pas nous voir le vendredi ». (7 mars, 1902).

« C'est aujourd'hui vendredi. Pas une seule fois de la journée, je ne lui ai parlé. Le vendredi, nous sommes absolument étrangers l'un à l'autre ; et même, plus que cela, nous nous évitons. Si l'un se trouve dans un groupe, l'autre a soin de n'en pas approcher... Quelquefois, il arrive qu'un sourire involontaire couvre le visage de l'un ou de l'autre ; mais cela n'arrive que rarement. En somme, nous ne réussissons pas trop mal, et cette pénitence, car c'en est une, ne peut manquer de produire quelques fruits ».

« Nous voilà dans la Semaine Sainte, et nous avons mis en force le règlement que je méditais depuis l'autre jour. Oui, nous ferons de cette semaine, un long vendredi ; je vous laisse à penser si elle sera longue pour moi. Elle le sera d'autant plus que je ne jouerai pas à la balle d'ici Pâques ; c'est encore

une pénitence, et ces deux mortifications seront offertes pour le « frère cadet ». J'ai même pris une troisième résolution, ce matin : celle de me tenir tranquille en classe. J'ai plus ou moins réussi aujourd'hui, mais ça viendra avec le temps ». (Journal d'un élève de *Quatrième*, 24 mars, 1902).

Quand des adolescents sont épris de pensées aussi élevées, et que, pour les réaliser dans leur vie, ils vont tout droit au sacrifice, vraiment, ne peut-on attendre et espérer ? Qu'on plonge un long regard dans leur âme : une fois de plus l'on pourra surprendre à l'œuvre, la puissance assimilatrice et déterminante de l'idéal. Le jour où cette force souveraine entre dans une vie, son premier acte, est d'en prendre la direction. Tout aussitôt elle attire à elle, elle se subordonne et elle absorbe les enrichissements de l'activité morale. Tout ce qui entre dans le cœur ou dans l'esprit, tout ce qui s'y éveille, vient se cristalliser autour de l'idée centrale et directrice. Belles choses vues ou entendues, idées plus hautes acquises chaque jour, frissons d'enthousiasme, éveil des aspirations, tous ces apports d'humanité meilleure, toutes ces pierres tombées des étoiles, agrandissent, surélèvent la construction de vertu, de beauté et d'honneur qui s'organise dans l'âme. Bientôt, éprise elle-même de son rêve, sollicitée par le charme irrésistible de sa vision, vision impérieuse comme une idée-force, l'âme cherchera où l'incarner pour en mieux jouir, et elle n'aura plus de cesse qu'elle n'ait projeté au dehors, dans la splendeur d'une action noble ou d'une œuvre d'amour, la réalisation de son idéal.

L'exemple de Charles de Montalembert et de Léon Cornudet suggéra d'abord aux trois adoles-

cents le projet d'un pacte comme celui des *Probratimi*. Et un jour, ils signèrent eux aussi l'engagement solennel de « demeurer fidèles toute leur vie à la cause de l'Église et du Christ ». De simples promesses d'action, avec échéance dans un avenir lointain, n'étaient point faites toutefois pour les satisfaire. Aussi rêvent-ils quand même d'une œuvre véritable, œuvre immédiate qui leur permette d'agir, de dévoiler tout de suite aux camarades de leur âge, l'ambition qui fait battre leur cœur. Ils s'arrêtèrent tout d'abord, au projet d'une académie des plus jeunes qui aurait pour devise le mot du Père de Ravignau : « Soyons distingués ! », commenté par cet autre mot de Donoso Cortès : « Nous périssons tous faute d'un homme qui ose dépasser le niveau de vulgaire. » J'ai relu les statuts de la petite académie : ils pourvoient à la formation des membres d'après les formules d'un vrai code de chevalerie. Et l'on devait citer à l'ordre du jour les faits les plus méritants. En somme, c'eût été ou presque, une école de pages où de tout jeunes se seraient voués au culte de l'Honneur et auraient distribué des « prix de vertu. » Le projet, et pour de bonnes raisons sans doute, n'agréa point aux autorités. L'extrême jeunesse des académiciens en herbe fit peur ; il leur fallait un chef plus âgé et qui les recommandât.

L'on est au printemps de 1902. Pendant que les trois jeunes amis se consument en projets d'action, les mêmes effervescences agitent l'âme d'un camarade plus vieux. Il écrit dans son journal : »

« Voici le programme que veut remplir ma vie d'écolier : grandeur du caractère, culte de l'idéal, passion de l'honneur.

Beau, Vrai, Bien, nobles et hautes aspirations, emparez-vous de mon cœur ; je vous le donne volontiers. O mon Dieu ! comme je voudrais ressembler à ces hommes qui ont fait du bien à leur religion et à leur patrie ! je vous offre, ô Christ de mes jeunes années, ma vie, mes souffrances, mes actions, tout ; car je veux me dépenser aussi pour ma religion et pour mon pays. Je suis sincère. Viendront-ils ces beaux jours où, le soir, à genoux devant mon Dieu, je pourrai dire : aujourd'hui, j'ai fait preuve de dévouement ? »

Le petit groupe demandait un chef. N'allait-il pas le trouver dans le jeune homme qui avait écrit ces lignes ardentes ? Il s'appelait — c'est le seul qu'on puisse nommer ici, parce qu'il n'est plus de ce monde — il s'appelait Émile Léger et faisait alors sa rhétorique. Fils d'une mère à l'âme chrétienne et haute, entouré de bonne heure de sauvegardes et d'affections purifiantes, il avait gardé de la première jeunesse, toute la candeur naïve, tout le charme conquérant. Intelligent, cultivé, plein de cœur, il était de ces natures enthousiastes et nobles qui croient aux belles choses ; de cette élite dans l'élite, ouverte à tous les rêves ailés, à tous les songes d'or.

Apôtre, Émile Léger le deviendrait sans doute. N'en avait-il pas reçu tous les dons extérieurs ? Plutôt grand, mince, bronzé aux yeux noirs pleins de flamme, distingué de manières, d'une conversation abondante, d'une correction irréprochable, on le sentait né pour les conquêtes d'âmes. Hautain peut-être d'apparence, mais de cette hauteur qui ne devait être chez lui que la mise en garde d'une noblesse intransigeante et de la plus délicate pureté

presque au lendemain de son ordination sacerdotale, n'ayant rien perdu de sa candeur première, gardant jusqu'à la fin, sur ses traits, le grand air de l'adolescent resté vierge. ⁽¹⁾

Bien qu'Émile Léger fût de deux ou trois ans plus âgé que ses jeunes camarades, cependant, on le devine : ces adolescents ne pouvaient longuement rester inconnus les uns aux autres. La parenté d'âme efface assez vite la disparité d'âge ; et le monde moral a bien aussi ses forces d'attraction, impulsions divines qui rapprochent, puis rassemblent dans l'affection et l'activité, les êtres faits pour se comprendre et travailler aux mêmes causes. Il arriva que, dès le printemps de 1902, l'on vit les quatre collégiens qui communiaient tous ensemble, à la même amitié et aux mêmes rêves. Émile de conscience, il partit pour le ciel, à vingt cinq ans,

(1) L'abbé Émile Léger, secrétaire de Mgr l'évêque de Valleyfield, s'est noyé à Port-Lewis lundi passé. Il avait vingt-cinq ans.

J'ai connu Émile Léger au collège de Valleyfield. Nous étions de la même classe ; pendant six ans nous avons vécu côte à côte sur le même banc.

C'est une des plus belles intelligences que j'aie rencontrées. Mais surtout il n'y avait pas de caractère plus élevé, de nature plus droite, de cœur plus pur, d'âme plus limpide.

C'était un de ces êtres privilégiés, qui nous consoleraient de la vie et nous feraient encore espérer en l'humanité, le jour où l'égoïsme, le mensonge et toutes les mauvaises passions sembleraient à la veille de triompher.

La jeune génération perd dans Émile Léger l'une de ses figures les plus attachantes, et un homme sur qui notre race pouvait compter pour les luttes de demain. Ce jeune prêtre, doué comme il était, aurait pu exercer en effet, sur notre avenir national, une influence infiniment plus sérieuse et plus profonde que les neuf-dixièmes de nos hommes politiques.....

JULES FOURNIER.

Le Nationaliste, juin, 1908.

Léger s'en trouve presque à l'exaltation. Trois mois après le petit évènement, son bonheur persiste aussi vif qu'au premier jour, et il faut lire en quels termes enflammés il s'en ouvre à un ami :

« Oui, heureux je le suis ! Jésus est en moi ; je suis un croisé. Mes compagnons d'armes sont de purs adolescents qu'enflamment le zèle et l'amour des âmes. Notre cause est celle du Divin Cœur, de notre sainte Religion, de notre Canada. Je sens ma poitrine se gonfler à la pensée de l'avenir que Dieu me prépare. Prêtre ! je le serai, et prêtre-éducateur ! C'est pour la jeunesse que je désire vivre. Pour elle, je suis prêt à dépenser ma vie. Elle est grande, la jeunesse, elle est sacrée. Mais, hélas ! elle est faible, entraînée par des passions. Elle se perdra si nous ne venons à son secours. Elle ne mourra pas : il est encore des fils des apôtres... telle est la sublime mission à laquelle Dieu nous appelle. C'est ce que je préfère aux plaisirs, aux faveurs, aux enchantements du monde. Une demande que je fais à Dieu, c'est de m'accorder la santé. Je veux vivre, par conséquent, souffrir. Pour la jeunesse, souffrir toute une vie de quatre-vingts ans d'angoisses cuisantes, de désenchantements douloureux, de peines accablantes, et puis, mourir oublié, ce n'est pas trop, pourvu que Dieu la régénère, la fasse de sincérité, de justice, de vertu, d'honneur ».

CHAPITRE TROISIÈME

La fondation de l' " Action Catholique " .

Entraînés par leur chef nos petits amis s'abandonnent plus ardemment que jamais à leurs ambitions d'apostolat. Un séminariste mis dans leurs confidences, leur fait parvenir, le 28 mars, 1902, un numéro de *La Vérité*. Ils y peuvent lire marqué au crayon rouge l'articulet suivant :

Congrès de la jeunesse catholique

Il nous est tombé sous la main, ces jours-ci, le programme d'une soirée académique qui a eu lieu naguère dans un des principaux collèges du Canada français.

Nous commettons peut-être une indiscretion, car nous n'ignorons pas le désir des autorités de cette maison d'éviter tout ce qui peut ressembler à la réclame ; mais nous ne pouvons résister à la tentation de dire un mot de cette séance. En le faisant, nous sommes convaincu que nous rendrons service à la jeunesse catholique et canadienne-française, et au pays tout entier.

Ce programme nous montre que dans cette maison on s'occupe d'autre chose que d'amplifications oratoires et de vètilles littéraires. En effet, nous y trouvons, en miniature, un « congrès de la jeunesse catholique et canadienne-française de la province de Québec » — C'est le titre même du programme.

Voici, en deux mots, l'idée inspiratrice de ce congrès.

En face des dangers qui la menacent, la jeunesse catholique et canadienne-française se groupe en un congrès pour y étudier la nature de ces dangers, les moyens d'y remédier, en même temps que ses devoirs à la fois patriotiques (langue et agriculture) et religieux (convictions et propagande). A l'ouverture de la séance académique, les réunions des différentes commissions sont censées avoir eu lieu. C'est la séance de clôture du congrès, où le président de chacune des sept commissions vient donner le compte-rendu des travaux de sa commission ; et le tout est couronné par une série de résolutions calquées sur les différents rapports. Le président du Congrès conclut en proposant la fondation d'une « Ligue de la jeunesse catholique du Canada... »

Tout en félicitant ceux qui ont eu l'idée de ce groupement de notre jeunesse, nous formons des vœux pour que ce congrès en miniature se réalise bientôt sur une grande échelle.

L'avenir, dit-on, est à la jeunesse. Oui, mais à la condition qu'elle se coalise en s'inspirant des principes religieux et patriotiques.

On s'imagine la joie des quatre céciliens. Ce congrès des jeunes, à parler vrai, ils ne s'en font, au premier moment, qu'une idée bien vague. N'importe ; il suffit qu'il leur apparaisse réalisable, dans un avenir prochain ; qu'autour de cette idée chérie, tous leurs rêves d'apôtres s'en viennent prendre une forme consistante. En même temps, quel bonheur pour eux, si, à certains jours, ils avaient senti leur foi à l'idéal faiblir, quel bonheur de pouvoir se dire : « Eh bien ! nous ne sommes plus des isolés, ni surtout des exaltés ; ailleurs se trouvent des jeunes gens de notre âge qui rêvent ce que nous rêvons, qui veulent ce que nous voulons. »

Mais qui sont ces jeunes gens ? En quel collège s'est tenu le congrès ? Le journal de Québec fait

silence là-dessus. Peu soucieux de se perdre en conjectures inutiles, les quatre amis conviennent d'attendre *La Vérité* de la semaine suivante. Ils se sont dit, dans leur naïve confiance : « Un mouvement de ce genre excitera pour sûr l'enthousiasme des jeunes. Quelqu'un voudra saisir la balle au bond. Attendons ! »

Ils attendirent, et vainement. *La Vérité* parut, et du congrès de la jeunesse, pas un mot. Que faire ? A tout prix, il fallait agir et sans perdre de temps... Ce jour-là même, quelqu'un prit la plume, et la lettre qu'on va lire, rédigée d'un trait, revue en comité, puis signée des *Quatre*, fut adressée à Monsieur J.-P. Tardivel. Une petite note en post-scriptum priait le directeur de ne pas livrer au public les noms des signataires : histoire de sauvegarder le règlement collégial. Et voilà comment, dans *La Vérité* du 26 avril 1902, paraissait la lettre des *Quatre étudiants futurs congressistes*, précédée d'un mot élogieux, de la plume du directeur :

Congrès de la jeunesse canadienne-française

Nous avons reçu, d'un groupe de jeunes étudiants qui désirent rester inconnus, la très belle communication qu'on va lire. Nous la publions avec grand plaisir. Sur un seul point, nous devons faire une réserve : le directeur de la *Vérité*, pour une foule de raisons, n'est nullement celui qui doit ou qui peut prendre l'initiative du congrès proposé. Son rôle se bornera nécessairement à favoriser de tout son pouvoir la réalisation de ce projet, dont on ne saurait, croyons-nous, contester l'excellence :

Monsieur J.-P. Tardivel,
 directeur de *La Vérité*, Québec.

Monsieur le directeur,

Dans l'avant dernier numéro de *La Vérité*, vous formez des vœux pour la réalisation prochaine d'un congrès de la jeunesse catholique et canadienne-française de la province de Québec. Nous souhaiterions que cette lettre signée de quatre étudiants inconnus, vous prouvât que votre journal n'a pas été le *vox clamantis in deserto*.

« L'avenir, dites-vous, est à la jeunesse, mais à la condition qu'elle se coalise en s'inspirant des principes religieux et patriotiques. » Il nous a paru, Monsieur le directeur, que si c'est là la condition nécessaire d'une action féconde de la jeunesse contemporaine, il doit y avoir quelque chose à faire pour que ce projet de coalition ne meure pas dans ses langes. Nous savons qu'il ne manque point de censeurs rigides — imitateurs du vieillard chagrin d'Horace, *laudator temporis acti* — qui n'attendent rien de bon des jeunes générations. Ils se les représentent volontiers sous l'image du champ de mort du prophète, tout jonché d'ossements arides que le vent qui rugissait audessus ne pouvait pas même remuer. Nous savons aussi que Montalembert, frustré dans son espoir de recruter de jeunes rédacteurs pour le *Correspondant*, écrivait à Foisset, il n'y a pas un demi-siècle : « C'est incroyable, mais c'est vrai ! On ne trouve plus de jeunes gens comme il me semble que j'étais à vingt-cinq ans. Du dévouement à une mission, à une noble ambition, à une œuvre sérieuse et pénible, pour le seul

amour du bien, pour « l'âme et l'honneur », on n'en voit plus trace. » — Le noble comte se montrait cette fois trop sévère. Vivant au milieu de la jeunesse et lui appartenant par les années, par l'âme et par le cœur, nous croyons connaître mieux que personne ses besoins et ses aspirations. On trouve encore, Dieu merci ! des jeunes gens comme il semblait à Montalembert qu'il était à vingt-cinq ans ; des jeunes gens qui, sans aucune prétention au talent du célèbre orateur, croient pouvoir, sans orgueil, revendiquer pour eux-mêmes toutes ses aspirations. Illusion de jeunes hommes ! nous dira-t-on. Illusion si l'on veut, elle est la nôtre : nous ne rougissons point de l'avoir.

Qu'on passe en revue les escouades de collégiens que nos maisons d'éducation envoient aux Universités, chaque année. Là, parmi ces débutants, il en est qui méritent de n'être point confondus avec d'autres. Demandez-leur à ceux-là, pourquoi ils ont choisi cette part qu'on appelle communément le monde ? Ils vous répondront qu'ils n'ont été attirés ni par ses fêtes, ni par ses attractions, pas même par sa gloire ; que jugés indignes d'être admis à l'honneur de porter l'arche sainte, ils ont du moins ambitionné d'être du nombre des courageux fidèles qui lui font escorte et en écartent les profanateurs.

Mais voici bien la grande question ! Comment expliquer que ces intentions généreuses survivent chez un si petit nombre aux années d'Université ? Monsieur le directeur, nous touchons ici du doigt le mal qui fait tant de victimes et qui nous fait désirer si ardemment le congrès de la jeunesse,

parce que de là seulement nous attendons le remède. Ce mal, c'est l'isolement et le découragement comme conséquence naturelle. Quand on est jeune, on a l'enthousiasme facile. Il ne coûte guère à la jeunesse de s'enflammer de la plus belle ferveur pour les causes qu'on lui a fait voir nobles et élevées. Il n'est point d'efforts qu'elle ne soit prête à tenter, fallût-il pousser jusqu'à l'héroïsme. Mais à la longue, les impressions changent. Il y faut une trempe bien peu commune pour ne pas se dégoûter vite d'une lutte de tous les jours, lutte où l'on n'est guère soutenu quand on n'est point trahi, et qui, en définitive, se termine par tant de défaites et par si peu de victoires. Heureux encore si l'on ne va pas jusqu'à se persuader qu'il ne saurait y avoir rien de grand dans des travaux qui, semble-t-il, n'ont d'autre témoin que soi-même !

Il faut aussi l'avouer : il se mêle bien un peu d'illusions aux projets d'un élève d'université de vingt ans. Il a lu, sur les bancs du collège, l'histoire des grands hommes ; il s'est grisé au bruit lointain de ces grandes luttes parlementaires qui ont comme une odeur de poudre et un bruit de canonnade qui plaît aux natures combatives. Le pauvre jeune homme n'a vu qu'on côté de la médaille. Il a choisi ses héros, mais il les a vus au Capitole. Ces hommes, que l'histoire lui montre aujourd'hui dans une attitude d'apothéose, il oublie qu'un jour, on les a relevés tout sanglants sur les pointes des roches tarpéiennes. Aussi bien, parmi ces illusionnés, les uns ne rencontrant personne pour les remonter et les soutenir, désespérant d'avoir leurs batailles qui tardent à venir, succombent aux premiers ennuis.

L'élan des plus forts ne survit pas à leurs premiers échecs ; et cela parce qu'ils n'ont point senti derrière eux l'appui des consciences droites et loyales qui donne le courage de mettre, bien audessus des joies de la victoire et du triomphe de la force, l'orgueil des défaites noblement portées et la majesté du droit désarmé.

Ajoutons à cela, Monsieur le directeur, qu'au milieu de l'engourdissement général, il faut presque de l'audace pour parler haut de ses aspirations, tant sont à craindre les méchants sourires. Si, d'autre part, la jeunesse prête l'oreille aux oracles qui détiennent les tréteaux de l'opinion, elle n'entend parler que d'affaires, d'industries, etc. On lui dit, pour mieux l'endormir, parce qu'on redoute le réveil de ses instincts généreux, qu'il n'y a plus de batailles d'idées ; et voyant peu ou point de soldats à les défendre, elle se persuade qu'il n'y a plus de causes vaincues. Plus de causes vaincues ! Quelle ironie quand nos droits sont en tant de lieux foulés aux pieds, quand notre langue est méconnue ou mise à la porte des parlements, quand nos ennemis rêvent déjà tout haut la disparition de la race française ! Plus de causes vaincues, quand les intrépides seuls à les défendre sont appelés « esprits frondeurs, » tellement le simple courage apparaît encore comme un excès !

Ce sont tous ces besoins, tous ces périls qui nous font demander un congrès de notre jeunesse. Nous supplions qu'on pousse activement à la réalisation de ce projet. Le moment nous semble on ne peut plus favorable... Pourquoi, monsieur le

directeur, n'en prendriez-vous pas vous-même l'initiative? Nous vous le disons sans phrases : vos états de services vous désignent à l'avance comme le promoteur de cette idée. Ce sera une belle gloire pour votre vie et pour *La Vérité*.

Confiants que vous ne dédaignerez pas ces vœux et ces élans qui, pour s'échapper de cœurs encore jeunes, n'en sont pas moins sincères, nous croyons pouvoir conclure : En avant ! pour le congrès de la jeunesse catholique et canadienne-française de la province de Québec !

Veillez croire, monsieur le directeur, aux sentiments respectueux avec lesquels nous signons,

*Quatre étudiants,
futurs congressistes.*

Qu'allait-il advenir de cette brusque entrée en scène? La lettre eut du succès. A peine parue, on la lisait un peu partout dans les collèges ; et très rapidement, elle se mit à faire son petit tour de presse. A Valleyfield l'on s'applaudissait joyeusement de toutes ces bonnes nouvelles, lorsque le premier mai, survint un autre bonheur. Une réponse à la lettre du 26 avril avait été remise au premier signataire. Cette missive, lue en toute hâte par les quatre amis, mettait le comble à toutes leurs espérances : elle leur apprenait l'origine du congrès en miniature, leur apportait les grandes lignes d'un programme d'action, leur promettait des frères d'armes enthousiastes et généreux ; et elle était

signée du nom d'un jeune prêtre bien connu depuis lors et devenu cher à la jeunesse : celui de monsieur l'abbé Émile Chartier, du Séminaire de Saint-Hyacinthe. Monsieur Tardivel lui avait révélé le nom du premier signataire de la lettre des « Quatre », et M. Chartier écrivait au collégien de Valleyfield :

Mon cher Monsieur,

Si je vous suis un inconnu, vous ne me l'êtes pas. Non pas que votre physionomie me soit jamais apparue dans une de ces rencontres comme la Providence les ménage parfois aux êtres nés pour se comprendre. Je vous ai entrevu dans un de ces rêves d'espérance, apanage de la jeunesse, ornement d'une vie consacrée à servir de nobles idéals. . .

J'inclus ci-contre le programme d'une séance donnée dans nos murs, par les membres de l'Académie Girouard, dont je suis le directeur. Ce feuillet vous apprendra comme quoi le « Congrès de la jeunesse canadienne-française » est une idée qui a jailli parmi nous comme spontanément. Ce congrès, je l'avais rêvé, dès longtemps, dans un de ces moments de vaillants désirs inspirés par un amour profond de la jeunesse. La vue des dangers qui l'encerclent de toutes parts, m'avait engagé à donner au fantôme une réalisation vivante. Aussi, le 19 mars dernier, j'eus le bonheur d'exécuter le plan conçu aidé d'un groupe de *jeunes* comme vous, animés de louables intentions comme les vôtres. . .

En vous écrivant, sans doute, j'entends bien vous expliquer l'origine du projet, je tiens surtout à vous communiquer l'impression causée chez mes jeunes gens, par la lecture de votre vaillante proclamation.

Ah ! eussiez-vous été là tout près, ils vous auraient sauté au cou, tant votre parole leur a paru répondre à leurs conceptions premières !. . .

L'idée est à peine éclos. Le temps viendra, si elle reçoit bon accueil, de mûrir les moyens pour la mettre à exécution, de veiller à l'organisation et aux travaux à entreprendre. . . L'important, c'est que nous nous connaissions : et c'est tout le but de ces lignes tracées à la hâte. . . Si donc la suggestion vous apparaissait heureuse, je serais heureux de me placer entre vous et

mes jeunes gens. Par mon entremise, ils recevront connaissance de vos vues sur le sujet si passionnant que nous agitions... Et bientôt, grâce à ces liens plus étroits, il nous sera loisible de développer cet embryon dont la mise au jour vous a tant souri.

Dieu fasse qu'un écho jeune et vibrant réponde à votre appel. Qu'il bénisse votre généreux dessein, comme le bénit et vous benit

Son serviteur et le vôtre...

Il ne restait plus qu'à s'élançer à l'action. Le programme s'imposait de soi-même : faire appel aux âmes actives, généreuses ; dans tous les collèges embrigader des groupes de jeunes, les initier aux projets nouveaux ; puis, tous ces éléments préparés à une cohésion, sonner le ralliement d'un congrès et fonder une association de la jeunesse catholique canadienne-française. Voilà du moins, comme à Valleyfield, apparut le devoir du moment.

C'était peu de jours après la réception de la lettre de Saint-Hyacinthe. Les quatre camarades devisaient ensemble autour des derniers événements, lorsque quelqu'un du groupe s'écria tout-à-coup : « Nous allons fonder une œuvre inter-collégiale, et nous l'appellerons l'*Action catholique*. » — « Très bien, dit un autre, tu es élu président. » Ce fut accepté d'emblée ; et l'on se sépara, sur la promesse faite par chacun, de gagner au projet un camarade nouveau. Le soir même, le président de l'*Action catholique* rédigeait sa première proclamation :

« Son but, (le but du cercle) sera de travailler à la régénération de la classe juvénile par le relèvement de l'idéal écolier, et en particulier par la pratique de l'apostolat... Que chacun entreprenne la conquête d'un camarade... Qu'importe si cela nous coûte du temps ? Sera-ce deux mois, trois mois, un an de

prières, d'efforts, de conversations assidues auprès d'une âme qui pourront se comparer à la valeur inappréciable de sa conquête? ... Répétons souvent : « *Pour la patrie et la religion, par la jeunesse et pour les jeunes!* » Faisons de ce cri vibrant comme la loi dirigeante de notre vie, le but suprême de tous nos efforts et de tous nos travaux ! » (29 avril 1902).

Tout le reste du printemps et pendant les vacances de 1912, l'on s'occupa activement de la rédaction des statuts. On s'entendit avec les amis de Saint-Hyacinthe ; et après quelques échanges de vues et certaines corrections suggérées de part et d'autre, le 16 septembre 1902, le texte définitif de la constitution parvenait aux jeunes *céciliens*. Nous en donnons les considérants et les principales clauses :

Statuts de l'Action catholique de la jeunesse canadienne-française

*(Association de la jeunesse des collèges de la province
de Québec)*

Nefas nobis vivere !

La foi qui n'agit point est une foi morte !

Action catholique

Voir le vrai, vouloir le bien, ce n'est pas encore la vie du chrétien. La vie, c'est en plus, agir pour le bien. Or, la nature et la mesure de l'action dans l'avenir se précisent, se déterminent par la nature et la mesure de l'action dans le présent.

De cette conception de l'existence devait naître un jour, l'Action catholique de la jeunesse canadienne-française.

L'Action catholique est une œuvre de la jeunesse, par la jeunesse et pour la jeunesse. Elle est née de ses aspirations ; elle vit par son action ; elle agit pour sa régénération dans l'amour des grands idéals et dans la pratique de l'apostolat chrétien.

Une seule cause a jusqu'ici paralysé l'activité des jeunes pour le bien : *leur isolement*. Concentrer vers un même but toutes les énergies d'une portion choisie de la jeunesse ; leur communiquer cette puissance décuplée qui naît de l'union et d'une noble émulation, voilà toute la raison d'être de l'Action catholique. . . .

Chaque jour de notre vie, nous demanderons à Dieu de bénir ces prémices de notre apostolat. Puisse sa bénédiction nous garder fidèles aux aspirations et aux œuvres de notre jeunesse ! Dieu et la Patrie, c'est notre ferme espérance, ne dédaigneront pas les services de jeunes hommes qui auront fait serment de renoncer à la vie de l'inertie et du laisser-faire pour embrasser la vie de la lutte et du travail.

CHAPITRE Ier

ORGANISATION

Article 1er. — L'Action catholique est une société formée par la réunion de divers cercles de jeunes étudiants organisés dans les collèges de la province de Québec.

Art. 2ème. — La fin de l'A. C. c'est de grouper en vue des luttes futures, dans des aspirations communes et dans une action une, tous les jeunes qui se sentent le goût de l'apostolat chrétien.

Art. 3ème. — L'A. C. obtient son but :

a) par le recours à Dieu dans la prière et dans le plus auguste sacrement de son Église. Un membre de l'A. C. verra toujours là la première et la plus haute forme de l'Action catholique.

b) par l'apostolat de l'exemple. — Les membres de l'A. C. témoigneront par la pureté de leurs mœurs et par leur distinction extérieure de l'alliance naturelle des plus nobles aspirations avec la pratique de toutes les vertus ;

c) par une participation active aux séances des sociétés académiques. Ils y rédigeront des travaux en rapport avec le but de l'association ;

- d) par leurs conversations, ils travailleront avec *tact et prudence* à la propagation de leurs idées ;
 e) par l'apostolat du livre.

CHAPITRE II

ADMINISTRATION

Au chapitre de *l'administration*, je relève les clauses suivantes :

SECTION 1ère

Art. 4ème. — Tous les cinq mois, le secrétaire transmettra au conseil, le rapport des travaux et des progrès de l'A. C., lequel rapport sera ensuite expédié à tous les cercles affiliés.

Art. 6ème. — Les cercles profiteront de l'expédition de ces rapports pour se communiquer leurs idées ou projets relatifs au développement de l'A. C.

SECTION 2ème

Art. 1er. — Pour être enrôlé dans l'A. C. il faut réunir en sa faveur les 4/5 des suffrages des membres, ainsi que le suffrage du directeur de l'A. C. Le candidat n'est admis qu'après un engagement d'honneur de demeurer fidèle aux aspirations et aux travaux de l'A. C. . . .

Art. 3ème. — Les membres de l'A. C. s'engagent à communier tous les premiers lundis de chaque mois, et à faire une prière quotidienne pour le succès de l'œuvre.

Deus det incrementum !

Donc, à partir de ce moment, *l'Action catholique* est virtuellement fondée. Avec elle, une tribune a surgi pour la diffusion parmi la jeunesse, d'idéals

nouveaux. Mais, il importe de le noter : nous aurons affaire, pour une fois, à toute autre chose qu'un mouvement de petits idéologues. Cette propagande prend son appui dans une force organisée dont Dieu seul peut prévoir la fécondité. Ce n'est pas seulement un programme clair et magnifique, pas seulement des moyens d'action variés et efficaces, pas seulement leur ardeur entraînant de jeunes que les petits croisés vont apporter à leur campagne de réveil et de ralliement; ils y jettent un effort d'une incalculable valeur : la toute-puissance mystérieuse de l'action surnaturelle. Pour la première fois, croyons-nous, des prières d'une certaine nature, et des prières d'adolescents, prendront le chemin du ciel en faveur de toute la jeunesse de notre race. Avec confiance, nous pouvons maintenant saluer l'avenir et son aube glorieuse : la jeunesse canadienne-française vient d'ouvrir un nouveau chapitre à son incomparable histoire.

CHAPITRE IV

Les débuts de l' « Action catholique »

L'*Action catholique* va débiter bien modestement. Il semble que le premier sentiment des *Actionnaires*, ⁽¹⁾ en présence de leur tâche, soit celui de la frayeur. Leur directeur, ⁽²⁾ temporairement absent du collège, leur manque ; ils se trouvent là quatre jeunes gens dont deux à peine dépassent la seizième année. N'importe, ils décident de se mettre tout de suite à l'œuvre et d'avoir, au plus tôt, leur première réunion. On convient, faute de lieu plus propice, de la tenir en récréation.

C'était, nous a raconté l'un d'eux, par un après-midi de fin de septembre. Les quatre fondateurs se trouvèrent réunis dans l'allée des jeunes érables

(1) C'est le nom qu'ils se donnèrent spontanément.

(2) Nous ne désignerons pas sous un autre nom, le jeune prêtre qui dirigea pendant cinq ans l'*Action catholique*. Pour des motifs qu'il nous faut respecter, son nom, comme celui de bien d'autres, doit rester inconnu. On ne voudra donc pas s'étonner si l'on ne découvre point, dans toute cette histoire, la part des autorités et des professeurs de la maison. Cette part, elle dut être ce qu'elle est toujours dans une entreprise de collégiens. N'ayant point formé le dessein de raconter ici une période de la vie de notre collège, mais uniquement l'histoire d'une œuvre dont l'autonomie fut toujours respectée, nous avons cru devoir laisser aux jeunes *céciliens* le mérite de leur initiative.

de la vieille cour, allée aujourd'hui délaissée et silencieuse, mais où voltigent toujours les souvenirs des anciens de Valleyfield. Le ciel avait le violet nostalgique des premiers jours d'automne. Les feuilles jaunes et rousses revêtaient déjà, comme d'une mosaïque, la promenade des collégiens. Le ciel, les nuages, le soleil plus pâle et les vents plus froids et plus tristes, annonçaient mélancoliquement la fin des fleurs et de la verdure. Et pourtant, c'est dans ce décor de nature qui va mourir, que s'en vient éclore le plus jeune et le plus vivant des rêves de vie et d'avenir.

Avant tout, il fallait constituer le comité de régie. Sur proposition d'un camarade, Émile Léger fut élu président ; les trois autres se partagèrent les fonctions de vice-président, de secrétaire et de conseiller. Puis, sans perdre un moment, on voulut s'entretenir de la tâche si grande, de sa fin, de ses difficultés, des œuvres urgentes. Puisqu'on avait seize ans, on ne manqua pas de dorer l'avenir d'un large rayon d'espoir. Dès ce premier jour, on jeta les grandes lignes d'un programme d'action. Il s'agissait, tout d'abord, de recruter des *Actionnaires*, et à cette fin, de commencer sans retard le siège de quelques collégiens, de former pour eux de petites ligues de prières, d'organiser une bibliothèque roulante pour la circulation des livres de propagande ; il fallait songer à prendre graduellement possession des académies, à les transformer en tribunes d'apostolat, et par elles, gagner définitivement au programme de l'A. C. tous les élèves de Valleyfield. Avec tout cela, on s'occuperait de la fondation et du développement des cercles

dans les maisons d'éducation de la province de Québec.

N'est-ce pas que c'est immense, cette tâche, pour quatre adolescents qui s'en vont à l'action, seuls et sans aucune expérience? Mais leur confiance est au Christ qui bénit avec amour les efforts des plus petits. Après tout, n'est-ce pas sa cause qu'ils vont servir, et ne sont-ils pas eux-mêmes à l'âge audacieux des espoirs infinis? N'ont-ils pas rêvé pour leur œuvre naissante, les plus larges développements, et dans un avenir très prochain? Ils ne doutent point, et comment peuvent-ils douter que la jeunesse ne se rallie d'enthousiasme à leur programme? Déjà, ils en sont sûrs, l'œuvre va naître à Saint-Hyacinthe; ils parlent de fondations à Rigaud, à Sainte-Thérèse, à Lévis, où sais-je encore? . . . Et la causerie va toujours son train; les âmes s'échauffent; les figures s'animent; et malgré le soleil plus pâle et les feuilles qui tombent, tristes et silencieuses, les quatre adolescents s'en vont toujours, promenant leur rêve de jeunesse et d'action.

Les élèves qui croisèrent les mystérieux promeneurs pendant que ceux-ci, dans l'allée des jeunes érables, s'en allaient, soucieux, débattant leurs graves problèmes, ne soupçonnèrent point sans doute, la force nouvelle qui, ce jour-là, venait de naître au milieu d'eux. Nous permettra-t-on néanmoins de le penser et de l'écrire? Les quatre *Actionnaires* venaient de préparer là, pour leur jeune collègue, les matériaux d'une des plus belles pages peut-être de son histoire. Si l'on ne peut s'empêcher d'être ému à la lecture

du pacte des *Probatimi*, où Charles de Montalembert et Léon Cornudet, collégiens de 16 et de 18 ans, promettent leur vie à la cause de la liberté et de l'Église ; si un même sentiment monte au cœur, quand, dans la vie de Frédéric Ozanam, on lit cette page si grande où un étudiant de 20 ans fonde avec sept camarades, les conférences de Saint-Vincent de Paul, il nous semble qu'on ne passera pas non plus, sans émotion, sur l'acte de ces quatre petits collégiens se marquant les étapes de la conquête d'un collège et de la jeunesse de toute une province, sans autre espoir que le secours d'en haut et sans autre ressource que leur franc enthousiasme de jeunes croisés. Et ceci se passait en 1902, à une époque où il y avait quelque mérite à imaginer le plan d'une telle œuvre et à l'entreprendre.

Les difficultés allaient tout de suite prendre la mesure de leur courage. A un âge où l'on a besoin de croire au succès, et même d'y toucher, ils vont souffrir, et beaucoup, de la lenteur inévitable à tout début. Que d'obstacles et de retards leur réserve l'avenir ! Ce seront les camarades qui feront attendre leur adhésion ; ce sera l'impossibilité de se réunir et de se concerter, faute de directeur et de lieu propice ; surtout, ce seront les *académies* qui en leur échappant, les obligeront à une prudence fatigante. Les académies ! il faut avouer que l'entreprise n'était pas sans quelque hardiesse, vers 1900, de pousser à la transformation de ces vénérables institutions de collège. De temps immémorial, elles n'avaient voulu être que de petits cénacles littéraires ; et on les voyait se cramponner avec

force à d'immuables routines décorées comme toujours du beau nom de traditions. Que de ce côté-là viennent aux *actionnaires* leurs plus rudes échecs, il n'y aura pas lieu de s'étonner.

Je retrouve, dans une lettre d'Émile Léger du 6 décembre, 1902, ce mot d'ordre d'abord encourageant :

« Faisons valoir à la tribune des Académies les idées de l'*Action*. Transmettons ses principes à toute une foule sans la faire connaître. Vivant dans l'humilité, notre œuvre n'en grandira que plus forte. »

Puis, il ajoute avec un brin de mélancolie :

« Parfois, il m'arrive de douter de sa vitalité. Parfois, je me surprends à croire que c'est une utopie. »

Déjà, le 19 octobre, il avait écrit au directeur à Montréal :

« Comment va l'A. C. ? Lentement, très lentement, surtout dans les académies. Je ne croyais pas à tant de difficultés, je croyais qu'elles étaient communes les grandes âmes. Je suis désillusionné : rien n'est plus rare. N'importe ; on ne perd pas son temps à la recherche d'un objet si précieux. . . . Puis, Dieu n'est-t-il pas avec nous ? »

Une autre cause, — et celle-là qu'ils portaient en eux-mêmes — venait augmenter leur impatience du succès. Enthousiastes sans bornes, ils nourrissaient un idéal riant et immense que la réalité brutale venait meurtrir et diminuer chaque jour. Ne l'oublions pas : c'est de la venue d'une phalange de vaillants, du relèvement de toute une génération, du salut de leur race, que les quatre adolescents avaient rêvé :

« Verrons-nous, écrivait l'un d'eux, verrons-nous se lever,

comme les plus confiants l'espèrent, d'ici vingt ans, une génération de chrétiens militants, sans peur, sans reproche, une génération de dévoués, de désintéressés ? C'est une espérance qui a ses légitimités si on la puise dans le magnifique spectacle qu'offre aujourd'hui notre jeunesse. Elle a de beaux gestes ; elle dépense sans compter de la noble et généreuse vie. Tout cela ne peut s'évanouir sans qu'il lève du blé dans les sillons ouverts. Les germes de foi et de courage déposés là ne se couronneront peut-être pas tous d'épis d'or mûrs et pleins. Ce ne sera peut-être pas toute une génération de vaillants qui se lèvera du sol qu'auront frappé et remué des jeunes. Mais j'en ai, moi, l'inébranlable conviction, nous sommes appelés à voir, dans quelques années, ce qui nous manque si déplorablement aujourd'hui, ce que nos yeux ont en vain cherché si longtemps sans le trouver : un homme, quelques hommes, mais de vrais. Oui, le mouvement aboutira là, s'il ne va pas bien au-delà de l'attente des optimistes les plus intrépides. Ce sera la répétition de ce qui s'est vu en France vers 1875. Ce ne fut pas une génération entière de preux qui se leva, pour lors, après l'action des *Jeune-France* d'Alfred Nettement. En 1830, non plus, ce ne fut pas tout-à-fait une génération qui grandit au souffle du premier *Avenir* ; mais ce fut toute une phalange ; mais, c'est de ce mouvement qu'est sorti le jeune pair, le *Fils des Croisés*. Non, un mouvement qui aura mis en branle tant de superbes énergies, qui aura condensé tant d'efforts, suscité de si purs désintéressements, ne peut être frappé d'une stérilité qui serait une énigme pour les bons et un encouragement aux mauvais. Je voudrais le répéter ici :

« Je crois en la jeunesse
Comme je crois en Dieu ! »

Nobles paroles et ambitions magnifiques ! Trop magnifiques et trop nobles pour n'entraîner pas, à certaines heures, de cruels désenchantements ! Les jeunes n'ont pas toujours la notion la plus exacte du dévouement. Aperçu dans le lointain et dans le mirage de l'illusion, aurolé de poésie et d'héroïsme,

le dévouement, c'est alors l'ami impatientement attendu, que l'on appelle de tous ses vœux, mais que l'on ne sait plus reconnaître, hélas ! à l'heure où dans la noble mais austère simplicité de son attitude et de ses vêtements, il se présente et vient frapper au seuil. Se battre, s'immoler au grand soleil, quand la cause est illustre, quand les blessures sont glorieuses, quand les amis, les admirateurs vous soutiennent, c'est un geste qui ne coûte guère, même aux âmes moyennes. Et les jeunes, il faut bien le dire, se représentent à grand'peine le dévouement sans un peu du maquillage romanesque. C'est dans l'histoire, dans la vie des héros qu'ils se sont pris à l'aimer, nimbé des lueurs immortelles de l'apothéose. Rien de dur, rien de déconcertant aussi, comme de le voir venir avec son cortège de souffrances prosaïques et obscures, comme de s'adonner sans relâche au travail humble et ingrat, dans l'attente d'un succès qui ne vient pas. Certes, l'épreuve est faite pour entamer les courages les plus fiers. Mais combien plus les âmes juvéniles dont la désillusion sera d'autant plus profonde que l'idéal était plus haut ! combien plus à seize ou à dix-huit ans, quand les crescendos d'enthousiasme redescendent si vite dans le marasme et l'enlisement !

Les jeunes de Valleyfield n'échappèrent point à cette détresse. Mais leur foi et leur humilité les devaient protéger contre le relâchement. L'épreuve ! ils la subissent vaillamment, ils l'acceptent comme une force, et leur ardeur n'en sera pas ralentie. C'est encore Émile Léger qui nous en assure :

« Vous me demandez de longs détails au sujet de l'A. C. Elle mène une vie bien humble, mais elle vit. Notre action est

confinée dans ces deux mots : *prière et action*. Le travail se fait lent. Nous ne brusquons rien. D'ailleurs, le temps d'épreuve doit être long. Il ne nous faut que des sujets capables des grandes espérances que nous fondons. Les néophytes sont, par suite, peu nombreux. Je cultive L... depuis les vacances. C'est un enfant de caractère, un pieux, un travailleur. Il aura, je crois, une grande influence, car il est très populaire parmi ceux de son âge. Il me témoigne toujours une confiance illimitée, je connais son cœur. Il sera les prémices de notre moisson d'âmes E... a aussi ses néophytes. Il voudrait refaire P... ; il presse D....

« Demain, je fais la sainte communion et me consacre au Sacré-Cœur de Jésus. A lui, je consacre ma personne et mes travaux. Pour lui, je suis prêt au sacrifice. Lui seul, peut me communiquer une sainte ardeur pour le salut des âmes, pour le relèvement des caractères et des volontés. Je lui exposerai mes saints désirs relativement à l'*Action* et le supplierai de les réaliser. Le champ de notre zèle est si vaste ; les jeunes âmes sont nombreuses. Mais, je dois le dire : *operarii autem pauci*. N'importe, dépensons-nous, usons nos forces et la moisson rendra au centuple.... Je vous assure qu'ils sont gaillards vos petits croisés. Il faut atteindre tout le monde, je veux guérir toutes les âmes de leur langueur. Seigneur, secondez-nous ! » — Lettre au directeur, 3 novembre, 1902).

Le Seigneur pouvait-il ne pas entendre une telle prière ? Il n'est rien de si fort au service des œuvres que la prière et les sacrifices d'un jeune homme. Serait-ce qu'à cet âge on y met mieux tout l'élan de son cœur ? que les âmes encore vierges ont alors la puissance des blanches et pures victimes sur les bûchers d'autrefois ?... Quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'une circonstance imprévue ramenait à Valleyfield le directeur de l'*Action catholique*. En même temps, quatre nouveaux membres entraient dans le cercle. Et une nouvelle encore plus reconfortante arrivait aux *Actionnaires*, avec

les premiers jours d'avril 1903. De Saint-Hyacinthe leur était venue l'idée première de l'Association ; de Saint-Hyacinthe leur devaient venir le premier encouragement et la première affiliation. Le président des *Frères Carlistes* ⁽¹⁾ — c'est le nom de guerre des nouveaux camarades — annonçait joyeusement la nouvelle à Émile Léger, le 3 avril 1903 :

« Sept ou huit ouvriers travaillent ici à la vigne de l'association de la jeunesse catholique. Déjà de belles et jeunes âmes ont attiré nos regards. Et peut-être qu'avant la fin de juin notre avant-garde se grossira de quelques compagnons d'armes.... Dans de fréquentes réunions, nous nous réchauffons et nous nous exhortons au courage. A l'exemple de saint Paul, notre patron, nous voulons combattre les bons combats : nous tenons de plus à exécuter fidèlement la devise du Cercle : « *In laboribus a juventute* ». C'est ainsi que nous voulons travailler à la réussite de l'œuvre. Qu'il serait indicible notre bonheur si, dès avant notre mort, déjà le grain de sénevé que, de concert avec vous, nous jetons aujourd'hui en terre, avait produit un grand arbre dont les rameaux s'étendraient aux quatre extrémités de notre chère province de Québec. Si parfois il nous arrive des refroidissements ; si parfois des difficultés nous effraient, nous nous relevons à ce souvenir que la vie est un combat :

« Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
 « Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front ;
 « Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cîme ;
 « Ceux qui marchent, pensifs, épris d'un but sublime,
 « Ayant devant les yeux, sans cesse, et nuit et jour,
 « Ou quelque grand labeur ou quelque saint amour ! »

(1) Le cercle de Valleyfield avait pris le nom de Cercle Saint-Charles, en l'honneur de Charles de Montalembert. — Pour le même motif les petits croisés de Saint-Hyacinthe voulurent s'appeler « Frères Carlistes. »

Et le président de Valleyfield de répondre à son tour, sur le même ton :

Mon ami,

Je descends à l'instant de la chapelle, où nous venons tous, les *Actionnaires* de Valleyfield, de consacrer notre union devant Dieu, dans le Cœur de Jésus. C'est toujours une belle fête que le premier du mois, alors que nous ravivons notre amitié à la source de l'amour le plus intense et le plus pur. Et à cette pensée, qu'ailleurs, par delà bien des milles, nous comptons encore des frères, vivant des mêmes aspirations et de la même action que nous, nous sommes tentés de dire que l'avenir est entre nos mains, puisque étant déjà relativement nombreux, nous prenons notre force en Celui à qui rien n'est impossible, devant qui s'effacent le temps et l'espace, lui le Dieu immense qui se plaît à seconder le travail obscur et désintéressé des petits et des jeunes.

Mon cher ami, je vous remercie de votre bonne lettre du 3 avril. Elle est encourageante. Vous établissez des relations qui, je l'espère, se perpétueront tant que l'on rencontrera des âmes chevaleresques pour tenir le drapeau de l'*Action catholique*. D'ailleurs le dernier recrutement de membres ne fait-il pas espérer que notre société durera bien des ans? . . . Tout récemment, nous enrôlions quatre membres nouveaux. De sorte que nous sommes légion, tous atteints de cette noble folie de faire de la jeunesse ce qu'elle devrait être. (6 avril 1903).

Nous voulons fermer le chapitre sur cette note d'espérance. N'est-ce pas le blanchissement de la plaine avant la moisson : *jam albæ ad messem?* La période difficile et souvent mortelle à toute œuvre est victorieusement traversée. Après Saint-Hya-cinthe d'autres affiliations ne manqueront pas de venir, et le petit bataillon sacré verra peu à peu grossir ses rangs. Puisque l'*Action catholique* a reçu le baptême de vie, le baptême de l'épreuve,

il faut bien qu'elle vive et qu'elle grandisse. Recueillons-en la certitude confiante sous la plume de l'un des *Actionnaires*.

Le Père Gratry énumère ainsi les étapes de toute entreprise : « le premier temps, c'est l'immensité de l'espérance et de l'ardeur. Le second temps entamant les difficultés et entamé par elles, touche trop souvent au désespoir... Sachons traverser cette épreuve et arriver à ce troisième temps qui est celui de l'obstacle vaincu, de l'invasion de l'idéal sur le réel ».

Auquel de ces temps, l'A. C. est-elle parvenue ? Nous avons connu la première étape, celle qui nous a vus, humble groupe autour de l'idée généreuse, sans autre recommandation que notre jeunesse et notre obscurité, rêvant pour les jeunes des choses grandioses et immenses. Nous avons connu surtout la deuxième, l'étape de la patience et de l'effort, du travail apparemment stérile. Et si parfois nous n'avons pas touché à la désespérance, c'est que l'énergie chrétienne est trop fortement blindée d'espoir contre tout espoir. Donc, il semble que la Providence nous permette de le croire et de l'espérer : nous ne sommes, à l'heure présente, ni à l'immensité de l'espérance non plus qu'à l'heure des difficultés qui font chanceler le courage. L'œuvre grandit lentement, péniblement, obscurément ; mais elle grandit et elle va son chemin. Elle n'est pas née au milieu du bruit, dans le large champ de la publicité. Elle est née comme toutes les œuvres qui vivent, dans le secret de quelques jeunes âmes inconnues qui promènent au milieu des indifférents, à travers un monde qui les ignore, un cœur assoiffé de sacrifice et d'idéal. Voilà pourquoi nous avons foi en elle, d'une foi invincible, comme tout ce qui se sent appuyé sur la force de Dieu ». (Lettre d'un *Actionnaire* de Valleyfield à un camarade de Sainte-Thérèse, 26 mai, 1903).

CHAPITRE CINQUIÈME

La formation des apôtres

Le danger pour les œuvres d'apostolat ne vient-il point d'ordinaire avec la fin de l'épreuve? Trop souvent, hélas! les âmes se font plus petites à mesure que l'entreprise se fait plus grande. Dans les commencements, la nécessité de faire tête contre toutes sortes d'obstacles, de créer de la substance même de son âme, l'âme de l'œuvre, fait qu'on se replie sur soi pour retremper avidement ses forces intimes. L'obstacle stimule les énergies, et l'activité contrainte les accumule à forte pression. Mais que vienne à sonner la première heure du succès; que le champ s'ouvre plus large aux semailles, et alors, pour peu que l'on se sente jeune, généreux, ambitieux d'aller vite et de faire grand, oh! de quelles mains prodigues on fait et refait, sur les sillons frais ouverts « le geste auguste du semeur! » Noble et sublime ardeur! inconnue de ceux-là seuls qui ne furent jamais jeunes ou n'ont pas encore goûté à la première ivresse du dévouement! mais combien dangereuse! combien épuisante, si, par une vie intérieure rigide et profonde, on ne se hâte de remplir, à mesure qu'ils s'y font, les vides affreux de la tête et du cœur!

Cette vérité nécessaire et presque anodine, nous féliciterons nos adolescents de l'avoir bien vite comprise. Ils voulurent mettre, au début de leur action, comme première garantie de fécondité, la formation de l'apôtre.

Au surplus, il serait peut-être bon qu'avant de faire de l'apostolat, on s'avisât d'être un apôtre. A quoi bon parler de foi vivante, d'amour, de fraternité, si, les tout-premiers, nous paraissions incapables de réaliser ces biens immatériels dans nos pensées et dans nos vies ? Les *Actionnaires* songèrent à eux-mêmes avant de songer aux autres ; ou plutôt, ils songèrent à eux-mêmes pour pouvoir songer aux autres.

Je lis dans *Eclaircissements*, — pièce qui fut adressée, dès le début, à leurs camarades de Rigaud et de Sainte-Thérèse :

« L'Action catholique est essentiellement *une vie*, qu'il faut acquérir soi-même et communiquer aux autres. Elle exige, dès lors, un double travail : un travail intime, formation de l'âme d'une élite de jeunes qui seront les apôtres ; un travail d'apostolat, œuvre d'expansion et de propagande ».

Et ils ajoutent, dans un langage où se dissimule mal la prétention à la formule scientifique, mais qui n'en démontre que mieux leur effort de réflexion sur ces problèmes de vie intérieure :

« La latitude et l'intensité de la vie du Christ dans l'âme de l'apôtre devra correspondre toujours à la latitude et à l'intensité de son action catholique extérieure ».

Pour eux c'est chose entendue : point d'action sans une forte vie intérieure. Et une de leurs lettres

va nous l'affirmer, une fois de plus, d'une façon très expresse :

« L'action ne s'enseigne pas ; non, pas plus qu'elle ne se commande. On pourrait peut-être, pour un temps, insuffler à quelqu'un un enthousiasme factice, mais qui s'éteindrait sans durée comme sans effet. Le jeune homme d'action sera celui qui aura su accumuler de bonne heure, au fond de son âme, toutes les énergies divines qu'y appellent les nobles idéals, les passions pures de l'adolescence. Toutes ces forces concentrées, voilà le principe de l'action. Il vient un jour où l'âme ne pouvant plus les retenir ni les comprimer, s'ouvre toute large aux débordements d'élan irrésistibles. L'action, c'est alors pour l'âme comme un besoin impérieux, une nécessité. Et la Providence a bientôt fait de confier à cet apôtre une œuvre capable de tenter son dévouement ».

Mais comment accumuler ces *énergies divines* ? C'était bien là le problème. On a vu, dans leurs statuts, la part que font les *Actionnaires* aux moyens surnaturels. Il faut ajouter à la prière et à la communion, telles que prescrites, la veillée d'armes qu'ils imposèrent à tout nouvel affilié. Avant de signer la formule d'adhésion et d'être admis dans le groupe, le jeune *Actionnaire* devait passer un quart d'heure devant le Saint-Sacrement pour réfléchir à ses futurs devoirs et jurer sa fidélité au Christ. Quelle rencontre et quelle entrevue que celle du Jésus des jeunes et du petit croisé, aux pieds de la croix et du tabernacle ! Comme les bras du Maître devaient retrouver, en ces jours-là, les étreintes de la dernière cène, et s'il souriait d'amour à cette réapparition émouvante du disciple bien-aimé, quels courants de force et de vie divine devaient s'en aller de la poitrine de l'Homme-Dieu au cœur de l'adolescent !

Le jeune apôtre emportait du moins de l'étreinte sacrée la résolution de vivre sa vie avec sincérité, dans la pratique de la lutte quotidienne, dans le culte de l'effort personnel. Ce n'est pas tout de porter de grandes idées dans la partie haute de son âme ; il faut vivre en conformité avec son idéal. Et si de mettre une telle logique dans la vie humaine, est difficile à tout âge, ne l'est-ce point dans la pleine jeunesse, alors que l'équilibre des facultés s'appelle l'instabilité même ? Aussi bien, sera-ce vers cette prise de possession d'eux-mêmes que convergera la bonne volonté des *Actionnaires*. Voyez d'abord ce programme d'un rhétoricien où sonnent si haut la loyauté et la vaillance :

« Observer le silence partout, travailler de toutes mes forces, ne donner que de bons exemples, voilà mon programme. Il place le sacrifice, l'effort à tous les instants de ma vie. C'est le sacrifice, c'est la fidélité au devoir qui me feront homme, puis apôtre. *L'effort est le mètre de notre valeur d'homme*. L'apôtre est un homme de croix, d'abnégation : « Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me » — je veux qu'on me croie loyal ; je ne veux demander à mes camarades que ce que j'ai le courage de pratiquer moi-même. Je veux, quand je prierai Jésus pour l'âme d'un de mes frères, me présenter à Lui avec la toute puissance que doit donner auprès de son Sacré-Cœur, le devoir intégralement accompli. « L'on agit moins par ce que l'on dit et par ce que l'on fait, que par ce que l'on est ». (Ollé Laprun).

Un autre s'applique avec une admirable énergie à dompter son orgueil :

« J'ai fait une sottise ce midi. Elle a été publique. Pour prévenir une répétition, je vais simplement me *briser* et faire réparation. Dieu sait si, dans les circonstances présentes, cette réparation me sera dure. Mais j'ai assez négligé d'occasions de

réagir avec force contre moi-même pour profiter enfin de celle-ci. Aux grands maux les grands remèdes ! et pour vaincre mon incroyable penchant à l'orgueil, il me faut de ces humiliations. Ce n'est après tout que mon devoir peut-être, mais il en coûte parfois de faire son devoir. (Extrait du journal d'un rhétoricien).

Un autre jour, ce sont des impressions de lecture que nous confie un petit élève de *Quatrième*, et où se manifeste le même amour de l'effort et du sacrifice :

« Mais j'aime mieux l'héroïsme de Montalembert... Combien d'heures pénibles il a dû passer en se voyant abandonné de ses plus chers amis, lui qui trouvait tant de charmes dans l'amitié ! Mais son devoir était devant lui ; il le connaissait, et mettant de côté tout autre sentiment, toute autre affection que celle qu'il avait pour sa religion et sa patrie, il tint bon. Plus tard, ses amis l'ont loué de sa généreuse action, et la postérité croyante a applaudi à sa fermeté ! Pourrai-je jamais montrer la centième partie de ce caractère ? Si je ne comptais que sur mes propres forces, je dirais non, absolument non ; dans une circonstance pareille, je faiblirais au premier coup de l'ennemi ; mais avec la grâce de Dieu, et soutenu par des conseils comme ceux que je reçois, que ne peut-on faire ? Dorénavant, à chaque occasion possible, je me dompterai, je me combattrai, et petit à petit cela viendra ». (17 décembre, 1901).

Quand des adolescents de quatorze ou quinze ans sont capables d'écrire ces choses et de les accomplir, est-il rien qui puisse les empêcher de devenir d'ardents apôtres, surtout si leurs efforts individuels sont secondés et complétés par un effort commun ? Or, c'est à leur fournir cet appui que devaient servir les réunions particulières du groupe.

Qui dira tout le profit, toute la nécessité de la mise en contact des bonnes volontés généreuses ! Une association n'existe pas par cela seul qu'elle a pu coucher sur un registre de longues listes de

membres ; c'en est là tout au plus, l'élément matériel. Il lui faut, un esprit commun, il faut une âme ; il faut, — qu'on nous passe la pédanterie du mot — l'élément formel. Or, quoi de plus propre à créer cette âme commune que les réunions intimes, ces libres réunions de camarades, où, dans le franc échange des idées, dans le rappel des esprits vers le même but, dans le bouillonnement des cœurs sous le ferment des mêmes amours, se dépose au fond de chacun, ce trésor de pensées et de sentiments unanimes où vient s'éclairer et se réchauffer l'action collective !

Voici en quels termes, *un Actionnaire* parlera, plusieurs années plus tard, de ces douces soirées d'affectueuse camaraderie :

« Le souvenir de l'*Action catholique* restera un de ces doux souvenirs que, vieilli, on aime sans doute à rappeler à ceux qui s'avancent dans toute la fougue de leur dix-huit ou vingt ans. Qu'il disparaisse du collège ce mouvement chrétien ; il aura été une des plus belles pages de son histoire. Quel plaisir pour nous, quelle émotion lorsque nous nous retrouverons à causer de ces soirées où nous sacrifions nos récréations pour commenter l'Évangile, pour entendre des conseils sur la formation de l'âme apostolique, pour nous entretenir des inquiétudes causées par la conduite d'un tel ou d'un tel, pour réchauffer nos cœurs l'un contre l'autre, sous le regard du Christ. Comme tout cela est et restera beau ! » (31 août 1906).

Les jeunes, moins que personne, peuvent se passer de ces réunions. A nul âge l'isolément ne pèse autant qu'à l'adolescence. Les convictions, encore si peu fermes, ne s'enracinent dans l'esprit que si elles sont avidement partagées. On dirait qu'un échange de confidences fait prendre alors

une plus vive et plus claire conscience de ses aspirations. Forcé de se pénétrer et de s'analyser, s'il veut parler de ce qu'il pense et de ce qu'il sent, l'adolescent regarde plus lumineusement au fond de sa tête comme au fond de son cœur.

On s'expliquera donc que nos jeunes amis aient fait de la tenue de ces réunions intimes, l'un des articles de leurs statuts. Isolés au milieu d'une communauté d'élèves où leurs aspirations étaient plutôt inconnues, eux-mêmes encore mal assurés de la fermeté de leurs convictions naissantes, ils avaient compris qu'il leur fallait, à certaines heures, se sentir les coudes de plus près, qu'il serait bon d'échapper au prosaïsme de l'ambiance pour se retremper dans la méditation de l'idéal commun. Et l'action sur les camarades, et les étapes du grand travail qui aboutirait à la conquête de la jeunesse autour d'eux, tout cela n'allait-il pas exiger un plan de campagne bien net, vigoureusement dessiné et dont les lignes assez souples se pourraient modifier avec les circonstances ? Nous avons marqué là le double but des réunions de l'*Action catholique* : la formation intime de l'apôtre et l'organisation de l'action extérieure ; celle-ci au reste dépendant de celle-là mais la continuant et la complétant.

Donc, tous les quinze jours, par l'intermédiaire du président, un message parvient à l'oreille de chacun des membres : « Ce soir, après souper, réunion de l'*Action catholique* ». Le préfet de discipline est averti ; et l'heure arrivée, isolément, pour ne piquer l'attention des curieux, on s'échappe, l'un

par une route, l'autre par une autre, et vers 7 heures, une dizaine de jeunes gens à l'air décidé, au regard clair, à la langue déliée, sont réunis autour d'une petite table, en face d'un prêtre qui les accueille comme un père ses fils et... la séance est ouverte.

Veut-on connaître le cérémonial d'ouverture ? J'en retrouve les détails dans une lettre du directeur à l'un de ses confrères :

« Hier soir, nous avons eu notre première réunion de l'*Action catholique*. Vous dirai-je ce que j'étais ému en me retrouvant pour la première fois, avec mes jeunes gens, au début de cette œuvre qui dépasse si souverainement mes forces et mes talents ? Nous avons débuté et terminé par une fervente prière, et sur la petite table autour de laquelle nous nous sommes groupés, j'ai déposé en entrant un crucifix, puis, ai dit aux jeunes : « Voici quel sera toujours notre président ».

La même cérémonie ouvre donc chacune des séances. On lit ensuite le rapport de la précédente réunion, rapport bref et concis ; puis, un camarade, pour l'ordinaire l'un des aînés, ouvre l'Évangile, en lit un chapitre parmi les plus suggestifs et le fait suivre de ses modestes commentaires. Tout simplement, tout bonnement, le jeune lecteur dit à ses camarades les leçons que lui a révélées le livre divin. C'est, par exemple, au chapitre quinzième de Saint-Jean, la page sublime du cep et des sarments, où, ajoute le directeur en parachevant l'explication du jeune commentateur, l'on peut découvrir tout le code de l'action catholique.

Puis, quand par ce début les âmes se sentent élevées à la bonne hauteur, l'on aborde l'action plus

immédiatement pratique. Heureux moment où les langues se délient pour de bon ! Ensemble, on commence la revue du champ de bataille : on compte scrupuleusement les victoires et les défaites, on dresse de nouveaux plans de campagne. L'un parle de son action auprès de ses *néophytes* ; un autre prononce le nom d'un nouveau confrère à conquérir. Surtout l'on se signale les élèves en danger, ceux à qui la tête tourne, les plus jeunes menacés d'érotiques aventures. Et tous alors d'organiser auprès du confrère menacé, un siège en règle ; on le recommande aux prières, on propose les livres qu'il faudra lui faire lire, l'on cherche le messager qui peut-être pourra porter à temps un avertissement sauveur. Si aucun *Actionnaire* ne paraît devoir s'aquitter de la tâche avec succès, en se met en quête d'un tiers plus recommandable.

On s'occupe aussi d'une action plus étendue. C'est aux réunions intimes que le président ou le secrétaire donne les nouvelles des cercles affiliés, fait lecture des lettres échangées. C'est à ce moment encore que se distribuent et s'ébauchent les travaux pour académies : articles ou discours qui prudemment et progressivement doivent modifier la mentalité écolière.

Il reste un quart-d'heure. C'est le temps réservé à la causerie du président ou du directeur, causerie familière sur l'apostolat, sur les devoirs d'un *Actionnaire catholique* : appel au bon courage malgré les obstacles, à la persévérance malgré la lenteur du succès. J'ai pris la peine de relever, dans le cahier des archives, les sujets de ces entretiens. Ils feront

deviner un peu la vie chaude qui circulait dans les petites réunions :

L'Action catholique et les moyens surnaturels.

De la piété et en particulier de la communion fréquente comme moyen d'action.

A qui voulait agir et à qui était prêt pour agir les occasions de dévouement n'ont jamais manqué.

L'humilité, vertu fondamentale de l'homme d'action.

Du rôle des difficultés et de la souffrance dans la formation de l'apôtre.

Le caractère et le moyen de l'acquérir.

La vie de l'*Actionnaire* au collègue.

La vie du Christ et la formation de l'âme.

La dévotion au Sacré-Cœur.

La formation de l'âme commune.

L'enlèvement moral.

Sur qui faut-il agir ?

De la nécessité de l'*Action catholique* au collègue.

La pénétration de la conception de notre vie.

Les origines de l'*Action catholique*.

Explication des statuts de l'A. C. J. C. . . . etc., etc.

En vérité, n'avons-nous point là les éléments d'un vrai cours d'apostolat ? Et quelque chose devait rendre ce cours particulièrement efficace : nous voulons dire le caractère même des réunions. Oh ! pour cela, rien qui fasse penser à la plus petite pose. Tout ce que l'on peut imaginer de plus simple et de plus cordial : une conversation familière, affectueuse, comme il faut l'attendre entre des jeunes gens liés de l'amitié la plus franche. Les bons mots ne sont pas exclus, tant s'en faut. Je vois même qu'à certaines séances, on s'est livré à une véritable débauche de jeux d'esprit, et le secrétaire, dans son rapport, s'en plaint amèrement. N'y eut-ils pas de ce soirs où quelques-uns venus à la réunion, l'âme

toute gonflée d'enthousiasme, désireux de s'ouvrir, furent gênés et quelque peu déconcertés par le ton jovial des causeries ?

Cette franchise et cette liberté d'allure s'expliquent par le rôle du directeur. Ce rôle, tout de réserve, il le garda, nous pouvons l'affirmer, dans chacune des manifestations de l'œuvre. Les archives sont là pour établir qu'il n'en sortit jamais. Dès le début, il a pris conscience qu'il lui appartient de diriger des initiatives et non de les absorber. Il entend que l'*Action catholique* reste l'œuvre de ceux qui en sont les vrais fondateurs. Que dis-je ? Il est homme à pousser ses théories jusqu'au bout, à préférer souvent ne pas intervenir plutôt que de mettre sur les rouges, une main trop oppressive. A ses yeux, l'éducation ne saurait se passer de la libre coopération de l'élève. Et comme il a vu dans l'*Action catholique*, non seulement une œuvre de propagande, mais aussi d'admirable formation pour les jeunes gens qui en sont les ouvriers, il veut être directeur pour conseiller, exhorter, relever, montrer le ciel ; mais il veut aussi que les efforts, le travail, le dévouement et la moisson des jeunes soient aux jeunes. Détail à noter : le directeur ne rédige jamais les circulaires destinées aux membres ; ces écritures relèvent du secrétaire ou du président. Le directeur écrit quelquefois aux directeurs des autres cercles quand le requièrent les intérêts généraux de l'*Action* ; mais à cela se borne son intervention. Et à notre humble jugement, c'était sagesse. Que d'œuvres de jeunesse qui périclitaient après les débuts les plus brillants,

ou qui, avec leur rendement très pauvre en substance d'homme, désenchantent cruellement leurs enthousiastes fondateurs. Et tout cela parce qu'on leur a mesuré trop parcimonieusement l'initiative et la liberté ! Les jeunes gens, presque des hommes sur ce point, ont tôt fait de se désintéresser d'une œuvre dont le fardeau ne repose pas sur leurs épaules. Et nous, leurs maîtres, n'oublierions-nous pas trop volontiers que ces œuvres de patronage ou de cercles d'études ont pour fin de donner à la société et à l'Église moins des soldats que des chefs, et que les chefs, nous les obtiendrons en formant les jeunes à l'action personnelle et au sentiment des responsabilités ? Ce n'est pas que nous entendions restreindre ici l'action du prêtre pour favoriser chez les jeunes gens je ne sais quelles velléités d'indépendance précoce et orgueilleuse. Bien au contraire : c'est parce que nous voulons que le prêtre ne perde une miette de son influence que nous osons le rappeler à la discrétion, convaincu que l'action d'un directeur n'en sera ni moins sauvegardée ni moins efficace si, au lieu de n'être qu'un habile émondeur d'âmes, il se révèle comme un intelligent cultivateur d'énergie.

Dans les commencements de l'*Action catholique*, le directeur faisait les frais de la plus grande partie des séances. Il le fallait bien pour donner le premier élan et une méthode d'action sûre à une œuvre délicate et difficile. Mais aussitôt que les *Actionnaires* eurent pris de l'âge, de l'expérience, qu'ils se montrèrent capables de vivre de leur vie, le directeur s'effaça graduellement. Et certes, il n'eut qu'à se louer de son attitude. La petite

œuvre y puisa tout de suite, un véritable regain de vie. Et il faut lire, pour s'en convaincre, une lettre du président de ce temps-là :

« La dernière séance de l'A. C. avait un caractère nouveau : au lieu de laisser tout le programme au directeur, les membres ont montré enfin qu'ils entrent dans l'esprit de l'œuvre, qu'ils *en font leur affaire*. Tu ne saurais croire tout le prix que nous avons retiré de cet entretien fraternel où les suggestions, les plans, les renseignements, les encouragements, les résolutions et les promesses ont surgi d'une façon merveilleuse et bien consolante. Tous les membres ont quitté la salle de réunion fermement résolus à commencer, sans plus tarder, un apostolat réel et pratique, sans se contenter, comme trop souvent par le passé, d'aspirations généreuses mais vagues et de regrets inféconds ».

Et le secrétaire écrit dans son rapport :

« Tout le monde paraissait content ; on l'a dit à la sortie de la salle : voilà une réunion pratique, la plus belle que l'on ait tenue dans l'histoire de l'Action catholique ».

Au reste, les résultats vinrent confirmer à leur tour l'excellence de cette méthode de liberté. Rapidement et profondément épris de cette œuvre qui était leur, les adolescents se livrèrent corps et âme à leur noble tâche. L'apôtre se développait chez eux d'une façon merveilleuse ; ils en emportaient toute la flamme au sortir de leurs réunions.

L'un d'eux écrit à un camarade retenu dans sa famille :

« Nos séances de l'A. C. ne sont pas encore commencées. Tu auras probablement le plaisir et le bonheur de n'en perdre aucune si tu reviens au commencement de février. Ce sera sans doute un grand bonheur pour moi et pour toi aussi. Il se dit là des choses qui me font du bien, qui me réchauffent le cœur et qui élèvent mon âme au-dessus de la frivolité. Je ne sais si tu ressens

les mêmes impressions que moi au sortir de ces séances. Moi, je me sens tout autre. Je suis bien plus généreux, bien plus sincère, bien meilleur, en un mot, qu'avant ».

Un autre, plus jeune, brûle de s'engager d'une façon solennelle à sa vie d'apôtre ; il a lu les lettres d'Henri Perreyve et le séduisant profil du disciple d'Ozanam et de Lacordaire l'a fasciné :

« Depuis déjà longtemps, notre maître espère qu'un disciple, un fils de son âme fera le serment de Perreyve, à dix-sept ans. C'est à cette époque de sa vie qu'il fit le serment solennel de mépriser toujours les honneurs mondains, la vie facile pour embrasser la vie rude du travail et du dévouement.

« J'espère donner bientôt à mon maître le jeune homme qu'il rêve : je me sens au cœur la passion du travail et du dévouement.

« Quand j'aurai consolidé mes rêves d'avenir, mûri mes idées sur l'action et formé mon âme, à la façon des chevaliers, je me présenterai devant le père de mon âme : Adsum ! me voilà, tel que vous m'avez rêvé. Maintenant, sans peur comme sans défaillance, je descends dans la plaine où il y a des plaies à panser, de rudes combats à soutenir. . . .

« Pourquoi n'en serais-tu pas A . . . ? Il me semble que tu n'es pas de ceux qui s'arrêtent à mi-chemin. *Notre devoir jusqu'au bout !* Ami, voilà la devise que je mets au début de mon journal. Elle est fière, elle doit être la nôtre ».

Trouvera-t-on pas moins belles ces réflexions de retraite du même jeune homme :

« Pour le jeune apôtre que j'espère devenir, je demandai au Christ les dons de force et de lumière ; de la force morale pour mon âme qui se trouble dès qu'un vent trop fort enfle mes voiles ; de la force pour ma volonté qui tombe devant l'obstacle à franchir ; de la force pour l'avenir qui se lève avec ses dangers. . .

« Pour toujours, pour toute ma vie, je demandai au Christ de me garder ferme dans les droits sentiers, de me tenir haut et fort quand le souffle de l'incrédulité passera autour de moi et menacera mes croyances.

« Je demandai aussi le don de lumière, non pas seulement cette lumière que reçoit tout homme venant en ce monde, qui l'éclaire un moment, qui le dirige dans le vallon de son adolescence, mais qui se dissipe avant qu'il ait atteint le sommet de la montagne. Je l'ai demandée plus vive pour mon âme qui veut s'élever plus haut. La vérité, la seule vraie, doit remplir ma vie et ne la quitter jamais. . . »

« O idéal, ô enthousiasme, je vous dois les joies intimes de mon cœur, les ravissements profonds que je ressens aux heures heureuses de ma jeunesse. J'étais attaché à la terre par des liens bien forts, et vous m'avez élevé jusqu'aux hauteurs ! Et aujourd'hui encore, au sein des passions qui énervent l'âme en la troublant, vous me faites entrevoir dans le lointain, une vie féconde, pleine d'activité pour les causes nobles et saintes. Puissiez-vous demeurer toujours dans mon âme sur le trône sublime où je vous ai placés ! » (Journal d'un humaniste).

Tous ces élans sont magnifiques. L'apôtre pourtant se révélait chez les *Actionnaires* avec un sentiment plus fort et plus riche et que j'oserai appeler — si le mot n'est pas trop prétentieux — *le sens social* : je veux dire cette persuasion intime et profonde au cœur du collégien qu'il ne peut se regarder comme un être isolé, qu'il fait partie d'un tout et que sa pensée, sa parole, ses actes ont leur retentissement fatal et prolongé dans l'âme des camarades. Dans un petit livre que tout jeune homme devrait posséder et faire relier à tranche d'or, je lis ces réflexions d'une vérité presque troublante :

« Chaque fois que nous ne faisons pas l'effort qui nous est possible, il y a, par notre faute, dans le monde, une diminution de bien et de beauté. Qui-conque agit mal tue une lumière en lui-même d'abord, mais dans les autres non moins qu'en lui-même. . . »

« Je dis que par l'action la plus secrète, la plus solitaire où il semble que nous soyons seuls engagés, nous sommes, pour les autres, artisans ou destructeurs de lumière. On ne s'appauvrit pas soi-même sans appauvrir le patrimoine commun de la beauté morale. On ne se fait pas de mal à soi-même, dans le plus secret, sans avoir détruit de la clarté qui eut rayonné de nous.

... « Savez-vous quel sera dans dix ans votre suprême regret ? Ce sera de ne pas vous être rendus meilleurs, et de vous trouver audessous de ce que Dieu attendait de vous ; mais non pas surtout à cause de vous, qui déjà relèverez votre cœur par votre regret et par votre pénitence, mais à cause de toutes les âmes que vous aurez touchées et que vous aurez blessées par votre médiocrité morale. Il y aura eu, par votre faute, en d'autres que vous, moins de foi gardée, moins de volonté affermie, moins de ferveur morale entretenue, et peut-être à la place de la foi le doute ; à la place du généreux vouloir la défaillance ; à la place de la ferveur, l'abandon total au mal. » ⁽¹⁾

O jeunes gens, que n'êtes-vous plus fortement assaillis par cette angoissante mais féconde vérité ! Que ne vous vient-il plus souvent à l'esprit, de suivre à travers la petite communauté où s'écoule votre vie, la trace d'une bonne parole, d'une prière, d'une communion ! Comme les bons auraient plus grand souci de devenir meilleurs ! Avec quel

(1) *Auprès du Maître*, entretiens à des jeunes gens, Ph. Ponsard, p. 11 et 12.

entraîn magnifique les ardents décideraient de se faire apôtre !

Quand une de ces graves choses qu'on appelle, même au collège, un poste, une fonction, une charge, doit échoir à un *Actionnaire*, il songe instinctivement à sa part plus lourde de responsabilités. Émile Léger vient d'apprendre son élection probable à la préfecture de la Congrégation de la Sainte-Vierge. Son premier sentiment en est un de frayeur à la pensée de ses devoirs plus grands :

« C'est pourtant un fait. Vendredi, le conseil m'a nommé concurrent pour la préfecture de la Congrégation. J'en suis indigne, ne le sais-je pas ? Je suis encore un petit vaniteux, et quand l'humilité est absente, elle, la base des autres vertus, et qui seule, mérite de voir le Seigneur s'abaisser jusqu'à nous... je ne demande pas où nous en sommes en fait de qualités. N'ai-je pas de raison de me plaindre ? Le préfet n'a-t-il pas de grandes responsabilités ? Vers lui convergent les regards d'une communauté, et sa chute est d'autant plus terrible qu'il est placé à un poste plus éminent. Mais, je vous le dis, si Dieu me confie l'honneur, je l'accepte. Il est un si bon Père qu'il ne peut surcharger les faibles épaules de ses enfants, qu'il se fera la force de ma faiblesse, le guide de mes pas. *Levavi oculos ad montes unde veniet auxilium mihi.* (Lettre au directeur de l'A. C. 6 septembre, 1902).

Au mois de février 1903, devenu préfet, il écrit encore au même prêtre :

« Pensez à nous, à moi en particulier qui viens d'être nommé préfet de la Congrégation de la Sainte Vierge. Que j'obtienne d'être pieux pour donner aux autres l'exemple d'une aimable piété ».

Ce langage ne rend-il pas le son d'une âme d'apôtre ? Et les petits *Actionnaires* ne peuvent-ils

maintenant se donner à leur tâche d'amour, avec la confiance des bons ouvriers de l'Évangile? Dans ces dernières pages, on a pu le constater, nous avons accumulé les citations. Nous voulions faire entendre, une fois de plus, combien vite la jeunesse peut s'éprendre d'un idéal supérieur. Il n'est que de soupçonner les trésors de générosité qu'elle porte au cœur, et de lui montrer une œuvre assez belle pour l'enflammer d'amour. Ce que pourront alors accomplir, au sein d'un collège, des jeunes gens de cette trempe, munis d'un programme bien clair, et qui, pour le réaliser, se coalisent dans le travail, la prière et le sacrifice, les plus enthousiastes eux-mêmes ne sauraient le dire. Ne parvint-il à transformer toutes les âmes, il est des résultats que ne se promet vainement un apôtre : celui d'avoir, en mettant plus de foi et de charité dans sa vie, fait plus large et plus grand le règne du Christ dans une âme, et celui encore d'augmenter par là, dans le monde, le patrimoine de la vérité et de la beauté morale. Mais l'apostolat catholique peut prétendre à une fécondité plus puissante, et la suite de cette histoire de jeunesse continuera de le démontrer.

DEUXIÈME PARTIE

LA PÉRIODE DE L'ACTION

I. L'ACTION AU COLLÈGE DE VALLEYFIELD

II. L'ACTION A L'EXTÉRIEUR

L'Action au Collège de Valleyfield

CHAPITRE PREMIER

L'Action surnaturelle

Il est un esprit, un seul qui peut faire la vie des œuvres d'apostolat : l'esprit surnaturel.

Combien de mannequins qui s'agitent et qui se croient des personnages qui agissent ? Combien qui usent leur vie sans résultats ni pour eux-mêmes ni pour les autres, parcequ'ils ont placé leur espérance et l'appui de leur initiative en eux-mêmes avant de les placer en la prière et en Dieu ! Si tant de semences ne produisent que des germes chétifs ou des tiges qui ne monteront même pas jusqu'à la fleur, ne cherchons point d'autre cause : le sol a manqué de sève surnaturelle.

Presque toujours on s'est jeté dans l'action sans une médiation suffisante de la doctrine du Maître. Il eut été si simple d'ouvrir l'Évangile. Ah ! quel beau jour que celui où le petit livre divin sera devenu le livre de chevet de tous les jeunes apôtres ! Comme nous souhaiterions les voir se pencher souvent sur le quinzième chapitre de Saint-Jean, l'apôtre des

jeunes, sur cette page, où, comme nous l'avons écrit tout à l'heure, le directeur de l'*Action catholique* se flattait de découvrir tout le code de l'apostolat ! On le sait, c'est en ce chapitre quinzième que le Maître voulant compléter son discours de la Cène, enveloppe, sous le voile de la plus limpide et de la plus suggestive allégorie, des conseils et des avertissements comme ceux-ci :

« *Moi je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron... Tous les sarments qui ne portent pas de fruits en moi, il les retranchera... Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne peut porter de fruits par lui-même, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi, vous non plus, si vous ne demeurez en moi... Moi, je suis la vigne, et vous les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, portera beaucoup de fruits, parceque sans moi vous ne pouvez rien faire* ».

Le jeune homme apôtre peut-il s'entendre poser plus clairement, comme condition première de l'efficacité de son action, l'union intime à son Maître, Notre Seigneur Jésus-Christ ? Peut-il ne pas voir que sa vie, pour n'être pas stérile, devra devenir, à tout prix, une participation de la vie du Christ ? Mais il n'aura qu'à presser un peu les termes et le sens de l'allégorie évangélique, et il en pourra déduire que, dans cette union des sarments au cep, les mêmes fibres, les mêmes cellules, doivent sentir tressaillir et bruire en elles le flot montant de la même sève divine.

« Les motifs les plus impérieux font un devoir à l'apôtre, de cette union étroite au Christ, redira souvent le directeur de l'*Action catholique* à ses jeunes gens.

« L'action de l'apôtre, n'ambitionne pas seulement de mettre un peu plus de mieux-être et de beauté dans le monde. Ce qu'elle poursuit comme but supérieure et ultime, c'est la conquête des âmes. Et voici bien où apparaît la faiblesse de l'action humaine. Eut-il parlé, prié, communié ; fût-il allé jusqu'au sacrifice pour une âme, il reste que l'apôtre à tout fait et qu'il n'a rien fait, si ne survient l'intervention de la grâce divine. La grâce seule peut faire entrer dans l'effort de l'homme la puissance de Dieu et accomplir la grande œuvre de la conversion. Le Maître peut bien remporter ces victoires avec le concours du disciple le plus modeste et le plus imparfait. N'est-il pas le souverain Dieu qui garde l'éternelle puissance de tirer les plus grandes choses du néant ? Il n'en faut pas moins reconnaître que, dans l'Église, les puissants dominateurs des volontés, les irrésistibles conquérants d'âmes, ce sont encore les saints. Que les jeunes le sachent : on ne fait point sans Dieu l'œuvre de Dieu. Et les plus valables ouvriers de l'avenir que nous rêvons, ce ne seront parmi vous ni les plus brillants, ni les plus actifs ; mais cet avenir couronné de gloire, il sera la récompense peut-être des jeunes hommes qui, à l'éclair de l'esprit et à la fièvre de l'action, auront su joindre la foi la plus robuste et la piété la plus ardente. »

Cette primauté de l'action surnaturelle, cette nécessité de l'union au Maître pour la fécondité de la vie, il semble que ce soit l'une des vérités dont les jeunes *Actionnaires* ont eu le bonheur de se convaincre, dès les premiers jours. On les verra s'acheminer vers cette vérité, comme spontanément, par

le travail de la grâce, inspiratrice infaillible des âmes droites et simples ; et aussi, on le présume, par le sentiment de leur faiblesse et de leur dénûment en face de ce qui devait apparaître à des adolescents comme une tâche redoutable.

Se peut-il déclaration plus franche, plus catégorique que celle-ci empruntée à une lettre d'*Actionnaire* :

« Puisque notre action doit être en définitive essentiellement chrétienne, que chacun des camarades n'aura jamais sa pleine valeur dans nos cadres qu'en autant qu'il représentera une véritable unité catholique ; puisque le sens social est surtout fait de sens chrétien, et qu'une dépense de logique irait peut-être jusqu'à établir la synonymie parfaite de ces deux termes ; puisqu'après tout c'est pour le Maître, pour que le règne de son Évangile arrive, pour que notre jeune pays éprouve toute la force sociale du catholicisme que nous avons promis notre jeunesse et notre vie à la Cause, comment pourrions-nous prétendre à la vérité, à la loyauté de nos convictions, et ne pas travailler du plus courageux de nos efforts et du plus pur de nos cœurs, à nous imprégner, des pieds à la tête, du sentiment chrétien, à mettre Jésus-Christ et sa vie profondément dans nos âmes ? »

Pas moins nette cette autre affirmation relevée dans une lettre d'Émile Léger à l'un de ses camarades.

« Je te souhaite la virilité morale et du succès dans tes travaux. Notre œuvre étant commune dans l'A. C., je te souhaite d'exercer sur tes confrères la salutaire influence à laquelle ils doivent obéir, s'ils ne veulent pas être des nullités. Tu n'ignores pas qu'il y a beaucoup à faire. La tâche est ardue, mais Dieu est fort ; *et tu ne dois rien entreprendre sans lui.* »

L'on n'aura pas été sans le remarquer : deux articles des statuts de l'*Action catholique* prescrivent l'action surnaturelle et en proclament la primauté :

« L'Action catholique obtient son but : 1° par le recours à Dieu dans la prière et dans le plus auguste sacrement de son

Église. Un membre de l'A. C. verra toujours là la première et la plus haute forme de l'Action catholique. 2° Les membres de l'A. C. s'engagent à communier tous les premiers lundis de chaque mois et à faire une prière quotidienne pour le succès de l'œuvre ».

Dès les premiers temps, on adopta comme prière quotidienne, la première dizaine du chapelet qu'on appela tout de suite la *dizaine de l'Action*. Il se trouvait donc que tous les soirs, huit ou dix collégiens se réunissaient dans le même esprit pour demander au Père les plus grandes choses au nom du Christ. Mais que d'autres prières individuelles durent prendre la même route et pour la même cause ! Moment unique et d'une beauté émouvante que celui de ces premiers épanchements dans le sein du Bon Maître, de ces oraisons si nouvelles où des enfants implorent la conversion d'un camarade, la sauvegarde d'un autre, sollicitent pour eux-mêmes les ferveurs du prosélytisme et enserrent dans leurs ambitions la jeunesse de tout un pays ! Hélas ! toutes ces naïves et touchantes confidences resteront pour jamais dans le secret de Dieu. Pauvres et impuissants petits historiens, nous nous arrêtons au seuil des âmes et nous n'écrivons jamais qu'une ébauche de l'histoire. Pour cette fois c'est à peine si quelque bout de lettre nous permet de reconstituer à grands traits la vie pieuse et intime des *Actionnaires*.

Un jeune humaniste a lu *Pour la patrie* de J.-P. Tardivel, et voici les vastes désirs qui soulèvent sa poitrine et sa prière :

« Je veux devenir un Lamirande réel ; je ne puis prétendre à ses talents et à son éloquence, mais je veux aspirer à son patriotisme et à sa foi. Ces paroles vous sembleront peut-être auda-

cieuses ; vous voudrez bien croire que c'est mon cœur, — un cœur aussi humble que faire se peut — que c'est mon cœur qui me les a dictées. Qu'il fait bon se livrer corps et âme à ces idées si belles ! Mais d'autres, non moins sublimes, hantent aussi mon esprit. Je veux dire que je songe encore à la prêtrise. Vous avez trop pénétré dans les moindres replis de mon âme pour que j'aie besoin de vous dire combien je trouve belle l'œuvre du prêtre, et surtout celle du prêtre éducateur. Pour le devenir, je dis chaque jour ma *dizaine d'Actionnaire* ». (Lettre au directeur de l'A. C.)

Mais si la prière est le plus ordinaire moyen d'action des *Actionnaires*, leur plus solennelle manifestation de piété demeurera toujours la communion mensuelle. La communion ! c'est comme l'article sacré de la constitution. Nul ne voudrait y manquer. L'*Actionnaire* absent du collège pour maladie ou autre cause, se fait un devoir, au jour convenu, de s'approcher de la table sainte :

« J'ai su que vous vous étiez réunis en séance de l'A. C. et que vous aviez choisi pour l'intention du mois : *Allons aux plus humbles !* C'est dans cette intention que je ferai la communion vendredi, jour de l'Immaculée Conception. Lundi, j'ai communié, j'ai bien pensé à vous autres, surtout aux plus vieux amis, aux amis de cinq à six ans ».

Au collège, elle fut toujours touchante, pour les initiés aux secrets de l'œuvre, la cérémonie de la communion du premier lundi. En ce temps-là, la communion fréquente et surtout quotidienne n'était guère en vogue dans les maisons d'éducation. A Valleyfield, la table sainte restait déserte le lundi, puisque le dimanche tous avaient communié. A la faveur de cette circonstance, le petit groupe des *Actionnaires* n'en présentait qu'une image plus émouvante en se rendant à la communion. Des

paupières se mouillaient de larmes bien douces quand les communiants revenaient à leur siège, les mains jointes, tout transfigurés, avec cette auréole que le dévouement et la piété font rayonner d'une façon si séduisante autour d'une tête d'adolescent.

Cette communion mensuelle on l'annonce d'ordinaire à l'une des réunions du groupe ; on s'entend sur l'intention commune ; puis, à tour de rôle, un *Actionnaire* passe par les chambres des professeurs membres-priants, y faire connaître l'intention recommandée. Le plus souvent, l'intention est en rapport avec la causerie du directeur. Les croisés-apôtres demandent de plus grandes lumières sur les principes directeurs de leur vie ; ils communient pour l'amendement de quelques confrères, ou — ainsi que la coutume s'en établira à la veille des vacances — pour toute la communauté, ou encore pour l'expansion de l'œuvre dans les collèges et pour le succès des grands projets caressés.

Leur dévotion à l'Eucharistie se manifesta toujours très vive. On s'en souvient, ce fut une échange de communions qui groupa les petits amis de 1901. Ils communiaient alors les uns pour les autres, aux jours de leur fête de naissance. C'était le cadeau de circonstance. La coutume en fut si bien retenue qu'ils n'en échangèrent jamais d'autres :

« Ce sont mes souhaits de fête que je m'en viens te faire, en même temps que je t'apporte mon petit cadeau. Que veux-tu que je te souhaite ? Du bonheur ? Évidemment. Mais encore ? Écoute-moi : je te souhaite d'avoir toujours l'âme aussi chrétiennement trempée que tu l'as à la fin de ta dix-neuvième

année. Je te souhaite de réaliser l'idéal d'apostolat que tu t'es formé depuis longtemps. Je te souhaite de ne jamais laisser aller à la baisse les « actions » de notre compagnie. Tu es de ceux qui se sont dit : *Bonum semen semino*, sois toujours bon semeur... Comme cadeau de fête, je t'apporte ma communion de demain matin. Donc, rendez-vous aux pieds de Notre-Seigneur demain.»

Un autre rendez-vous auprès du Maître et non moins recherché, sera celui de la visite au Saint-Sacrement, visite d'un quart-d'heure par semaine qu'ils s'imposent spontanément, dès la deuxième année de l'*Action catholique*. Plus tard, quand le quart-d'heure quotidien, jusque-là obligatoire pour la communauté, sera devenu pratique libre, ils se donneront comme tâche d'y rester fidèles les tout-premiers et d'y entraîner leurs camarades. Ils auront alors grandi ; leurs talents, leur affabilité leur auront conquis une large somme d'influence ; et sans doute qu'il faut faire entrer pour beaucoup leur courageux exemple, dans le mouvement d'ensemble qui déterminera la plus grande partie des élèves à continuer librement la visite quotidienne.

Mais quel doux moment pour eux que celui de la visite hebdomadaire ! Le silence des petites chapelles de collège s'empreint, aux heures du soir, d'un charme si prenant et si mystérieux ! Comment le collégien pourrait-il alors franchir le seuil recueilli sans un peu d'émotion ? Le jour il est venu à la chapelle, à deux ou trois reprises ; il s'est agenouillé au même banc, devant le même tabernacle ; seulement — et la règle collégiale l'a ainsi voulu — il s'est trouvé comme perdu au milieu de la communauté. Sa prière s'en est ressentie : elle ne fut pas toujours personnelle. Un surveillant, un prêtre a lu la formule d'une prière anonyme. Le soir,

tout est changé. Le collégien vient seul à la chapelle ou suivie d'à peine quelques camarades. De son cœur, cette fois, part la prière; et au milieu du silence qui enveloppe le lieu saint, son regard s'en va tout droit à la petite lumière qui vacille là-bas, à la porte du tabernacle. C'est l'attrance du Maître qui vient audevant du jeune adorateur, qui doucement s'empare de son âme pendant que commence un colloque intime et suave entre le cœur de l'enfant et le Dieu de l'Eucharistie. Oh ! comme l'on prie bien à douze, à quinze, à vingt ans, à l'heure des crises de l'adolescence, où à l'heure plus grave encore de l'appel suprême ! Comme l'on prie bien, le soir, dans les petites chapelles de collège où l'on est venu librement, poussé par l'amour seul, heureux de faire au Christ qui aime les jeunes, le sacrifice d'un peu de ses plaisirs et de ses jeux ! Comme l'on prie bien dans les petites chapelles pieuses, à l'heure douce et bénie où la présence du Maître est si sensible qu'il nous semble entendre, là-bas, sur l'autel, les battements de son cœur ! Comme alors la prière du jeune homme monte vers le ciel, avec l'élan de ses passions généreuses, avec les grandes ailes de ses rêves ! Et si le jeune homme qui prie là, dans l'obscurité du soir, porte en son cœur les vastes désirs de l'apôtre ; s'il est venu s'agenouiller à son banc pour faire devant Dieu l'acte d'amour suprême, pour lui confier ou lui redemander l'âme, les âmes de ses frères, quel effluve d'amour ne doit pas s'échapper du tabernacle, envelopper doucement l'adorateur et le faire tressaillir !

Un *Actionnaire* revient de la chapelle, où il est allé faire le *quart-d'heure de la veillée d'armes*. Il est

de retour à la salle d'étude ; son journal est ouvert devant lui et il jette sur les pages blanches, les fortes émotions éprouvées devant le tabernacle :

« J'ai fait ce soir, ma veillée d'armes ! Je me suis agenouillé au pied du Tabernacle pour causer avec l'Ami des jeunes et lui demander la faveur de faire du bien. Ah ! si tous les collégiens savaient comprendre ce que valent ces quelques minutes passées en tête-à-tête avec son Dieu ! Il faut avoir vécu ces courts instants, il faut avoir senti son cœur battre plus fort en s'épanchant dans celui du Christ pour connaître la douceur, la suavité d'un entretien intime avec le meilleur des amis, Jésus. Non ! nous ne pouvons ne pas être émus, ne pas sentir notre cœur, s'embraser d'amour, lorsque seuls, dans la demie obscurité de la chapelle, nous croyons presque voir à travers le voile du Tabernacle, Jésus, étendant les deux bras pour nous y recevoir et nous presser sur son Cœur. Pouvons-nous alors ne pas nous écrier dans un élan de foi et d'amour : « Jésus, Jésus, je veux vous aimer, vous servir toute ma vie. Je viens à vous les mains presque vides, le cœur trop attaché aux choses de la terre ; laissez-moi, tout de même, reposer quelques instants, sur votre Cœur sacré, car je veux être à vous, je veux être votre soldat, votre apôtre, je veux vous faire aimer, ô Jésus. Bénissez-moi, donnez-moi la force et le courage de faire trouver à d'autres qui me sont chers, le chemin de votre Cœur. S'il faut souffrir pour cela, « prenez-moi, » je suis prêt, prenez ma vie, mon cœur, il vous appartient. Permettez qu'on le broie ce cœur, qu'on le foule aux pieds, s'il le faut, mais faites, que je sois utile à certaines âmes, que ma vie soit une vie de dévouement et de sacrifice. » Quand on a passé un quart d'heure conversant ainsi avec son Dieu, quand on a cru entendre la voix du bon Maître disant : « Merci, mon enfant, je t'accepte pour mon apôtre, pour le chevalier du bien et de l'honneur ; viens sur mon cœur, viens que je mette sur tes épaules, la croix que je te destine, » il est impossible de ne pas être heureux. Ah, oui, je suis heureux ! je sens que je ne suis plus le même ; il me semble que je suis capable d'accomplir les plus grandes choses, de ramener dans le bien, les pécheurs les plus endurcis. Oh ! merci ! Jésus, d'avoir permis à votre indigne

enfant de s'entretenir quelques instants avec vous. Accablez-moi, sous le poids de votre Croix, éloignez de moi tous les hommes, mais donnez-moi la permission de passer avec vous d'autres quarts-d'heure comme celui que je viens de passer, et je serai le plus heureux de vos disciples ».

La piété du collégien vit beaucoup de sentiment. Elle est de l'âge heureux où le cœur emporte la tête, de l'âge où, ce nous semble, l'on inventerait la dévotion au Sacré-Cœur, si elle n'existait déjà. Nulle ne répond mieux aux états affectifs de l'adolescent qui, avec l'apaisement des passions, sent s'éveiller en lui la soif des affections immenses. La dévotion au Sacré-Cœur vient toute seule avec la dévotion à l'Eucharistie ; et je ne m'étonne plus de retrouver dans les archives de l'A. C. une supplique aux autorités du collège de Valleyfield, en vue d'établir parmi les élèves, l'apostolat de la prière. On me permettra de citer ici quelques extraits de ce document. On y pourra constater que c'est bien comme jeunes gens et comme apôtres que les *Actionnaires* se sentent attirés vers le Cœur divin :

« Ils (les élèves soussignés), demandent la liberté de vous exposer les motifs qui leur ont inspiré la démarche présente :

I° La dévotion au Sacré-Cœur est partout aujourd'hui la dévotion chère à la jeunesse. Nous avons lu et admiré les manifestations de la jeunesse de France à Paray-le-Monial, la ville du Sacré-Cœur. Et nous avons compris, avec tous les vrais chrétiens de là-bas, que si cette jeunesse est vaillante, elle le doit à son amour ardent et fort pour le Christ qui aime les jeunes.

II° Les élèves soussignés ont pensé qu'il pourrait leur être utile de s'habituer, dès la jeunesse, à combattre de toute manière le respect humain, par des actes publics de dévouement à Jésus-Christ ; ils croient que dans un temps où rien n'est plus rare que les solides convictions religieuses, il doit y avoir profit et mérite

pour des jeunes gens, à se proclamer les fils dévoués du Sacré-Cœur.

III° Frappés des beautés souveraines de l'apostolat, ils avouent que l'ambition de gagner à Jésus-Christ de nouveaux serviteurs, de nouveaux apôtres parmi les jeunes qui les entourent, n'a pas été étrangère à la naissance dans leur âme, du projet qu'ils vous exposent. . . .

En attendant la réponse des autorités, les jeunes apôtres voulurent placer tout de suite leur petite *Action catholique* sous la protection du Sacré-Cœur. Et un jour, jaillit de leurs cœurs plus que de leur plume, l'acte de consécration qui suit, et dont le président faisait la lecture, à genoux avec ses camarades, au début et à la fin de l'année scolaire :

CONSÉCRATION DE L'ACTION CATHOLIQUE

AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

O Jésus ! nous appelons vos regards sur ce groupe de jeunes gens agenouillés à vos pieds et qui viennent se donner à votre Sacré-Cœur. Nous vous reconnaissons et nous vous adorons comme notre Dieu, notre roi et comme notre seul maître. Nous vous aimons comme notre frère et notre ami.

Vous savez le rêve, l'ambition de notre petite *Action Catholique*. Dès maintenant, nous voudrions vous gagner l'âme de la jeunesse ; nous voudrions révéler à nos frères plus jeunes l'idéal vrai de la vie, celui qui fait vivre de Vous et de l'Évangile.

Pour notre âge viril, nous voudrions être de ceux qui travaillent ici-bas avec l'ardeur d'une foi vivante à l'avènement de votre règne social. Nous voudrions vous voir mieux connu, mieux aimé et mieux servi dans le monde et dans notre pays.

Ces désirs, ces ambitions qu'un jour vous avez déposés vous-même dans nos cœurs d'adolescents, nous vous conjurons de les protéger et de les défendre. Défendez-les, ô Maître, contre nous-mêmes d'abord : contre notre légèreté, contre l'insouciance de notre âge, contre notre égoïsme ; défendez-les contre les souffles

impurs qui brûlent parfois les germes du ciel les plus beaux et les plus forts.

Faites encore, Bon Maître, et c'est la prière la plus ardente que nous voulons vous adresser, faites que nous demeurions toujours fidèles, irrévocablement fidèles à nos volontés actuelles de jeunes hommes, que nous ne trahissions jamais rien de ce que nous voulons, de ce que nous aimons aujourd'hui.

Préparez nos âmes et nos énergies pour la vie noble mais difficile que nous voudrions vivre. Vous savez la trempe de chrétiens qu'il y faut. Mettez vous-même dans nos cœurs juvéniles, de ces flammes de votre Sacré-Cœur qui a aimé le sacrifice et les hommes jusqu'au dernier terme du dévouement et de l'amour.

Et maintenant, nous vous offrons, nous vous dévouons notre jeunesse, ses ardeurs, ses rêves, toute notre vie, ce qu'elle voudrait être, ce qu'elle sera. Nous promettons de n'en jamais vivre un jour qui ne serve à votre Église et à votre cause dans le monde. Accordez-nous d'être acceptés parmi vos serviteurs et parmi les plus humbles, afin que nous ayons part à l'héritage des apôtres.

Mais voilà plutôt des manifestations de piété collective. Ne pourrions-nous lever un coin du voile où se dérobe la vie religieuse intime de cette admirable jeunesse ? Ici, malheureusement, les témoignages font défaut. Les archives ont voulu garder sur cet aspect de la croisade le plus impénétrable secret. Cependant, si les faits ou les aveux précis nous manquent, quelque chose de l'âme de ces jeunes gens nous est révélé par leur correspondance et nos souvenirs, et ce quelque chose c'est leur esprit de sacrifice. La révélation assurément en vaut la peine si le jeune homme chrétien — comme tout chrétien du reste — n'a de valeur réelle que dans la mesure où son cœur rend le son du sacrifice. Après avoir vu les jeunes *Actionnaires* à l'école de la croix, il deviendra tout simple de supputer dans leur âme l'intensité de la vie divine.

Le sacrifice, ils le considèrent comme un élément essentiel d'éducation. Souffrir, apprendre à souffrir pour le Christ, voilà le nécessaire apprentissage de la vie d'apôtre. Et non point uniquement parce que toute vie d'apôtre est une ascension de calvaire, mais pour cela aussi sans doute que la générosité du cœur n'est que le fruit du renoncement.

C'est un humaniste qui écrit à un rhétoricien :

« Tu me demandes si je me rappelle parfois nos grandes idées, celles qui feront toute notre vie. J'ai le bonheur de te dire qu'elles me reviennent souvent. Au sein de la faiblesse et de l'isolement, elles me relèvent et me consolent. Je le sens, toute ma vie je devrai porter le poids d'une santé débile. N'importe, tous mes accents et tous mes efforts seront consacrés à défendre les causes qui nous sont chères. . . . C'est avec des voix bien fortes, bien affirmées, c'est avec une plume trempée d'acier qu'il faudra monter à l'assaut. . . . mais cette heure est encore loin de nous. Jusque là, il passera bien des nuages dorés ou sombres dans le ciel de notre adolescence. Bien des fois, nous nous surprendrons à rêver une joie facile, toute d'enchantement et de paix. Voilà l'illusion de notre jeunesse ! nous rêvons ; mais nos rêves n'ont pas l'orientation voulue de Dieu. Nous faisons bien la part du devoir ; mais déjà nous ambitionnons ce qui ne vient qu'après une journée de labeurs, ce que Dieu donne comme récompense : le bonheur ! . . . jeunes gens, voilà notre erreur. Nous oublions trop facilement que se dévouer à la défense d'une cause, d'une idée, c'est compter sans le repos, sans la paix. Nous voulons Dieu et nous mettons des entraves à sa venue en nous. Il faut s'immoler tout entier au Christ ! Ami, tu veux le bonheur ? Je lève ma main vers le ciel, ma main qui tremble et je te dis après bien d'autres : c'est le Christ qu'il faut à ton âme, à ton âme qui gémit et qui pleure. . . . Le monde, ce qu'on appelle *le monde* ne peut remplir nos âmes. . . . Parmi le monde qui agit, il y a une vie que l'on admire, que le Christ doit bénir : la vie de ceux qui sèment la vie dévouée. L'horizon est

immense, immense est le champ d'action. Si Dieu nous appelle au sacerdoce, que ce soit notre existence. Mais il faut faire un apprentissage à cette vie ; il faut passer par l'atelier où l'on travaille dur, où l'on souffre ; il faut passer par les pressoirs du Christ ». (23 déc. 1904).

Le même écrit une autre fois :

« Tu vois que la vie ne peut être pour nous douce et facile. Il y a des palais et de l'or pour ceux qui veulent se reposer à l'aurore de la grande journée. Pour ceux qui ont la passion du dévouement, qui aspirent à vivre la vie catholique, il y aura toujours des cailloux anguleux sur la route, des déboires de toutes sortes. N'importe ! nous sommes apprentis de la vie militante : la douleur sera notre maître ». (14 janvier, 1905).

Veut-on faire avec nous quelques incursions dans les journaux intimes des *Actionnaires* ? On y reconnaîtra les mêmes conceptions et exprimées dans une langue aussi chaude :

« L'avenir me prépare peut-être des souffrances non moins grandes. Ces mains amies que la mienne presse avec effusion, me présenteront peut-être bien amer le calice des amertumes. Quand j'aurai quitté les sentiers où mon adolescence essaie ses premiers pas vers les sommets où habitent l'idéal et l'enthousiasme, je verrai peut-être se lever contre moi toute une pléiade d'ennemis qui frapperont dur et fort sur ma faible armure. La haine, l'envie conspireront dans l'ombre la perte d'un soldat qui veut combattre les vrais combats. Comme Montalembert, à une heure solennelle de son histoire, je me verrai peut-être abandonné des miens, trahi par mes frères d'armes, et si votre bras, ô mon Dieu, n'est pas là pour soutenir ma faiblesse, je succomberai sous le poids de la douleur et de l'isolement. Voilà pourquoi, je mets le Christ dans ma vie : il fera mon âme forte, capable de souffrir toutes les tortures. Quand je me sentirai atteint au cœur par l'aiguillon de la douleur, à Dieu ne plaise que je rejimbe ! je dirai plutôt : frappez encore, frappez toujours, mon Dieu ! Le ciseau qui m'arrache ce cri de douleur enlève à mon âme les

rugosités qui la défigurent et « ma plainte n'est que le retentissement de l'outil divin ». O douleur, toi que les hommes voudraient effacer de la surface de la terre, je veux me mettre à ton école ; je serai ton apprenti, tu seras mon maître ». (journal d'un humaniste, 17 avril, 1904).

« Pour être apôtre, pour arriver à l'amour généreux et désintéressé, il faut savoir souffrir avec le Christ, comme le Christ a souffert. Ai-je bien vécu la vie du Maître ? Ai-je semé ma route des sacrifices dont le Calvaire est fait ? Hélas ! que de lâchetés, que de capitulations devant l'effort, devant la douleur, devant la gêne ! Il n'y a qu'une chose que j'ai su assez bien supporter, sans doute, parce que je m'en étais fait une habitude : le fardeau d'une santé toujours chancelante. Mais à part cela, que d'occasions il y a de se mortifier, de se donner de la peine, de se tremper l'âme. Je ne les ai pas toujours saisies ; quand elles ne venaient pas, je n'eus pas le courage de les appeler, de les faire naître...

« Et pourtant, je comprenais la nécessité de la souffrance dans la formation morale. Je sus toujours qu'elle est le caractère d'une vie catholique, d'une vie d'apôtre. Aux heures trop rares où elle fut à mon chevet, où je l'acceptai avec joie, j'éprouvai une sorte d'ivresse, la pitié des pauvres et un grand amour des hommes. Le Christ s'est dépensé au service des hommes ; la souffrance continuelle et volontaire donna un prix immense, « un fruit magnifique » à son œuvre. Seul, le sacrifice d'un Dieu a pu changer la face du monde ; il est bien raisonnable que nous allions au sacrifice, que nous marchions dans les voies du Christ, si nous voulons régénérer la jeunesse et donner à la génération qui se lève, une sève nouvelle, un autre idéal de vie. *Restaurare omnia in Christo!* L'action présente, la voilà ; le moyen, c'est d'aller au sacrifice ». (Journal d'un rhétoricien, 15 sept. 1905).

Nous voulons nous arrêter sur cette page. Nous en pourrions citer bien d'autres de même facture et de même inspiration : il suffira pour ce qu'il nous faut démontrer. La pensée est parfois incertaine, souvent même obscure ; et sous la gaucherie et aussi le solennel trop cherché de la forme, d'aucuns verront peut-être quelque peu d'exaltation

factice. La plupart y reconnaîtront tout de même beaucoup mieux que de vaines phrases. Le sacrifice, ce n'était pas toujours pour eux l'ami qu'on appelle quelquefois avec ivresse dans la beauté et la poésie de l'éloignement, puis qu'on accueille, au jour de sa venue, froidement comme un étranger. Ils en parlent et ils l'aiment après en avoir goûté l'enivrante amertume. Les deux lettres qu'on a pu lire plus haut, ont été écrites par un malade, retenu loin du collègue.

Les faits que nous allons raconter, ne seront pas moins éloquents.

Un jour, le directeur de l'*Action catholique*, causait avec le premier président, Émile Léger. L'*Actionnaire* l'entretenait d'un ami plus jeune dont la conduite devenait alarmante. « Je lui ai fait parvenir de nombreux avertissements, disait-il, bien en vain à ce qu'il semble, car chaque jour, le malheureux me paraît s'engager plus avant dans la mauvaise voie. » C'était le cas si fréquent et si douloureux de ce pauvre adolescent de collègue franc et pur jusque-là, mais à qui subitement la tête tourne dans l'ivresse capiteuse des passions, et qui se précipite aux dérèglements, avec une sorte de frénésie. Le directeur écoutait cette confidence avec l'émotion naturelle du prêtre qui rencontre dans une âme jeune le souci, l'amour ardent des autres âmes. Son émotion ne diminua pas quand il vit son jeune ami devenir tout triste, et brusquement se mettre à pleurer : émotion généreuse que trouveront toute naturelle ceux-là qui ont pu approcher l'admirable et sensible jeune homme qu'était le premier président de l'*Action catholique*. Le

directeur le laissa pleurer quelque temps, trop ému lui-même pour intervenir et parcequ'il y a des larmes qui commandent le silence. Mais quand l'émotion de l'*Actionnaire* fut calmée, le prêtre voulut jouer son rôle de consolateur : « Etes-vous bien sûr d'avoir épuisé toutes les ressources ? demanda-t-il. Avez-vous prié, avez-vous communiqué pour votre jeune ami ? — Oui, j'ai communiqué, et j'ai prié beaucoup. — Voudriez-vous prier encore ? faire une neuvaine ? — Je veux bien, vous m'aidez, n'est-ce pas ? — Nous la ferons ensemble. » — Et le prêtre le congédia sur une bonne poignée de mains, le laissant libre de choisir pour la neuvaine telle prière qu'il lui plairait. Le lendemain, à 5 heures et un quart, le directeur de l'*Action catholique* entra à la chapelle pour sa méditation et sa messe. La chapelle se trouvait déjà toute pleine de lumière. Un jeune élève était agenouillé devant la première station du chemin de croix, profondément incliné, la figure auréolée d'une prière émue et fervente : Émile Léger commençait sa neuvaine. Or, l'on était en hiver. Le jeune rhétoricien, externe, demeurait à vingt minutes du collège. En sorte que pour se trouver à la chapelle, à 5 heures et un quart, il avait dû interrompre son sommeil à tout le moins vers 4 heures et demie. Et pendant neuf jours il fut là, faisant le tour des quatorze stations, avec la même ferveur, la même prière d'indicible espérance. La neuvaine, hélas ! en fut une aussi de température sibérienne ; il y eut d'effroyables tempêtes de neige, des froids excessifs. Rien de tout cela ne pouvait rebuter le courage d'un apôtre de dix-huit ans. Et la neuvaine fut

faite jusqu'au bout. Dieu qui se laisse parfois longtemps prier, mais qui ne peut rien refuser au sacrifice juvénile, accorda au généreux *Actionnaire* la jeune âme qu'il lui redemandait. C'est la bonne nouvelle qu'il revint annoncer à son directeur, rayonnant de bonheur, les yeux encore remplis de larmes, mais, cette fois, des larmes triomphales du *Te Deum*.

C'était une année plus tard, la quatrième de l'*Action catholique*. Un après-midi de congé d'hiver, le professeur de rhétorique était absorbé dans la correction d'une harangue de ses rhétoriciens, lorsque quelqu'un vint frapper à la porte de sa chambre. Il alla ouvrir et un jeune humaniste entra, l'air quelque peu timide, avec, sur la figure, le rayonnement et la mélancolie douce de tous les adolescents d'un idéal élevé, aux heures où cet idéal les fait souffrir. Pénitent du professeur, il venait causer des affaires de son âme. Oh ! elles n'étaient guère embarrassantes les affaires spirituelles du pauvre enfant ! A sa figure sereine, à son regard limpide, ferme et courageux, on présentait le héros victorieux de la chasteté. Le prêtre se souvenait de l'avoir vu à la chapelle, une demi-heure à peine auparavant, priant comme toujours avec une attention, une facilité que plusieurs fois il s'était pris à lui envier. La tête appuyée sur ses mains jointes, l'enfant paraissait écouter longuement la voix divine qui lui parlait au fond du cœur. Chez lui, rien ne bougeait ; pas un membre, pas un muscle. Quelque chose d'extraordinaire s'agitait sans doute dans son âme, et c'est sous

le coup de ces sentiments qu'il s'en venait frapper à la chambre de son directeur.

Eh bien ! lui dit ce dernier quand l'enfant se fut assis, quoi de neuf ? — Oh ! très peu, répondit-il — Vous paraissez souffrant. Peut-on savoir ce qui ne va pas ? — Et sans se faire attendre, avec l'ouverture d'âme de tous les jeunes gens purs en présence du prêtre, il parla :

« Je ne suis pas content de ma vie, avoua-t-il, comme un peu honteux. Je sens qu'elle est terne, qu'elle est vide. J'ai essayé pour apaiser la soif de dévouement que j'éprouve, de faire un peu d'apostolat auprès de mes camarades. J'ai peu réussi, et je crois en deviner la cause. Voulez-vous me permettre de faire un sacrifice que j'ai promis à Notre-Seigneur, il y a quelques instants, à la chapelle ? — Dites-moi un peu quel est votre sacrifice ? questionna le directeur, et nous verrons. — J'ai lu la page d'Évangile que vous m'avez recommandée l'autre jour. C'est bien ainsi, n'est-ce pas ? Si le grain de blé n'est d'abord mis en terre et s'il ne meurt, il reste seul, mais s'il vient à mourir, il se multiplie et devient une moisson. Or, je le constate, si ma vie a été jusqu'ici si inutile, si peu remplie ; si mes efforts d'apostolat sont restés vains, c'est que le sacrifice n'est pas entré pour une assez large part dans ma vie de jeune homme. »

Et là-dessus, il révéla sa promesse à Notre-Seigneur. Le sacrifice que le vaillant enfant voulait s'imposer, exigeait tant de courage, tant d'abnégation, supposait une si grande soif de la souffrance, qu'en toute prudence son directeur ne crut point devoir le lui permettre, du moins sur le champ.

Le petit dirigé s'en montra tout triste. Pour le consoler un peu, il fallut lui représenter que sa vie pouvait être féconde sans ce recours aux mortifications extraordinaires. « Examinez soigneusement chacune des actions de votre vie écolière, ajouta le directeur, et voyez s'il ne serait pas possible de les accomplir avec encore plus d'obéissance et des vues plus surnaturelles. » Et il rappela à l'enfant les sacrifices assez coûteux que déjà, depuis quelque temps, il lui avait permis de s'imposer. — « Oh ! pour ceux-là, répondit-il, ils ne doivent point valoir grand'chose ; je les accomplis avec trop de joie. » Le directeur n'en maintint pas moins sa décision. Craignant que son dirigé ne fût à quelque moment d'exaltation, il voulait et il croyait devoir lui imposer cette épreuve.

Elle ne fut pas longue. A quelques jours à peine de là, le généreux petit *Actionnaire* se trouva pris d'un mal soudain et très souffrant qui le retint trois mois loin du collège. Dieu accepte d'ordinaire les grands sacrifices quand il lui sont offerts avec simplicité de cœur et un véritable amour.

Mais le jeune homme était prêt ; le sacrifice n'allait pas lui faire peur. Il écrivait à son directeur, au cours de sa maladie, cette lettre qu'il faut citer, tout intime qu'elle est, pour les héroïques sentiments qu'elle exprime :

« Vous désirez savoir comment j'ai su souffrir. Eh bien ! voici la chose : quand mercredi, je me couchai sur un lit de douleur, la jambe droite toute croche, une pensée me hanta : c'était celle de la résignation, de la patience et du sacrifice. A mon esprit se présentaient les pages du Marquis de Ségur, que j'avais lues avant mon départ, et où il est dit qu'ils étaient grands et

généreux les soldats de Pie IX, aussi bien dans les *hôpitaux* que sur les champs de bataille. Puis, je vous entendais me dire que cette maladie, c'était moi qu'il l'avait presque souhaitée par mes prières, par mon offrande à Dieu. Ajoutez à tout cela le désir ardent de ne mentir ni aux promesses faites à Dieu d'être apôtre en tout et partout, ni aux paroles que j'ai vous ai maintes fois dites sur mon amour du sacrifice, ni à ma dignité de membre de l'*Action catholique*, et vous comprendrez que je me suis résigné à mon sort en jeune homme chrétien ». (2 février, 1906).

Un dernier trait. C'était au mois de juin, dans la semaine des examens de fin d'année, semaine si lourde de chaleur et plus encore de travail. Un élève de syntaxe latine, qui n'était pas encore *Actionnaire* en fait, mais qui l'était par ses convictions et par son action, s'en allait dans un corridor du collège, le gilet déboutonné, le col de chemise ouvert, la figure toute rougie. Un surveillant qui le rencontre et qui remarque sa mine un peu débraillée, lui jette au passage : « Il paraît que c'est dur ces examens ! » — Et l'enfant de répondre avec toute sa candeur : « Ah ! si ce n'était que pour le Sacré Cœur... ! »

Bravo, petit collégien ! Ce n'était pas seulement votre âme, mais celle de toute une jeunesse que vous mettiez, ce jour-là, dans votre parole de foi ! Soyez bénis, vous et vos chers camarades, pour avoir élevé jusqu'à cette hauteur l'âme des jeunes de votre pays ! Soyez bénis pour les passions généreuses que les vôtres vont allumer parmi ceux de votre âge ! On saura mieux désormais, parmi les jeunes apôtres, que le moyen suprême pour gagner les âmes c'est d'ajouter le sacrifice de l'homme au sacrifice de Jésus-Christ. L'apôtre puissant, victorieux, c'est

l'apôtre n'est-ce pas ? qui peut s'écrier avec Saint Paul : « *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.* » (Coloss. I, 24).

Oui, le sacrifice, ce fut la grande force du Maître, la grande force de tous les saints, de tous les semeurs d'Évangile. Prier est bon, mais souffrir est meilleur. Souffrir, c'est prier deux fois. Un jour Philippe et André amenèrent au Maître quelques gentils qui avaient demandé à le voir. En face de ces prémices de l'apostolat futur, Jésus salua l'aurore de l'humanité nouvelle : « L'heure est venue, s'écria-t-il, où le Fils de l'homme doit être glorifié. » Mais tout de suite, comme pour associer la conquête des âmes à l'idée de sacrifice et de mort, il prononça la parole fameuse : « En vérité, en vérité, je vous le déclare : si le grain de froment ne tombe en terre et n'y meurt, il reste seul et stérile ; mais s'il meurt, il porte un fruit abondant. » (S. Jean, XII, 20-26).

CHAPITRE DEUXIÈME

L'Action sur les unités

Nul travail, dans les œuvres d'action catholique, ne mérite une attention plus diligente que celui du recrutement. Tout l'avenir de l'œuvre en dépend. Les impatients, qui ont besoin de toucher au succès pour avoir du cœur, qui voudraient la victoire avant même la bataille, sont bien d'avis qu'il faille ouvrir dès le début, et le plus largement possible, les cadres du bataillon. Volontiers, ils y feraient entrer de force les recrues de toute provenance raccolées par leur zèle intempestif. Pour eux, le nombre est synonyme de force. La qualité leur importe peu si la quantité s'y trouve. Théorie qui conduirait à toutes les déroutes et à toutes les défaites, si les patients ne se mettaient en travers, pour calmer une si intempérante ardeur. Les patients ! saluons en eux les véritables fondateurs d'œuvres, les solides organisateurs de la victoire. Avec l'intuition du bon sens, ils ont compris cette élémentaire vérité qu'un travail de conquête ne peut être accompli que par des conquérants. Pas plus que les autres ils ne mettent de bornes à leurs espérances et à leurs ambitions.

Ils ne prétendent nullement se cloîtrer dans de petites chapelles. Mais ils n'ont pas attendu l'échec pour se convaincre qu'on ne prend d'ordinaire les places fortes avec des bandes indisciplinées, ou avec des soldats de parade.

Et c'est aussi l'avis des petits *Actionnaires*. S'ils veulent d'une élite, certes, ce n'est point pour rester à l'élite. Leur conception d'un groupe d'action catholique n'a rien de commun avec la caste fermée de prétendues petites supériorités, de petits bonhommes hautains et empesés, professionnels du pharisaïsme et qui s'en vont, munis d'un brevet d'excellence, travailler à faire s'élever les publicains jusqu'à leur modeste hauteur. Non, s'ils veulent une élite, c'est dans l'intérêt de la cause de Dieu et comme condition nécessaire du succès.

« Pour instruire, pense de son côté leur directeur, pour instruire il faut des maîtres, pour entraîner il faut des chefs, pour convertir il faut des apôtres. Or, ces maîtres, ces chefs et ces apôtres ne s'improvisent point, ils se forment. Et dès lors, ils manqueront toujours à une entreprise d'apostolat, si d'abord elle n'a su se limiter à un petit nombre, si elle a refusé, à la première période de son existence, d'être une œuvre de formation individuelle. De même, est-il superflu d'affirmer que l'élite en question n'en devra pas détenir que l'étiquette orgueilleuse. Les jeunes gens qu'on aura dressés au travail de la conquête, posséderont pour le moins l'humilité qui pourrait bien être la première vertu de l'apôtre. Si le maître commis à la tâche de façonner leur âme, a eu l'esprit d'un véritable homme de Dieu, il aura trouvé

moyen de leur apprendre que la supériorité intellectuelle et morale confère devant la conscience et devant la foi, moins des droits que des devoirs. »

Voilà bien comme pensent et raisonnent les fondateurs d'œuvres durables ; et c'est pourquoi ils veulent commencer par le travail lent, patient mais nécessaire de l'action sur les unités. ⁽¹⁾

Si l'on se montre si tiède pour ce genre d'apostolat, ne serait-ce point qu'on s'en laisse trop facilement imposer par d'apparentes difficultés ? Il y faut, nul ne le niera, une foi ardente, une charité inlassable ; il y faut beaucoup d'esprit, un tact raffiné, un art souverain. Pour tout dire, la conquête d'une âme exige toute l'âme et l'on n'est apôtre qu'à ce prix. Et cela, qui ne le sait ? il le faut, au sein de la jeunesse des collèges, plus peut-être qu'en aucun autre milieu. Où trouver en effet plus d'obstacles à vaincre et d'une espèce plus délicate ? Ce sont les petites vanités qui s'offusquent d'être reprises et régentées par un camarade ; ce sont les âmes qui se ferment, qui s'interdisent toute confiance, pour n'avoir pas à revenir

(1) « Pour s'assurer un contingent solide, il vaut mieux qu'une seule âme de jeune homme s'allie d'abord à un autre âme. La main dans la main, qu'ils marchent tous deux au but proposé, s'y entraînant mutuellement par l'échange de leurs aspirations. En vue de cimenter leurs sympathies, qu'ils échangent aussi leurs prières, travaillent l'un pour l'autre, alimentent aux mêmes sources leur commune instruction. Quand ils seront ainsi devenus le flambeau unique brûlant des mêmes ardeurs, il sera temps pour eux de rayonner sur d'autres âmes ». (« Apostolat par unités »). Abbé Émile Chartier, *Le Semeur*, novembre, 1905.

sur un passé trop chargé de remords ; c'est pardessus tout — les jeunes ont l'ironie si prompte et si facile — c'est le sourire, le quolibet des petits esprits forts toujours prêts à qualifier de *moraliste* l'apôtre quelque peu importun et sermonneur.

Et cependant qui a besoin d'apprendre combien ce genre d'action devient relativement facile, même auprès de la jeunesse ? Combien facile si l'apôtre a quelque connaissance de la mentalité juvénile ; et surtout, s'il possède le grand art de deviner le bon moment et de le saisir au passage ! On accepte si aisément au collège l'intervention d'un camarade de confiance. Le camarade réussit où le surveillant, où le professeur, où le directeur peut-être aurait échoué. Le camarade paraît moins intéressé que le prêtre, et sur un acte d'apostolat juvénile vient se poser un cachet de nouveauté, une splendeur de beauté morale qui étonne et séduit toujours l'adolescent qui en est l'objet.

Les *Actionnaires* de Valleyfield se donnèrent tout de suite à cette forme d'action. Ils se gardèrent bien de négliger le grand nombre ; leur ambition, nous l'avons vu, voulait enrôler sous le drapeau toute la jeunesse canadienne-française. Mais l'esprit et l'objet de leur œuvre étant la constitution d'un groupe d'apôtres pour rayonner ensuite sur la masse, ils devaient aller spontanément à l'apostolat par unités. Nous allons donc raconter l'histoire de leurs initiatives ; et leurs succès viendront démontrer, une fois de plus, l'efficacité des bonnes méthodes.

Les *Actionnaires* se ressouvirent des moyens d'action consignés dans leurs statuts. Et parmi ces

moyens, il y en avait un qui devait obtenir leur faveur : celui-là même qui les avait gagnés au service de la « Cause ».

Un moyen d'action facile, à la portée de tous, qui n'exige ni tact raffiné, ni diplomatie profonde, n'est-ce point le prêt, l'apostolat du livre ? Quoi de plus simple que de vanter, que de prêter un volume, mais souvent aussi quoi de plus fécond ! Chacun n'aurait ici qu'à feuilleter un peu sa propre histoire ancienne. Quand nous voulons remonter à la genèse des aspirations qui ont orienté notre vie, la plupart d'entre nous n'en doivent-ils pas s'arrêter à tel ou tel volume lu avec passion vers la quinzième ou la dix-septième année ? Nous étions à l'âge critique, à l'âge d'indécision et d'extrême mobilité morale. Dans le heurt des tendances les plus contraires, les plus anarchiques, s'organisait pourtant le réseau de nos habitudes définitives et s'esquissaient en nous les linéaments du caractère et de la personnalité. Il fallait une force, un idéal pour coordonner, vivifier nos tendances meilleures et les faire jaillir victorieuses du chaos. Un jour, sur notre pupitre de collégien, un livre s'est trouvé, déposé là par la main d'un prêtre, la main d'un ami. C'était une vie de saint, une vie de grand homme, un de ces poèmes grandioses d'héroïsme et d'amour dont le rythme magique est celui des cœurs jeunes. Pendant plusieurs jours, penchés aux heures libres sur les pages amies, nous avons lu avec enthousiasme. Le soir, quand la fin de l'étude venait nous arracher au volume d'obsession, nous partions, rêveurs, emportant, au milieu des camarades, une âme distraite, pleine de songes et d'étoiles, l'oreille ouverte

à des fanfares mystérieuses qui sonnaient l'appel aux dévouements suprêmes, aux grandes heures tragiques de la vie. Pour parler comme le poète de chez nous,

Nous déjeûnions d'aurore et nous soupions d'étoiles.

Et quand, après quinze jours de cette ivresse intellectuelle et sentimentale, nous fermions en la baisant la dernière page du livre fascinateur, c'était, dans notre être, dans notre vie, mieux qu'une évolution, mieux même qu'un renouveau ; dans notre poitrine et dans notre cerveau c'était la palpitation d'une âme toute neuve. ⁽¹⁾

Les *Actionnaires* connaissent bien ces ivresses. Et aussi se procurent-ils bientôt leurs livres d'action catholique pour les faire lire à leurs *néophytes*. Comme bien l'on pense, ils mettent de l'avant les *Lettres à un ami de collège* ; sans en séparer pourtant dans leur estime les *Lettres de Frédéric Ozanam*. Et les livres aimés commencent à courir rapidement les pupitres, suivis de près d'une foule d'éveilleurs d'idéal. C'est le moment où commence d'apparaître toute une littérature à l'adresse des jeunes gens. Et certes, si nous en croyons quelques confidences, ils durent être magnifiques les

(1) « Les livres, écrit M. Paul Doumer, dans la préface du *Livre de mes fils*, les livres peuvent avoir, dans la formation morale des jeunes hommes, une influence sérieuse.

« J'ai personnellement gardé la mémoire de lectures, faites entre seize et vingt ans, qui ont eu une action réelle, sinon décisive, sur la direction de ma vie, sur la fixation des règles précises adoptées par moi alors et restées mon invariable guide, au cours des trentes années maintenant écoulées ».

rêves de beauté qui passionnèrent vers ce temp-là les têtes adolescentes.

Un jeune homme de Valleyfield a trouvé un jour dans son pupitre les livres d'éveil et voici comme il chante la fête de son âme :

« Que je devrai vous être reconnaissant, ô mon Dieu, de m'avoir mis souvent entre les mains, les vies généreuses des chefs de vos bataillons ! Au lendemain de ma rhétorique, vous avez voulu que me fut révélé ce que doivent être les véritables ambitions du jeune homme catholique. A l'école du comte Charles de Montalembert dont l'histoire s'est trouvée un jour au fond de mon pupitre, vous m'avez appris quels doivent être les vrais sommets de la grandeur. Jamais, quand je devrais vivre assez pour descendre jusqu'aux rivages de la vieillesse, je n'oublierai les tressaillements de l'âme nouvelle qui dès lors s'éveillait en moi. Votre main divine m'avait touché ; elle fit chanter au fond de mon âme des cordes dont la présence m'était inconnue. J'en écoutai les vibrations avec surprise, puis avec passion. Elles y chantent encore et que de fois votre main est revenue en réveiller les échos endormis ! Depuis, je n'ai désiré qu'une chose : être votre soldat, au premier rang, au dernier, en avant ou sous le dernier coin du drapeau, peu importe, pourvu que je combatte sous la bannière de la croix. J'ai aimé d'un amour qui ne vient que de vous, tous ces glorieux champions de la cause catholique. Et si, aujourd'hui, il y a des ardeurs, des aspirations, un peu de noblesse et peut-être aussi de trop larges ambitions en moi, je le dois, ô mon Dieu, à ces vies que j'ai lues et dont vous vous être servi pour changer et tremper mon âme. Lacordaire, Montalembert, Ozanam, Veuillot, O'Connell, Moreno ! oui, on a bien dit d'eux que morts ils parlent toujours ! Ils parlent de courage, de sacrifice, de chevalerie. Les années ont passé sur leur mémoire et sur leur tombe ; bien des gloires plus bruyantes mais moins pures, après avoir gravité quelque temps dans le ciel de l'histoire, sont allées se perdre dans l'océan de la mort et de l'oubli. Mais, elles, ces nobles figures, autres statues de Memnon, avec chaque soleil qui se lève, se remettent à vibrer, dans les souvenirs des hommes, des échos d'un hymne qui parle de gloire, d'honneur, d'amour, d'héroïsme et d'immortalité ».

C'est aux accents de ce fier lyrisme que s'éveille, vers 1902, une âme d'*Actionnaire*. Et de tels réveils surviennent si nombreux, si soudains ; et les collégiens-apôtres en sont remplis d'un tel bonheur qu'ils recommandent autant qu'ils peuvent à leurs camarades du dehors, l'apostolat du livre. Ne vont-ils pas dans leur enthousiasme, jusqu'à se demander si l'apostolat du livre ne l'emporte pas, à quelques points de vue, sur l'influence de l'exemple ? Histoire d'un héros de la foi, le livre présente à notre admiration une condensation vigoureuse des nobles pensées et des actions chevaleresques, un enchaînement ininterrompu et merveilleux où il semble que rien n'ait pu entrer que les circonstances épiques et les attitudes d'héroïsme. On n'aperçoit plus le modèle, l'ami, le maître, dans le prosaïsme des actions inévitables et vulgaires qui enlèvent toujours à la poésie et au charme du talent et de la vertu. Ce n'est plus le personnage avec ses infirmités mortelles, ses tributs quotidiens aux petites choses de l'existence ; c'est comme la résurrection dans la splendeur du marbre immortel ; c'est l'idéalisation fatale et inconsciente de l'histoire même exacte et impartiale.

Mais laissons les *Actionnaires* à leur théorie. Pour le moment, n'oublions pas que le prêt du livre ne veut être dans leur plan qu'un début, qu'une première attaque. Leur but ultime, c'est de provoquer une causerie, de préparer un échange de confidences. Et ne serait-ce pas en définitive, l'un des meilleurs résultats de l'apostolat du livre, de relever comme naturellement le niveau des conversations, de rendre aisées ces

ouvertures d'âmes où se font les véritables conquêtes ? On glisse un volume à un camarade, on laisse passer quelques jours, puis on l'aborde pour lui dire le plus naturellement du monde : « Eh bien ! as-tu lu ? Est-ce beau ? tes impressions ? » — La conversation tombe tout de suite sur le bon terrain et peut glisser facilement sur celui de la confiance.

Les *Actionnaires* n'attendent pas toujours cette heureuse circonstance. Au besoin, ils débutent par une bonne parole, un conseil discret. A quelle diplomatie, à quels stratagèmes n'ont-ils pas recours pour faire arriver à quelques-uns la parole libératrice, l'avertissement sauveur ! Un élève leur paraît-il en danger ? Ils s'en préviennent, ils se concertent, ils avisent au moyen d'agir. Je lis dans le rapport de l'une de leurs réunions secrètes :

« Nous nous sommes dit que parmi les moyens à prendre, celui-ci paraissait efficace et facile : chacun devait remarquer parmi les élèves ceux qui ont le plus besoin de protection, et alors s'occuper d'eux d'une façon toute spéciale. Il ne serait pas même nécessaire de lier connaissance avec le confrère ; il suffirait de le surveiller, de le connaître très bien par une observation continue, de prier pour lui. Quand on le verrait exposé à quelque danger, il y aurait possibilité toujours de faire agir un intermédiaire si une communication directe est impossible. »

Noble exemple de désintéressement qu'il faut souligner en passant ! Peu leur importe par qui le bien se fasse pourvu qu'il se fasse. A défaut d'un *Actionnaire*, c'est un confrère, un surveillant qu'ils préviennent ; c'est le professeur, le directeur spirituel. Ils n'abandonneront point la partie, soyons-en persuadés, avant d'avoir épuisé tous les moyens.

Et le Bon Maître semble prendre plaisir à les pousser de l'avant par les succès consolants qu'il leur prodigue.

Émile Léger a remarqué, depuis quelques jours, les allures plutôt singulières d'un élève de Belles-Lettres. Irrégularité dans les exercices de piété, légèreté folle un peu partout, perte de temps à l'étude, abattements, rêveries fréquentes, préoccupations vaniteuses : tous les symptômes d'une de ces crises troublantes où sombre parfois et pour toujours la vertu d'un adolescent. Le soir, au chapelet que l'on récite à la salle d'étude, monsieur l'humaniste affecte de ne pas prier. Il dispose un roman derrière le dos d'un camarade qui lui sert de paravent, et les mains dans les poches, il lit, moins par passion de lecture que par vanité, par pose de petit esprit fort. Émile Léger qui a tout vu, qui, depuis quelquetemps, suit pas à pas le jeune étourdi, guette le moment où il lui sera possible d'intervenir. Un soir, après avoir bien dit sa dizaine d'*Actionnaire*, n'y tenant plus, il passe, le chapelet fini, près du confrère plongé dans sa lecture, et il lui jette au passage cette petite malice enveloppée d'un affectueux reproche : « Tu fais ta lecture spirituelle ? »... L'humaniste se redresse, fait une tête plus ahurie que si un surveillant l'avait pincé, devient tout rouge... et ne trouve rien à répondre. Pendant l'étude qui suit, il en reste tout songeur ; il essaie d'étudier mais sans réussir. Le lendemain, à l'une des récréations, Émile Léger qui a déjà été son ami, le voit venir vers lui ; humblement, le jeune confrère demande pardon de sa conduite, fait la confidence de ses troubles, et

implore l'assistance de son ancien ami, faisant la promesse de reprendre la bonne route.

Le zèle des petits apôtres leur fit utiliser un moyen encore plus facile de faire parvenir l'avertissement : je veux dire la lettre, le *billet*, ou, comme l'on dit à Valleyfield, le *poulet*. Ces pauvres *billets* de collège, ils servent à tant de choses qui n'ont rien de commun avec l'apostolat. Pourquoi les bons ne seraient-ils pas excusables de les faire servir à des fins meilleures ? Un *billet*, cela peut se relire et peut donc avoir plus d'action que la parole qui passe et qu'on oublie l'instant d'après. Il suffit, du reste, de se le passer de main à main, en récréation, et la discipline n'a rien à dire.

Le *billet*, la lettre, c'est le moyen favori d'un *Actionnaire*. J'en recueille plusieurs preuves dans son journal :

« Dernièrement, quand les relations de E. . . . avec un certain élève, pouvaient, croyions-nous, lui donner mauvaise réputation auprès des autorités, et éveiller des soupçons sans fondements d'ailleurs, nous lui avons écrit à deux, une lettre où nous lui exposions nos craintes et lui demandions de rompre tout-à-fait avec le compagnon dont la renommée pouvait ternir la sienne, si même ces liaisons n'avaient pas des résultats plus funestes. En même temps, nous avons offert chacun une communion pour que ce jeune ami reste toujours bon comme il l'est ». (Journal d'un élève de Quatrième, 20 mars, 1902).

« J'ai écrit à X. . . pour le prévenir contre un élève peu recommandable ; il m'en a remercié, et je m'en vais le voir bientôt pour lui dire autre chose. C'est vrai, X. . . est un pauvre garçon faible et mou ; mais faut-il l'abandonner pour cela ? Faut-il cesser de l'aimer et de faire des efforts pour lui donner de l'énergie et lui inspirer un idéal plus élevé ? Oh ! c'est alors que l'on voudrait être soi-même bon, fort, pieux ! Comment conseiller, encourager, soutenir, lorsqu'on sait que l'ami peut se dire en

lui-même : « Pourquoi ne fait-il pas ce qu'il me recommande ? » Quelle influence ont de bonnes paroles quand elles ne sont pas soutenues par de bons exemples ? Oui, je voudrais être quelque chose surtout pour aider aux autres à le devenir ». (Journal du même, 24 février, 1904).

J'ai voulu ne rien retrancher de cette citation ; la dernière partie fera voir les sentiments d'humilité qui inspirent et accompagnent les démarches des *Actionnaires*. C'est qu'aussi bien ils sont aux antipodes du mentor obséquieux et prétentieux, insupportable donneur de conseils que personne n'écoute.

Les élèves qui avaient eu la bonne fortune de recevoir des avis si charitables et offerts d'une façon si engageante, devaient souhaiter causer un peu plus longuement ; et la causerie, il va sans dire, était rarement refusée. On la savait si puissante pour l'éveil d'une vie. La jeunesse, c'est l'heure des élans sans but, des aspirations imprécises. A cause de cela même, n'est-ce pas aussi l'heure des confidences ? Le vague de l'idéal entraîne toujours une souffrance, une incurable nostalgie des des vérités pures et sereines. Et alors on cherche une âme, une âme de son âge à qui s'ouvrir, parce que parler de son rêve c'est le préciser, c'est l'achever ; c'est déjà mettre dans sa vie un peu de la beauté qu'on aime que d'en parler avec amour. Oh ! qui nous redira le charme et l'action des bonnes causeries de collègue, aux heures où nous promenions dans les larges allées pleines d'ombre et d'illusions nos âmes de vingt ans ! Partis à la conquête de tous les saints Graals, avec quel bonheur nous avons salué sur notre route un petit chevalier des mêmes causes ! Tous, ne gardons-nous

point le souvenir d'une causerie qui a laissé le plus vif souvenir dans notre jeunesse, au jour où un ami fraternel s'est fait pour nous allumeur d'aurore ?

Un élève finissant raconte dans son journal l'histoire d'une amitié de collègue, et le souvenir qui lui revient le plus chèrement à la mémoire, c'est celui d'une conversation où lui et son ami ont versé tout leur cœur :

« Dieu ne m'a point refusé ces exhortations vivantes ; il ne m'a point ménagé le spectacle des vies si pures dont il veut faire comme la prédication constante des vertus du jeune âge. Au collègue comme ailleurs, il en a mis sur mon chemin ; j'ai coudoyé de bien belles âmes ; mais personne autant que toi, ô mon ami, n'a contribué à l'orientation de ma vie et n'est entré par l'ascendant de ses exemples dans cette préparation de l'homme qui fait espérer la fécondité d'un avenir... Deux des moments que nous avons passés ensemble, ou plutôt trois, me reviennent à la mémoire et au cœur avec une saveur particulière. Le premier, c'est cette conversation, ce long tête-à-tête que nous avons eu un de ces dimanches de l'automne, avant vêpres. Il était philosophe finissant, grave, sérieux, mais toujours plein de cœur, débordant d'affection. Je sortais de rhétorique. Les quelques mois de philosophie qui m'avaient passé sur la tête, n'avaient pu m'enlever cet enthousiasme fébrile, ce sentimentalisme dont on a plein l'âme après les années de littérature. Tous deux, nous nous étions rendus à ce que nous avons toujours appelé la *Tibérine* (en l'honneur de Saint Basile et de Saint Grégoire de Nazianze), un vrai site à la Virgile, avec le ruisseau, la chute en cascabelle, l'ombrage et le gazon, et situé aux pieds des côteaux sablonneux, en arrière du Séminaire. A... et moi étions donc rendus là, ce dimanche, en vertu d'un de nos privilèges qui nous octroyait ces promenades de liberté. Nous avons jeté bas uniformes et casquettes et la conversation avait pris son train. Nous faisons de la poésie, du patriotisme, de l'enthousiasme. Je ne me souviens plus lequel d'entre nous avait fait la plus belle sortie sur Montalembert, sur Lacordaire. Moi, bien sûr, je

n'avais pas oublié Berryer, mon fétiche de ce temps-là, dont je venais de lire la vie par Lecanuët, et dont les plus belles périodes me trottaient encore dans la tête. Lui, avait fini par me faire part d'une lecture de ses vacances ; il avait lu la vie d'un jeune soldat chrétien dans les camps d'Afrique, et mort comme martyr au milieu de ses camarades débauchés. Et il ajoutait : un jour, après avoir lu une page de cette histoire touchante et chevaleresque, je me pris à pleurer si fort que ma mère entra précipitamment dans ma chambre. — Qu'as-tu donc ? tu as bien de la peine ? me dit-elle — Je pleure, lui répondis-je, et je puis bien pleurer quand je me vois si loin des véritables héros — Et en me racontant cette scène, mon ami avait encore des pleurs pleins les yeux, malgré la répugnance qu'a pourtant le jeune homme à laisser paraître ses larmes. Puis, il ajoutait dans son émotion encore mal contenue : « L... si nous ressemblons si peu à cette race de chrétiens, remercions Dieu qui nous a cependant inspiré le désir de vouloir les imiter de loin ».

Et dans le même journal, après la relation des deux autres souvenirs, je recueille cette conclusion qui affirme bien, elle aussi, la vertu de certaines paroles échangées à l'heure de l'adolescence :

« Voici, mon ami, ce que j'ai voulu conserver de notre amitié. Je recueille ces quelques feuilles mortes au bord des sentiers que nous avons autrefois parcourus ensemble et où m'ont ramené, ce soir, les ennuis des jours présents. Je les recueille avant que les rafales les emportent à jamais. Ces évocations d'un passé qui nous a vus pleins de jeunesse et de passions généreuses, répètent sur mon âme qui n'est déjà plus si enthousiaste, l'effet de la verge de Moïse sur le rocher d'Horeb ».

Que de pages comme celle-là nous pourrions transcrire si les *Actionnaires* s'étaient montrés moins soucieux de nous cacher leur petite histoire. Je n'ai pu retrouver que dans un autre journal et dans

une lettre d'un plus jeune, l'écho de leurs conversations. La lettre est d'un élève de Belles-Lettres qui écrit à Émile Léger :

« Tu ne saurais croire comme ces conversations me parlent au cœur et me font du bien !... Rappelle-toi celle que nous avons eue tous deux, un beau soir, vers le 15 septembre. Ainsi, tu pourras voir que ces belles aspirations ne sont pas éteintes dans mon cœur, mais qu'il y brûle là un feu ardent ». (27 août 1906).

Voici maintenant l'extrait de journal ; il est d'un élève de *Troisième*.

« Cet après-midi, j'ai visité N... Nous avons parlé haut, devisé de grandes choses. L'avenir ! ce mot fait songer bien des gens : il est si vague et pourtant si plein d'événements si douloureux. Rien ne porte plus l'âme à la joie que de rencontrer quelqu'un qui partage ses sentiments et ses aspirations. L'on s'élève mutuellement et de la sorte on atteint plus vite les sommets. Quand on sort d'un tel entretien, on se sent au cœur une telle passion d'agir qu'on se croirait capable d'opérer des hauts-faits ». (28 mars 1904).

Émile Léger et ses camarades passent donc quatre ans de leur vie de collègue à semer ainsi la bonne parole. Ils s'entendent à merveille à saisir les bons moments. Les croient-ils venus, ils jettent allègrement dans les potins trop ordinaires de la conversation écolière, la note sérieuse et plus élevée de leurs idées. Ils commencent par reculer l'horizon étroit où s'enferment trop de collégiens ; ils parlent de leurs devoirs, de l'action possible à 16 ou à 18 ans, du glorieux avenir réservé à la jeunesse canadienne-française, le jour où elle aura décidé de s'en rendre digne. Puis, on cause de la préparation nécessaire à la vie d'apôtre. Et quand

les aspirations du camarade paraissent suffisamment éveillées et élevées, on l'initie progressivement à l'action ; on le pousse à prononcer un discours aux académies, à écrire un bon article, à se faire propagateur des livres de l'*Action catholique*, à faire même à son tour de l'apostolat par la prière et par la conversation. Je connais plusieurs élèves qui durent ainsi à leur ami *Actionnaire* d'avoir pu suivre comme un petit cours d'idéal et d'apostolat et qui furent de vrais apôtres sans être de l'*Action catholique*. Que d'autres eurent la bonne fortune de subir de longs sièges et doivent ainsi à un *Actionnaire* inconnu, le rayon d'idéal qui illumine leur existence. J'ai rencontré des jeunes hommes qui attribuaient à la parole bienfaisante d'un camarade, leur initiation à une vie plus haute ; et il se trouve que ce camarade ne fut nul autre qu'un *Actionnaire*.

Ces succès, les petits apôtres de Valleyfield ne les méritaient-ils point par leur intrépide persévérance ? Leur directeur les avait mis en garde, dès le début, contre la lassitude et le découragement ; ils n'oublèrent point ses leçons.

« Il y a une épreuve, leur avait-il écrit, contre laquelle votre courage doit être tout préparé : c'est celle-là qui consiste à ne pas voir le succès venir à la rescousse d'un travail long et pénible. On a lutté, travaillé, prié sans compter ni les sueurs ni le temps, et le jeune homme-apôtre n'a pas surgi des « ossements arides ». Devez-vous alors abandonner votre néophyte pour courir à des conquêtes apparemment plus rapides ?... Aux yeux de tout membre de l'*Action catholique*, cette œuvre-là

doit apparaître la meilleure, non pas qui a été d'un achèvement facile, mais celle où il est entré le plus de travail, le plus de sueurs et le plus de sang, le plus de cet or pur que sont le dévouement et l'abnégation. Dussiez-vous attendre un an, deux ans, le résultat de vos travaux et de vos efforts sur un jeune que vous auriez entrepris de gagner à la bonne cause, il ne faudrait, mes chers amis, reculer. J'ajoute même : l'œuvre vous apparût-elle, selon toute prévision humaine, probablement inutile ; eussiez-vous même été outrageusement rebutés, vous devriez encore tenter l'entreprise par les moyens qui vous restent, pour le mérite qui vous en reviendrait devant Dieu, et pour l'honneur de n'avoir pas désespéré d'une âme de jeune homme. » (16 septembre, 1902).

La récompense la plus belle et la plus douce de leur dévouement, elle leur venait le jour, où, après avoir longuement cultivé l'âme d'un camarade, ils faisaient décréter son admission dans l'*Action catholique*. Par une attention délicate qui s'implanta à l'état de tradition, ce fut celui-là toujours qui s'était mis à la peine qu'on envoyait à la joie. A l'apôtre revenait le rôle d'initiateur. L'initiation ! c'est le terme envié, le but suprême de l'action sur les unités. Avec quel empressement l'on accepte la démarche finale ! Enfin, l'on va pouvoir livrer à son ami le secret qu'on lui retient depuis si longtemps ! Ici, j'ai consulté mes souvenirs, j'ai rassemblé les confidences qui m'ont été faites, et je veux reconstituer un de ces entretiens définitifs où deux adolescents éprouvèrent

ensemble le frisson des passions les plus pures et vouèrent leur vie à la cause des âmes.

C'était, pour l'ordinaire, au printemps qu'avaient lieu les initiations, au mois de mai : juste à temps pour familiariser avec le fonctionnement de l'œuvre ceux qu'on appelait à remplir les cadres bientôt vides. On choisissait de préférence, le soir, pour aborder son ami.

La récréation d'après-souper vient de commencer. Au sortir du réfectoire, les collégiens se sont élancés par bandes joyeuses, les cheveux au vent, à travers la vaste cour où s'achève la calme splendeur d'une belle journée. Le ciel, l'air, la chevelure des arbres, l'herbe nouvelle, tout est clair et frais comme le sourire d'une âme pure. Le soleil plus rouge fait s'allonger sur le gazon les grandes ombres coniques des érables et des saules, et met des verrières flamboyantes au vieux séminaire de brique. Les pommiers de la ferme du collège, tout blancs et roses, les senteurs égarées dans la brise font rêver à l'éclosion de la vie nouvelle dans la campagne toute proche. Le jour s'achève ; partout, alentour, les jeunes arbres reposent leur feuillage vert tendre dans la poésie du soir qui, très doux, a passé sur la ville et descend maintenant derrière les murs de l'Alma-Mater.

Pendant que les collégiens dispersés dans l'immense arène s'adonnent à la balle au mur, au tennis, à la balle au camp, au ballon, à la crosse, quelques rares couples, des finissants qui rêvent d'avenir, des rhétoriciens qui devisent de baccalauréat, des amis qui s'essaient au lyrisme sentimental, se promènent négligemment près de l'allée verte des

saules ou sous les petits érables du grand rectangle.

C'est l'heure des confidences.

Un *Actionnaire* et son ami se sont donné rendez-vous près des saules du fond ; ils échangent un salut, se mettent de la promenade et la causerie commence :

— Bonsoir.

— Bonsoir, l'ami.

— Te sens-tu prêt aux choses sérieuses ? J'ai un grand secret à t'apprendre ce soir.

— Vraiment ? Oh ! mais je suis tout oreilles.

— Ne va pas t'impatienter ; je m'en vais prendre les choses de bien loin T'es-tu demandé parfois, mon cher B. la raison de tous ces livres que je te fais lire depuis longtemps, de tous ces conseils dont je t'accable depuis tantôt deux ans ?

— Comme tu es mystérieux, ce soir ! . . . Mais, c'est très simple : je ne me le suis jamais demandé. Je ne suis pas si curieux que cela. Je savais ton amitié très pure et très généreuse. Ce que tu as aimé chez moi, c'est mon âme d'abord, et cette âme, tu as voulu par tous les moyens la faire chaque jour meilleure et plus haute, n'est-il pas vrai ? D'où

— C'est vrai, c'est ton âme, mon ami, que j'ai aimée pardessus tout le reste. Mais enfin, quand je t'ai demandé des articles d'apostolat, quand je t'ai poussé à faire des discours où tu prêchais l'action, le devoir, le dévouement, n'as-tu rien soupçonné ?

— Mais non, encore une fois, je n'ai rien soupçonné. J'ai tout compris, voilà ! Tant de fois tu m'as répété et démontré que la plus haute forme

de la vie, ici-bas, c'est la vie pour les autres ; tant de fois tu m'as rebâché qu'on ne saurait vraiment dire avec sincérité son acte d'amour si l'on n'est prêt au dévouement pour l'âme de ses frères ; tant de fois, tu m'as fait apercevoir la mission d'apôtre, non pas comme une vertu de surrogation, une perfection d'aristocrate réservée à quelques âmes d'élite, mais comme le simple et rigoureux devoir du jeune homme qui a de l'instruction et du cœur, qu'alors tu devines, j'ai vu, j'ai compris que cette noblesse de vie qui est la tienne, tu voulais qu'elle fût aussi la mienne. Et tu as cru que le meilleur témoignage d'affection qu'un ami puisse donner à son ami, c'est de l'entraîner avec lui jusqu'au bout du devoir.

— Merci, mon ami, tu m'as bien compris. Mais dis-moi que tu as vraiment dans le cœur l'amour des âmes, que tu connais, toi aussi, la noble soif de l'apostolat ?

— Te le dire ? Et que t'apprendrai-je ? . . . Oui, grâce à Dieu et grâce à toi, j'ai cet amour et j'ai cette soif. Ah ! sans doute, l'égoïsme chez moi n'est pas encore mort. Je connais trop peu la passion du sacrifice. Mieux travailler, mieux observer le silence, mieux prier pour que mon exemple soit meilleur, pour qu'aucune âme ne soit blessée par mon âme, tout cela me coûte encore beaucoup. Mais depuis le jour où tu es venu vers moi, je sens que mon cœur a changé. Je n'ai plus le mépris mais la pitié des camarades qui tombent. Je ne puis voir une âme d'enfant sombrer dans le mal sans m'attrister profondément. La seule pensée d'un danger couru par un ami plus cher, le

seul soupçon qu'il avait pu tomber, m'a jeté à certains jours dans des inquiétudes mortelles. Il y eut des soirs où seul devant le Tabernacle, j'ai demandé avec larmes la préservation de mes amis. Et mes communions les plus ferventes, je puis te le dire, ce sont celles où mon directeur de conscience m'a recommandé l'âme d'un camarade.

— Et ces belles ardeurs t'inspirent-elles parfois des rêves d'action ? des projets d'avenir ?

— Mes projets d'avenir ? . . . n'en parlons pas si tu veux ; ils me paraissent si beaux et j'en porterai le deuil si vite.

— Pourquoi n'en point parler ? Ne vaut-il pas mieux faire descendre ses rêves de la région des nuages, les préciser, leur donner un corps, laisser s'envoler ce qu'ils gardent de trop enthousiaste, de trop chimérique, pour retenir ce qu'ils ont de réalisable ici-bas ? Ne serait-ce pas le moyen de n'en point porter le deuil, mon cher ami ?

— Peut-être. Mais la distance est si infinie toujours entre la réalité et notre idéal. Et nous sommes si jeunes pour nous découronner déjà de nos plus chères illusions.

— Il y a un moyen, mon cher, de ne jamais s'en découronner.

— Lequel ?

— C'est de les réaliser tout de suite. Les illusions, les rêves sont comme les fleurs, les fleurs de mai qui embaument l'air ce soir ; elles se fanent très vite. Il faut les cueillir quand elles sont ouvertes et qu'elles sont fraîches. L'essentiel, c'est de se persuader que l'*avenir* ne commence ni à vingt-cinq ni à trente ans. L'*avenir* ! nous y sommes dès

le jour où nous avons voulu donner quelque sens au mot *devoir*. Surtout, n'allons pas faire de l'idéal, je ne sais quelle étoile lointaine, inaccessible, perdue dans l'immensité d'un firmament qui nous la dérobe pour toujours. Un idéal n'est un idéal vrai et sincère que dans la mesure où on le vit, où on le fait descendre jusqu'à soi, que dans la proportion où ses rayons divins viennent comme franger d'or nos actions de chaque jour. Eh ! bien, tu le vois, pour ne pleurer aucun de ses rêves de jeunesse, il n'est que de leur faire rendre, tout de suite, ce qu'ils ont de beauté réalisable, que d'imprimer la beauté de son rêve, comme un sceau suprême, sur sa vie d'adolescent.

— Ah ! tu en parles en poète, toi. Mais que pouvons-nous pour le bien, pauvres et faibles enfants que nous sommes, enfermés dans l'étroit horizon de quatre murs de collègue ?

— Ce que nous pouvons ? mais d'immenses choses, mon cher ! n'est-ce pas avoir la puissance des grandes choses que de pouvoir prier, communier, se sacrifier pour le salut d'une âme ? La première fois où inquiet pour l'âme d'un camarade, tu as ouvert tes lèvres pour la recommander à Dieu, n'as-tu pas senti que tu venais d'accomplir quelque chose de grand ? je ne voudrais rien exagérer ; mais je me dis parfois, pour échapper à la tentation de la vanité de nos efforts, je me dis que le petit collégien de quinze ou de dix-sept ans qui vit sa petite vie modeste et obscure avec tout l'esprit de foi et tout l'amour d'un cœur ardent, qui prie, qui se sacrifie pour les grandes causes de Dieu,

qui accepte humblement ses épreuves et son travail, ses thèmes, ses versions, le regard sur l'avenir et ses tâches suprêmes, je me dis que cet enfant de devoir et de prière fait plus pour son Église et pour sa race que tous les héros aux beaux gestes compassés et tous les chercheurs de dévouement à panache. La vraie force agissante, crois-m'en, elle est dans « l'effort sans témoin des petits semeurs d'amour de Dieu . . . dans les prières que les hommes n'entendent pas, » dans les petits sacrifices ignorés accomplis dans la confiance de son ange gardien. Qu'en penses-tu ?

— Je pense comme toi, certes. Mais tu avoueras qu'ils sont plutôt rares les jeunes gens qui comprennent et vivent ainsi leur vie. Et puis, nous oublions si souvent ces belles conceptions de l'existence chrétienne dans l'isolement où nous vivons.

— Oh ! comme tu as raison. Les bons,—je veux dire les jeunes gens de bonne volonté — ne sont si faibles, au collège comme ailleurs, que parce qu'ils vivent trop à distance les uns des autres. Ils ne se sentent pas suffisamment les coudes. Que penserais-tu d'une organisation qui grouperait toutes les volontés généreuses, qui ferait se réunir, pour prier et travailler, tous ceux d'entre nous qui, dès maintenant, veulent faire quelque chose pour les autres ? Il est bien entendu que ces jeunes élèves n'ambitionneraient nullement de substituer leur action à celle de leurs maîtres, ni surtout de se décerner un certificat d'excellence qui les constituerait, de droit divin, mentors et régents de leurs camarades. Non, leur ambition serait plus modeste. Sans

revendiquer de supériorité d'aucune sorte, ils se seraient persuadés, néanmoins, qu'il ne faut pas enfouir, sous prétexte de modestie, les dons du Bon Dieu. Et puisque le Christ a voulu allumer dans leurs jeunes poitrines les flammes de l'apostolat, ils demanderaient à se constituer les petits auxiliaires de leurs maîtres, ne fût-ce que pour leur soutenir les bras, quand il faudrait longuement prier. Voyons, que dis-tu de mon projet ?

— Très beau, mon cher ! mais trop beau, j'en ai peur, pour être réalisable. As-tu réfléchi à l'inconstance des jeunes ? Les débuts seraient si beaux, mais pour aboutir, après peu de temps, à une si lamentable désillusion !

— Ici tu te trompes, mon cher ami. Tu calomnies la jeunesse et tu te calomnies toi-même. La jeunesse, la sérieuse, la laborieuse, la jeunesse catholique de nom comme de fait, a plus d'énergie et de persévérance que cela. Au surplus, la constance, c'est une vertu qu'on demande et que Dieu accorde comme les autres. Cette organisation de jeunes, elle n'est plus à créer, elle existe. C'est un peu elle, mon cher, un peu elle, après Dieu, qui t'a fait ce que tu es. Et elle n'a pas si mal réussi après tout puisque je m'en viens te proposer de devenir l'un de nos frères d'armes. Il y a, le savais-tu ? dispersé dans la communauté, un groupe de jeunes gens qui ont embrassé la vie d'apôtre ; si c'est là une vie d'illusion, ils croient qu'il est dans la vie des illusions généreuses qui méritent qu'on prie, qu'on travaille et qu'on se dévoue pour leur triomphe... Mais la cloche sonne ; demain, je t'en dirai plus long, si tu veux. Bonsoir ! »

Et là-dessus, on se séparait et l'on rentrait à la chapelle pour la prière du soir. Deux jeunes gens y apportaient une âme toute chaude et tout émue. Et quelques heures plus tard, dans le grand dortoir où le sommeil avait fait le silence et le repos, une tête d'adolescent se remuait encore sur l'oreiller blanc, tout agitée de rêves grandioses.

CHAPITRE TROISIÈME

L'Action sur la communauté

Gagner quelques rares unités à la *Cause* ne devait pas suffire aux *Actionnaires*. Ce sont tous leurs camarades qu'ils veulent embrigader. Ils croient à un souffle supérieur qui emportera bientôt toute la jeunesse catholique canadienne-française; et pour cette chevauchée prochaine, ils s'efforcent d'enrôler d'abord les jeunes qui les entourent.

Cette ambition, nous n'avons plus à le dire, leur était venue avec l'idée même de l'*Action catholique*. Ils l'avaient consignée dans leurs statuts; et qu'elle resta bien toujours l'une des fins poursuivies, il est facile de s'en convaincre à lire la lettre d'un *Actionnaire*, ancien élève, adressée à un plus jeune demeuré à l'Alma-Mater. Cette lettre est peut-être un peu longue; on nous pardonnera de la reproduire néanmoins en entier. Écrite à l'automne de 1906, vers la fin de la Croisade, elle constitue un document de toute première valeur sur la mentalité de la jeunesse cécilienne de ce temps-là.

« Mon cher ami,

« Dans un mois, vous aurez commencé une autre année scolaire. Si je ne me trompe, bien des choses seront changées... Selon moi, lecollège est à une époque de transition. Il vient de

voir s'écouler les premiers dix ans de sa vie, et la décade qu'on va suivre sera grandement influencée je crois, par l'année 1906-1907.

« Notre départ à nous, non pas à cause de notre importance, mais bien, parce que, pour la première fois, nous étions dix qui partions, devra se faire sentir un peu. La communauté aura peut-être gagné à changer de classe dirigeante ; mais soit pour le mieux soit pour le pire, c'est toujours un changement notable qui va s'opérer. L'esprit du collègue, mes chers amis, dépend, pour une bonne part, de vous qui restez, de vous surtout qui par vos talents et votre distinction, êtes destinés à diriger vos confrères. Certes, je vous connais, et nul ne sait mieux que, si vous voulez faire servir au bien des autres, et mettre à la disposition de vos maîtres toute l'influence heureuse dont vous êtes capables, les destinées du collège sont entre bonnes mains. Vos devanciers vous auront été utiles en quelque chose : vous avez vu notre vie et nos actes de près, et vous saurez vous garder de nos fautes ; vous ferez ce que nous auront omis de faire ; vous complèterez et achèverez le peu de bien que nous aurons peut-être commencé.

« Mon cher H. . . tu te souviens que durant l'avant-dernière année scolaire surtout, dans certains milieux au collège, l'atmosphère était imprégnée d'idées d'apostolat. On parlait d'action bienfaisante sur les confrères et l'on agissait. L'an dernier, le zèle de quelques-uns s'est peut-être attiédi : il y eut de l'indifférence et de l'oubli, bien que plusieurs encore soient restés admirables de dévouement caché ! Mais les grandes vérités d'autrefois sont-elles amoindries par la désertion de quelques-uns ? L'exemple d'une conduite noble, l'action d'une bonne parole opportune, le travail de prosélytisme accompli par les cercles académiques, toutes ces choses ne sont-elles plus un devoir pour ceux dont l'âme est assez grande pour les comprendre ? Tu sais la réponse. Et ne voudrais-tu pas compter, dès aujourd'hui, parmi ceux qui forment l'élite requise pour continuer cette action ? Aujourd'hui, mon bien cher ami, à ton entrée dans les classes élevées, donne-toi donc un peu, oui, beaucoup même, à l'apostolat du jeune homme. Pas de grands sermons, pas de piété affectée et ridicule ; mais une vie saine et forte qui serve d'exemple, une parole et une plume pleines de tact et de charité. Dans quatre ans, songe à tout le bien qu'un seul élève de bonne

volonté pourrait accomplir. Mais tu ne serais pas seul. Il en est d'autres qui savent comme toi le prix de ces grandes choses. Unissez-vous et travaillez de concert. Pardonne, H. . . ces conseils qui ne viennent pas d'un vieillard tout-à-fait, mais je voudrais tant que nos amis demeurés après nous à l'Alma-Mater fissent mieux que nous. Nous regrettons tant déjà de n'avoir pas utilisé toute notre jeunesse ! Et nous voulons crier à ceux qui ont encore le temps d'être utiles au collège : « Ne vous exposez pas aux mêmes regrets ! » Quelle communauté pourrait résister à l'exemple entraînant des meilleures têtes de toutes les hautes classes ? Le mauvais esprit vivrait-il un instant si tous ceux qui comptent et qui forment l'opinion, étaient unanimes à vouloir introduire la distinction et la religion solide ? » (7 août, 1906).

La preuve en est donc faite : de 1902 à 1906, le groupe des *Actionnaires* ambitionna réellement de faire communier à son idéal tous les camarades de Valleyfield. Ce programme tracé à ceux qui restent, nous révèle l'ampleur de l'œuvre accomplie par ceux qui s'en vont. C'est qu'après tout, à l'*Action catholique*, l'on n'a pas encore atteint l'âge où les projets s'interdisent d'être ambitieux. Des croisés de 15 à 18 ans peuvent-ils bien ne pas bercer dans leurs jeunes têtes des rêves à la Detaille, rêves sans bornes et enivrants, où, dans un nuage de gloire, au son des fanfares aériennes et sous l'aile des drapeaux frémissants, défile sans cesse le régiment triomphal ? « Essayistes » à leur début, les *Actionnaires* n'ont pas encore eu le temps de se refroidir devant la résistance passive, l'implacable force d'inertie qu'opposent les jeunes gens — tout-à-fait des hommes sur ce point, — aux initiatives les plus généreuses et les plus nécessaires.

Disons pourtant que ces illusions d'enthousiastes se corrigeaient chez eux par une connaissance très

réaliste du milieu collégial. En dépit de leur optimisme foncier, ils avaient vite pressenti, en abordant l'action, que rien n'est difficile comme une conquête d'âme. La foule des préjugés rencontrés en route, les sourires sceptiques aperçus sur des lèvres qui voulaient être ironiques ; plus encore : la mauvaise volonté qui, maintes fois, leur avait sans merci barré le chemin ; la réserve, l'espèce de pudeur qui à d'autres moments et comme malgré eux, cadennassait leur bouche en présence de certains gestes et de certaines figures, tout cela leur avait révélé dans ce petit monde du collège en apparence mobile et fuyant, quelque chose d'étrangement arrêté et de consistant : une mentalité collective, médiocre trop souvent, comme tout esprit anonyme, parce que, si elle est faite de la vulgarité envahissante du plus grand nombre, elle l'est aussi des abdications des meilleurs. Le milieu collégial ! les *Actionnaires* comprirent qu'ils en devaient faire l'objet de leurs premières conquêtes. Il leur apparut comme l'ennemi redoutable, la force dissolvante qui pouvait entamer l'intégrité de leurs juvéniles convictions et qui effriterait, à fur et à mesure de leur travail, les constructions d'idées et de vie plus haute entreprises dans l'âme des camarades.

Et certes, n'avaient-ils pas pleinement raison ? De quelles graves responsabilités n'a-t-on pas chargées le milieu scolaire ! « La vie en commun rend commun », prononce le pessimisme niétzschéen. « Les garçons sont des moutons de Panurge pour le bien comme pour le mal ; ils ne pensent pas et n'ont pas encore de principes arrêtés. Tout

dépend de celui qui s'imposera à eux comme chef », lit-on dans le *Tom Brown's schooldays*, le célèbre roman pédagogique de l'Angleterre. Et n'est-ce pas encore un éducateur anglais qui va jusqu'à soutenir — avec un brin d'humour sans doute — que la morale élaborée dans un troupeau d'écoliers est en tout semblable à la morale primitive des tribus sauvages, qu'on le constate dans de nombreuses pratiques de vengeance et de mise à l'interdit ? La mentalité du milieu collégial ressemblerait donc en tous points à la mentalité collective du parlement et du théâtre telle que décrite par M. le vicomte Eugène Melchior de Vogue, dans *Les Morts qui parlent* : « Elle a ses mouvements, son niveau presque toujours médiocres ; rarement elle s'élève à la hauteur des meilleurs ; le plus souvent, elle rabaisse ceux-ci à l'étiage des pires, des moins intelligents et des plus méchants. »

Que penser de toutes ces opinions ?

Certes, il ne faut pas nier l'action déformatrice du milieu scolaire. Disons pourtant qu'il ne saurait être question ici d'influence strictement immorale, de tyrannie du libertinage imposée au grand nombre par un groupe de corrupteurs. Dans nos collèges catholiques où la surveillance active et consciencieuse n'abdique jamais, ces despotismes dégradants ne sont guère possibles, du moins pour une longue période. Et aussi bien, ne voulons-nous parler — et après les *Actionnaires* qui dans leurs délibérations se l'étaient signalée et avaient essayé de la définir pour la mieux combattre — ne voulons-nous parler que de cette action lente et subtile qui impose, elle aussi, ses petites tyrannies

intellectuelles et morales, mais d'une façon si discrète et si imperceptible que les âmes s'y désagrègent comme inconsciemment et presque à l'insu des éducateurs.

Quiconque a observé, même d'assez loin, le petit peuple d'un internat, a tôt fait d'y surprendre des clans multiples que forment et déforment le temps et les circonstances, et dans le clan, le chef ou l'idole qu'entoure fidèlement le cercle des admirateurs. Voudrions-nous parler de constellations ? Il faudrait convenir, hélas ! que ces admirateurs-badauds, très modestes étoiles, évoluent pour l'ordinaire dans l'orbite d'une nébuleuse. Rien de moins éminent qu'un chef de clan au collège, surtout parmi les plus jeunes ! Un poignet solide, le verbe audacieux et haut, quelques bons coups à la balle au mur ou à la balle au camp, un coup de botte, un coup de poing fameux, un peu de forfanterie devant les maîtres, quelques aventures mémorables en marge de la discipline suffisent à camper les héros que l'on admire et que l'on copie.

Avec les années, le collégien se fera plus exigeant ; son idole n'en restera pas moins de formation argileuse. Ce n'est pas qu'il dédaigne la dignité morale ; mais comme il s'en laisse imposer par le talent tout court, par le succès sans travail ! L'idole, c'est alors l'écolier à l'intelligence vive et brillante, le jeune homme des triomphes faciles, dédaigneux de ses succès, cachant même son travail pour éblouir les badauds ; au demeurant bon garçon, spirituel et serviable, se faisant pardonner ses quelques supériorités par des médiocrités consenties, petit maître

en pragmatisme, d'un idéal à ne décourager personne, et qui promène sur toutes choses un sourire bienveillant et sceptique. Si à ces qualités d'esprit et de tempérament il en joint d'autres de figure, de maintien ; s'il a quelque talent à jouer le dandysme, à tenir le rôle d'un arbitre des élégances, aussi heureux que les petits marquis de Molière il peut compter sur tous les succès. Oh ! à cet âge le prestige d'une chevelure bien lisse et bien pommadée, l'engouement du pantalon bien crampé, aux plis impeccables, le fétichisme de la cravate, au nœud « dernier chic », aux couleurs chatoyantes !... Savez-vous, élégants et freluquets petits Pétrones, qui plastronnez, la tête rayonnante, la joue en fleur, le rire aux lèvres, pendant que vos fines mains d'artiste dameret agitent sur votre gilet de couleur le chaînon de vos breloques d'or, et que vous rythmez votre joie de vivre aux craquements mesurés d'escarpins éblouissants de cirage, savez-vous comme autour de votre petite personne vaniteuse l'on s'ébahit, l'on se pâme et l'on sèche d'envie ! X... a contemplé votre pantalon tombant, votre pantalon somptueux comme la culotte d'argent du sous-préfet, et, tout marri, il a regardé l'étoffe du sien fripée et déformée par sa jambe tortue et ses bretelles trop forts. Y... a vu votre tête de jeune soubrette, maquillée et embaumée comme celle d'un mannequin d'étalage, et demain au dortoir, Y... s'épuisera en coups de peigne et en coups de brosse pour imiter ces frises et ces volutes chevelues. Z... n'a jeté qu'un rapide coup d'œil sur votre cravate et sur votre faux-col ; et il songe à

s'en commander de semblables pour la fête prochaine, Z... un boursier du collège qui n'a pas le sou, qui pour écrire n'a jamais que les plumes et l'encre de ses voisins, et qui porte parfois les habits retournés de son plus grand frère !

Hélas ! si tout se bornait à des singeries de toilette. Mais ce sot engouement pour des héros qui n'ont point de vulnérable que le talon, n'est-ce pas déjà, dans les jeunes consciences, une déformation de la véritable valeur morale ? Puis, à la faveur des opinions régnantes autour de l'idole, ajoutez que parfois c'est le travail qui passe de mode, ce sont des livres frivoles qu'il faut avoir lus, des conversations légères qu'il faut subir ; c'est le cas de toute une classe se faisant fi des examens parce qu'un fantoche quelconque se fait une pose de n'y pas songer ; c'est tel ou tel naïf se tuant à la lecture pour se vanter, tout comme un autre, de dévorer ses cinq à six romans par quinzaine ; c'est l'écolier timide et poltron qui, pour hurler avec les loups, critique des camarades qu'il respecte et qu'il estime, des maîtres qu'il vénère et qu'il aime.

Et tout cela, est-ce du roman ? est-ce de l'histoire ? Demandez-le aux jeunes *Actionnaires*.

Notons, en outre, que le milieu n'agit pas que sur les natures médiocres. Si les bons et les meilleurs se mettent en garde, que de concessions néanmoins leur arrache la tyrannie de l'esprit grégaire ! Oh ! ne leur demandez pas, dans ce petit monde bourgeois où l'on affiche l'horreur sacrée du panache, ne leur demandez pas d'éprouver quelque noble et héroïque colère, de se griser, comme de petits Cyranos, d'enthousiastes défis,

Empanachés d'indépendance et de franchise ;

de « cambrer » leur âme « ainsi qu'en un corset » ; de « retrousser leur esprit ainsi qu'une moustache », et

« *De faire*, en traversant les groupes et les ronds,
Sonner les vérités comme des éperons ! »

Ne leur demandez pas, surtout, ce courage moins tapageur, mais plus fort parceque plus calme, du jeune homme de l'énergie chrétienne qui sait dire sans peur, quand c'est mal : « c'est mal ! » ; qui défend son âme contre toutes les infiltrations de faiblesse et dont la seule présence est un encouragement aux bons et une gêne pour les mauvais. Non, de grâce, ne leur demandez ni cette dignité fière, ni même les couplets de bravoure à la Bergerac, à eux, si complaisants, à eux, pusillanimes qui replient, tous les jours, pour les cacher, les grandes ailes de leurs rêves.

Est-ce à dire qu'il faille vouer aux gémonies le système de l'internat et en revenir à l'éducation privée ? Certes, nul n'y songe ; et ce serait supprimer un péril pour en créer un autre. Il sera plus simple de s'en tenir aux procédés des éducateurs avertis, d'agir comme agissaient nos maîtres : de comprendre toute l'étendue du danger et de prémunir en conséquence le jeune collégien. On voit tout de suite le profit que peut retirer le caractère de l'élève d'une lutte de tous les instants, pour ne relever, malgré l'opinion des autres, que des jugements de sa conscience, et pour aller, en dépit des obstacles, jusqu'à la plénitude du devoir.

Le mieux toutefois, et qui est d'une éducation plus haute, n'est-ce pas de transformer le milieu,

de l'aérer ? L'importance et la beauté d'une pareille entreprise n'échapperont à personne, pour peu qu'on y aperçoive tout l'avenir des caractères. Assurément, nul ne voudra soutenir que la tâche soit audessus des ressources d'une éducation chrétienne. Aucun décret de la Providence, que nous sachions, n'a voué les bons et les intelligents dans une communauté de jeunes hommes, à l'inertie, à la lâcheté, à l'abdication et à l'esclavage, pour n'accorder qu'aux mauvais ou aux médiocres l'activité, l'audace, l'ambition et la force. Il n'est que d'organiser les jeunes gens d'esprit et de cœur, de les rappeler au sentiment de leurs responsabilités, et, sous la direction de leurs maîtres, ils s'élanceront enthousiastes à la conquête du *milieu collégial*. ⁽¹⁾

(1) « Le directeur prêtre ne peut pas assumer toutes les responsabilités de l'œuvre. Il lui faut des auxiliaires sur lesquels il puisse entièrement compter. C'est donc cette élite initiale qu'il importe avant tout de former. Les cadres ne suffisent pas. Il faut un levain pour vivifier la masse... Le premier souci d'un directeur doit être d'étudier attentivement ceux qui l'entourent, et quand, après quelque temps d'observation, il aura discerné quelques jeunes gens meilleurs que les autres, il prendra un soin tout particulier de les former à l'esprit chrétien. Il sera bon qu'il les réunisse en particulier, et au lieu de les investir dès d'abord de l'autorité, il leur fera comprendre qu'ils doivent être les éléments constitutifs des œuvres... Il suffit de le vouloir : il y a toujours dans nos œuvres des âmes de bonne volonté qui souffrent du laisser aller, de l'inorganisation, à qui ne suffisent pas les réunions extérieures où tout le monde se félicite de résultats problématiques, et qui demandent au contraire à être auxiliaires du prêtre pour la conquête d'âme à âme, pour tout le travail fécond de la formation chrétienne des plus jeunes... »

« Sachons donc les trouver, les intéresser à l'œuvre générale et nous serons étonnés des résultats qui seront obtenus. Nos

Mais, nous diront peut-être quelques-uns : n'est-ce pas substituer à l'action du maître l'action de l'élève ? Nous n'en croyons rien ; en réalité, c'est fortifier et prolonger l'action du maître. C'est en assurer l'efficacité par l'acceptation d'un concours nécessaire à une œuvre qui ne saurait se passer d'aucun auxiliaire. Ce n'est pas non plus remplacer une tyrannie par une autre, faire triompher une influence qui sera bonne mais qu'il faudra subir tout comme la mauvaise. L'action d'une élite chrétienne ne va pas sans le respect de la dignité humaine. Elle crée autour d'elle une atmosphère de noblesse et de liberté où les âmes respirent et grandissent personnelles et fortes.

On le verra bien par l'histoire de l'*Action catholique*.

C'était un soir du commencement de l'hiver. Dans la grande cour toute noire, les luminaires à arc de la ville projetaient seuls pardessus les toits, leurs rayons lointains, faibles et mobiles comme les reflets d'une aurore boréale. Dans le silence profond et la lumière pâle, tombait, comme une poudre d'argent, la blancheur de la première neige. Quatre élèves et un prêtre se promenaient dans le champ libre, avant la sortie de la communauté. La causerie avait le ton grave. A propos d'une question de peu d'importance, mais où les *Actionnaires* avaient sondé le terrain et essayé leurs forces, le scrutin de l'Académie s'était prononcé contre le petit groupe.

patronages, nos cercles, nos avant-gardes seront véritablement alors des foyers de vie chrétienne ». (*Pour les jeunes*, abbé S. Beaulieu, p. 90-91).

Les quatre élèves — on a reconnu l'état-major de l'*Action catholique* — dissertaient autour de l'évènement. Aucune parole de découragement, pas un mot d'aigreur n'était venu sur les lèvres. Il était visible toutefois que le dernier échec avait apporté sa douloureuse surprise.

« Nous sommes battus, bien battus et pour longtemps », avait soupiré quelqu'un. « Rien à faire avec les plus vieux », avait ajouté un autre ; le succès, s'il doit jamais nous venir, force nous sera bien de l'attendre des plus jeunes. » Un troisième venait même de dire : « A quoi bon vouloir gagner tout le monde, si nous ne devons jamais réussir qu'auprès d'une petite minorité ? Concentrons nos efforts sur quelques camarades, laissons tranquilles les autres que notre programme irrite. »

Émile Léger parla à son tour : « Mes amis, mes amis, de grâce, plus haut les cœurs ! Il y aurait quelque chose de plus grave que notre échec ; ce serait qu'il pût nous abattre. Dans toutes nos réflexions, nous n'avons que le tort d'oublier une chose : le but de notre œuvre. Souvenons-nous : ce n'est pas seulement une élite, c'est toute la jeunesse que nous avons formé le dessein de conquérir. Nous nous plaignons qu'on nous résiste ? Mais jusqu'ici, qu'avons-nous fait de réellement effectif, de suivi, pour gagner nos camarades et les gagner tous ? nous ne sommes toujours qu'au début de nos efforts. Nous avons agi sur quelques unités, mais sur la communauté ? . . . Travaillons ! Pourquoi Jésus ne gagnerait-il pas les autres comme il nous a gagnés nous-mêmes ? La jeunesse a trop besoin d'idéal et de dévouement pour ne pas venir

à nous... Et que faisons-nous, dans tout cela, de notre foi à la vertu des échecs ? Mes chers amis, Dieu nous envoie l'épreuve, c'est donc qu'il s'occupe encore de nos efforts d'enfants. Procédons avec méthode, avec persévérance, et avant qu'il soit longtemps, je vous le prédis, la force de l'opinion sera pour nous. Mais laissons la parole à notre directeur. »

Le prêtre parla :

« Mes jeunes amis, comme toujours c'est votre président qui a raison. Ne boudez point votre premier échec. L'échec est bon, l'échec est nécessaire. Le succès trop continu nous rendrait vains et orgueilleux, ce qui veut dire : indignes et incapables de travailler aux œuvres du Maître. Au reste, vous le savez, l'on a toujours réussi, si avec foi et avec amour, l'on a donné son modeste effort. Ne le dites-vous pas entre vous ? ne l'avez-vous pas écrit à vos amis : « Dieu n'impose point les résultats immenses ; il ne demande que le travail et le dévouement. » Donc, quand on a pour soi le dévouement, la prière et Dieu, on n'est jamais battu que si on le veut. Ah ! si vous saviez la fécondité infinie des petites prières secrètes, des vœux obscurs formulés par les humbles, des actions ignorées mais qui vont toutes au même but, qui toutes imploront inlassablement le Bon Maître pour que son règne arrive ! Voyez comme tombe ce soir la première neige. C'est bien peu de chose que cette petite étoile de givre qui descend des hauteurs, brille un instant, puis doucement ou emportée par la rafale d'hiver, va se perdre au bord

des routes ou dans la grande plaine. Et pourtant, qu'il tombe encore pendant quelques heures, pendant quelques minutes, de ces infiniments petits, et cette humble poussière d'étoiles éteintes mettra tout-à-l'heure sur les champs noirs la grande étendue blanche. »

« Mes amis, restez longtemps, restez toujours d'opiniâtres petits semeurs, de petits semeurs de paroles, de petits semeurs d'actions, de petits semeurs de prières. Quand vous aurez jeté autour de vous, d'une main généreusement ouverte, toutes ces semences anonymes et que peut-être les croirez-vous perdues ou emportées par le vent, ce sera l'heure où, sous la main bénissante du doux Maître, vous apparaîtront sur les vastes champs stériles, de grandes étendues blondes. » ⁽¹⁾

La parole du prêtre tomba tout de suite en terre féconde. Cette conversation de fin de novembre 1903 se termina par l'élaboration d'une propagande plus active qui fut tôt organisée. Les *Actionnaires* songèrent tout d'abord à résumer en quelques formules brèves l'essentiel de leurs aspirations, puis, à les répandre sur de petites feuilles volantes, au sein de la communauté. Avec le temps, le projet se modifia, s'agrémenta de quelques additions et de plusieurs enjolivements; et voici donc que paraissait, un jour de mai 1904, sur deux feuillets distincts, cartonnés et enluminés d'or, *Le credo du jeune homme apôtre*. L'un des feuillets portait en première page un médaillon du Jésus adolescent

(1) Cette causerie a été rédigée d'après des notes assez complètes que nous avons pu retrouver.

d'Hoffmann, avec en exergue : *Le modèle divin*, et au rez-de-chaussée de l'enluminure : *Le jeune homme-apôtre*. La page deuxième contenait ce passage de l'Évangile selon Saint-Luc :

« Et trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.

« Et tous ceux qui l'entendaient étaient surpris de sa sagesse et de ses réponses.

« Lors donc qu'ils vinrent, ils furent remplis d'admiration ; et sa mère lui dit : « Mon fils, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous ? Voilà que nous vous cherchions, votre père et moi, étant tout affligés.

« Il leur répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses qui regardent le service de mon Père ? » (Chapitre II, 46-49).

En regard de ce texte, à la page troisième et débordant sur la quatrième, l'on pouvait lire. *Le credo du jeune homme-apôtre*, cri de foi vibrante et agissante, écho fier et fort, le plus beau peut-être qui eut jailli jusque là de l'âme de la jeunesse canadienne :

Je crois en Dieu ; je crois en Jésus-Christ ; je crois en l'Église infaillible et immortelle.

Je crois à mon pays ; je veux qu'il soit toujours, dans mon cœur, mon premier amour après Dieu.

Je crois que tout chrétien est apôtre et que l'apostolat est la plus haute forme de la vie.

Je crois à l'efficacité et à la nécessité de l'action des jeunes sur les jeunes, et proclame que le temps est venu pour le jeune homme de cœur de choisir entre une vie molle et inutile et la vie active et féconde de l'apostolat.

Je crois à la jeunesse de mon pays. Je crois qu'elle a de grands devoirs et un grand avenir, et qu'elle ne deviendra digne des uns comme de l'autre que si elle est religieuse et incorruptible.

Je crois que la jeunesse croyante plus que la jeunesse incrédule doit avoir le talent, le courage, la hardiesse et la combativité généreuse.

Je crois qu'à côté du devoir professionnel, la jeunesse catholique a un devoir social à remplir.

Vivant à une époque où les forts faiblissent et où les inébranlables succombent, je crois que mes croyances seules me donneront l'énergie de rester debout et d'aller droit mon chemin.

Je crois que dans un temps où l'Église est plus méconnue et plus abandonnée, ce serait pour moi plus grande faiblesse et plus grande lâcheté de n'être pas un catholique sans peur.

Je crois que les ingratitude, les amertumes, la persécution et l'oubli sont les vraies récompenses ici-bas des vrais serviteurs de Jésus-Christ et de son Église.

Je crois qu'il y a au ciel des couronnes pour les bons lutteurs de Dieu, et que celui qui aura perdu son âme pour ses frères et pour Jésus-Christ, la recouvrera là-haut !

Et le tout s'achevait par une note non moins fière et qui rythmait alors, pour la première fois, la marche en avant des petits croisés :

« Vive le Christ qui aime les jeunes ! »

L'autre feuillet portait en première page, le médaillon de Charles de Montalembert, adolescent, tel qu'au sortir du collège il dut apparaître à Armand de Pontmartin, « avec une indicible auréole d'enthousiasme, de ferveur et de jeunesse ». La troisième et la quatrième page portaient les mêmes choses que les pages correspondantes du premier feuillet. Mais sur la deuxième, au lieu et place du texte évangélique, l'on avait reproduit les extraits suivants des *Lettres à un ami de collègue* :

« Servir Dieu, être libres, voilà nos devoirs !

« Dans un siècle où l'on méconnaît les vérités sublimes du christianisme et où l'on se joue de ses mystères, nous sacrifierons

toutes nos inclinations, nous surmonterons toutes les oppositions pour lui rester fidèles.

« Montrons qu'en pratiquant toutes les obligations que nous impose notre auguste religion, nous pouvons être aussi instruits et aussi libres que ceux qui croient faire preuve de lumière et d'indépendance en méprisant la religion. parce qu'ils sont trop faibles pour y croire ou trop vicieux pour lui obéir.

« Nos mœurs seront exemptes de tout reproche ; pratiquant ouvertement la religion et dévoués au culte de la liberté, nous ne souillerons pas cette sorte de sacerdoce par des désordres qui nous dégraderaient autant qu'ils nous rendraient malheureux.

« Tu te souviendras que le premier devoir du chrétien et du bon citoyen est de communiquer les lumières de la religion et de la liberté.

« Pourquoi ne pas nous sacrifier pour nos concitoyens, aujourd'hui que le dévouement est une chose si rare, le vrai civisme une fonction si peu recherchée ?

« Gardons notre sang pour la religion et la patrie ; oui, prenons cet engagement sublime ! »

Les credos furent vite dans toutes les mains. Les petites feuilles devaient même s'envoler bien au delà des murs de Valleyfield et aller prêcher un peu partout l'enthousiaste symbole. La *Croix de Montréal* leur fit un bout de réclame ; le Père Vuillermet les recommanda chaleureusement dans *Le Rosaire* de Saint-Hyacinthe. On en expédia à Rigaud, à Sainte-Thérèse. Un Père Jésuite en vendit à lui seul plus d'un millier à la jeunesse montréalaise. Et sans doute les jeunes du dehors imitèrent un peu leurs camarades de Valleyfield qui, pendant plusieurs années, placèrent sur leurs pupitres, comme idéal inspirateur, le petit credo à côté du crucifix.

Pour une première propagande que pouvaient désirer de mieux les Actionnaires ? Ils se trouvèrent

au comble de leurs vœux : ils eurent la joie d'avoir répandu très largement leurs idées; et, du même coup, leur caisse s'était enrichie d'assez de pièces blanches pour faire l'achat de quelques livres d'action, et surtout, pour prendre un abonnement à *La Croix* de Montréal où ils venaient de pressentir un excellent instrument d'apostolat.

Ceux qui vivaient au milieu de la jeunesse, au printemps de 1903, se souviennent encore, sans doute, du chaud enthousiasme suscité dans les collèges par la réapparition de *La Croix*. Serait-ce que sa générosité chevaleresque, sa conscience encore vierge d'émoussement rend la jeunesse plus apte que tout autre âge à ressentir le danger des coûteux compromis, la honte des lâches reculades ? Il est sûr qu'aux environs de 1900, rien ne valait pour rallier les suffrages spontanés des jeunes, comme un geste de fierté, une attitude de résistance. Or, la réapparition de *La Croix*, c'était, dans ce sens, la reprise d'un effort, modeste si l'on veut, mais courageux et hardi. La petite feuille s'annonçait comme vaillamment catholique et avec cette allure batailleuse dont on raffole à dix-huit ans. La rédaction s'en montrait variée, vivante; et surtout il y eut bientôt *Le coin des jeunes* — avec, comme épigraphe, cette parole de Châteaubriand : « C'est la jeunesse religieuse et libre qui fera l'avenir de la patrie ! » — coin brillant où les jeunes faisaient mieux que de la jolie prose ou des vers décadents, mais parlaient de choses dont la jeunesse s'enivrait. Le *Semur* nous a rendus familiers avec ces explosions de foi et de patriotisme juvéniles. Mais c'était alors presque du très neuf, et chacun devine

l'intérêt que peut offrir aujourd'hui ce *Coin des jeunes* de *La Croix* de Montréal. On retrouve là, sous une surabondance de rhétorique peut-être, mais avec un accent de claire sincérité, les premières élaborations de l'admirable page d'histoire que notre jeunesse devait écrire en 1904.

Les *Actionnaires* aperçurent tout de suite le profit que, pour leur œuvre, ils pouvaient tirer du *Coin des jeunes*. Et s'il fallait une preuve de l'ébranlement des âmes juvéniles à cette époque rien ne le démontrerait mieux que la lettre collective adressée par les *Actionnaires* au fondateur du journal. Si merveilleuses sont les espérances entrevues qu'on peut se demander si l'expression ne vient pas pour de bon surfaire la pensée. ⁽¹⁾

Monsieur le Rédacteur,

Nous devons à l'entremise d'un de nos professeurs d'avoir lu le premier numéro de votre journal. Serons-nous mal venus à vous dire l'accueil que nous lui avons fait ? Vous ouvrez bien larges vos colonnes aux jeunes. Ce sont encore des jeunes qui veulent vous dire combien *chez nous*, l'on vous admire et vous applaudit.

C'est de tout cœur que nous crions : bravo à la Croix ! Nous aimons tout de l'intrépide nouveau-né ; nous l'aimons pour son nom, pour sa devise, pour sa tenue si correctement française ;

(1) A propos de ces écritures envoyées par des collégiens à un journal, nous déclarons franchement que nous n'entendons point recommander ici ce procédé d'action. Nous ferons remarquer que vers 1903, on laissait assez facilement les jeunes écrire au « *Coin des Jeunes* » — ; et qu'au reste les *Actionnaires* s'arrangèrent toujours de façon à ne point faire d'accrocs à la discipline collégiale.

nous l'aimons surtout pour son souffle de jeunesse et de foi vaillantes, pour sa franche « allure de pèlerin de la religion et de la liberté ».

L'apparition de *La Croix* nous réjouit pour des motifs tout particuliers. Votre journal, Monsieur le Rédacteur, doit avoir son entrée facile dans tous les foyers chrétiens ; mais il doit être aussi chaleureusement accueilli, salué partout comme l'organe attitré de la jeunesse catholique du Canada français. On lui reproche à cette jeunesse de n'être ni assez croyante ni assez agissante. La vérité n'est-elle pas plutôt qu'on l'aura trop habituée à se renfermer dans les fausses joies d'une sécurité éphémère ? On lui a tant dit qu'il n'y a plus de batailles à livrer, que les luttes pour le droit et pour l'Église sont choses d'outre-mer... Mais la générosité n'est pas morte dans tous les cœurs. Non, qu'une tribune se dresse, qu'une voix s'élève enfin, une voix de bataille et de ralliement, et l'on verra qu'il ne se trouvera ni assez de drapeaux, ni assez d'épées pour toutes les jeunes mains qui voudront en tenir...

Ce sera la gloire de *La Croix* montréalaise d'avoir activé, sinon préparé ce mouvement de la jeunesse. Voilà l'œuvre ! n'est-ce pas qu'elle sera belle, monsieur le Rédacteur ? Vous l'accomplirez jusqu'au bout, parce que pour cela deux choses ont toujours suffi : une franche générosité et l'appui de Dieu. La première est forte et immortelle comme la jeunesse ; la seconde n'a jamais fait défaut à ceux qui voulaient être loyalement utiles et saintement désintéressés.

C'était signé : *Un cercle de jeunes collégiens*. Et voilà donc que présenté par cette sonore réclame, le journal fit son apparition au Collège de Valleyfield. On aura bien soupçonné, en effet, que les *Actionnaires* n'avaient pas écrit leur lettre pour les messieurs de la galerie, mais avec le dessein d'atteindre par un choc en retour, leurs camarades *céciliens*. *La Croix* se mit à circuler parmi les plus âgés de la communauté, les éveillant à des aspirations neuves, à de généreux projets d'action. Au besoin, la curiosité venait prêter main-forte à l'enthousiasme.

Il suffisait de jeter un regard au bas des articles du *Coin des jeunes*, pour reconnaître des confrères ou des frères d'armes sous les pseudonymes. Et puis, comment n'aller pas tout droit aux résolutions viriles quand on avait lu le claironnant article du 3 janvier 1904 : *Héros ou fantoche ?* Cette fois, c'est déjà tout un programme que le journaliste-collégien propose aux réflexions de ses amis.

L'article débute par une revue d'histoire et de mœurs contemporaines :

... « Nous avons eu notre âge héroïque; j'invite les jeunes à le revivre quelque fois. On y respire cet air large et pur qui reconforte et rend meilleur.

J'appelle époque héroïque, non pas ce temps où nos soldats, souvent un contre dix, mais soutenus par les régiments de France, se ruaient sur les lignes anglaises. J'appelle époque héroïque, ces temps de courage austère et de vertus généreuses où, seuls, abandonnés de tous, nos grands ancêtres se ruaient à l'assaut du Parlement de Westminster et en revenaient nos libertés à la main. Ah ! comme ils étaient simples et comme ils étaient grands les hommes de ce temps-là ! c'était la simplicité du désintéressement et la grandeur d'une noble fierté. Sans doute, alors non plus, ce n'était pas toujours la victoire, mais, c'était toujours l'action, c'était toujours la lutte. Aujourd'hui ! — tranchons les mots, pas de masques, si l'on veut — aujourd'hui, c'est toujours la désertion, et hélas ! c'est souvent la défaite.

Il y a quelque chose de pire toutefois que nos reculades et nos dérobades. C'est l'incroyable indifférence où sommeille le peuple ; c'est cette effroyable sérénité de conscience après les déchéances et les trahisons : c'est l'allure impunément arrogante et hautaine des félons et des déçus ; c'est l'accomplissement courageux du plus simple devoir taxé de pose ou de fanfaronnade ; c'est la probité honnie et la malhonnêteté notoire passant le visage haut au milieu des scandaleuses adulations de la multitude ».

Puis, après cette entrées en matière plutôt vive, après le regard sévère sur le présent et sur le passé, le journaliste-*actionnaire* se retourne vers les jeunes, vers l'avenir :

... « Eh bien ! en présence de cette situation grosse de menaces, je me retourne vers les jeunes et je leur dis : Que serez-vous devant cette ligue formidable de toutes les cupidités et de tous les égoïsmes ? Quelle sera votre attitude au milieu de tous les lâches abandons et de toutes les volte-face devant le devoir ?

« Quand je considère l'odieux trafic des consciences, quand je songe à ce qu'il faut aujourd'hui pour demeurer bon, honnête, ou simplement pour rester debout ; quand je compte ceux qui sont tombés, ignoblement tombés, je me convaincs que ceux-là seuls demeureront intègres, incorruptibles, qui seront des héros, et que ceux qui ne seront pas des héros, seront des fantoques.

Ou héros ou fantoche, c'est à choisir !

Nous vivons à une époque où il n'y a plus de place pour les vertus anémiques ou les vertus mitoyennes. La jeunesse le sait-elle assez ? Ou héros, ou fantoche ; ces mots, nous voudrions qu'il y eut une voix pour les crier, chaque matin, au chevet de tout jeune homme.

Que faut-il donc pour être héros ? ... Et d'abord, je voudrais que le jeune homme se persuadât qu'il doit être, avant tout et à tout prix, un chrétien ; mieux que cela, *un catholique sans peur*. Il faut apprendre à se mettre à genoux devant Dieu si l'on veut savoir se tenir debout devant les hommes.

Je voudrais ensuite que le jeune homme plaçât la notion du devoir dans la partie haute de son âme, d'où, quand elle est une fois montée, elle ne descend jamais. Je voudrais qu'on se fît, dès le collège, une conscience robuste, incorruptible, capable de choisir honnêtement, virilement entre l'intérêt et le devoir, une conscience qui fît estimer haut l'honneur de demeurer au bas de l'échelle, pauvre, ignoré, mais les mains pures et le front haut, plutôt que de monter aux hautes positions, mais les mains sales et le front terni.

Aux héroïques qui n'auraient point peur des plus âpres cimes, je dirais : souhaitez cette force d'âme qui fait aller de

préférence aux causes vaincues, qui rend pour elles amants enthousiastes de la défaite et de l'impopularité. Et quand vous rêvez à votre avenir, aimez à vous voir, non comme un triomphateur porté sur les masses populaires, mais comme le défenseur quelquefois victorieux et plus souvent vaincu, de la foi, du droit et du vieil honneur insultés.

Je voudrais encore que le jeune homme prît, au collège, l'habitude de rêver quelque chose de mieux que de devenir un automate dans l'une ou l'autre des organisations politiques du pays, de comprendre qu'il y a là quelque chose d'incompatible avec la dignité d'homme libre. . . .

Je voudrais enfin que le jeune homme prît une intelligence nette, lucide, des droits garantis à sa race par les traités et les constitutions et se donnât l'énergie généreuse de vouloir les défendre contre tout venant ».

De tels manifestes devaient porter. On les lisait avec ferveur. Quelques-uns mêmes les transcrivaient dans leur recueils de notes, et ainsi venait se joindre aux autres tentatives des Actionnaires, l'action de la presse. L'année suivante, campagne encore plus vigoureuse. La *Vérité* joignait cette fois son influence à celle de *La Croix*. Un actionnaire pouvait même recueillir jusqu'à une dizaine d'abonnements pour la feuille québécoise. ⁽¹⁾ .

* * *

Évidemment l'Action catholique s'était mise pour de bon, à la conquête de la communauté.

(1) Il est bien entendu — nous croyons devoir ajouter cette note — que nous ne voulons nullement recommander en cela, la lecture des journaux au collège. Nous n'écrivons pas un plaidoyer, mais de l'histoire.

Nous n'avons guère parlé, en tout ce chapitre, d'action surnaturelle, ni affirmé que les *Actionnaires*, encore cette fois, donnèrent la préséance à cette forme d'action. N'eut-ce pas été plus qu'une redite ? Nous avons hâte de raconter l'œuvre des Croisés, au sein des académies. Au fond, c'est toujours la même conquête qui se continue, mais cette fois avec des moyens plus puissants, et un plan plus vigoureusement dessiné.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'action catholique à l'Académie Sainte-Cécile, ou l'Action catholique et la question nationale.

Après l'action des maîtres, nous connaissons peu de facteurs aussi puissants pour le triomphe du bien au collège, que l'académie.

Veut-on succiter une réaction énergique contre les entraînements du milieu ? C'est l'Académie qui restitue le plus sûrement leur part d'action et leur prestige aux « intellectuels ». Pour s'en convaincre, il n'est que de considérer les transformations qui s'opèrent dans l'âme du collégien, ces soirs, où, gravement, il vient s'enfoncer dans un fauteuil autour de la table au tapis vert, ou s'assied, auditeur attentif, au pied des rostrs académiques.

De prime abord, il semble bien qu'aucune révolution profonde ne se soit accomplie. Et pourtant, oui, quelque chose est changé. L'entrée au cénacle des beaux-esprits a retourné la mentalité du jeune immortel. Fini, du moins pour une heure, la tyrannie du héros du sport ! Fini l'empire du dandy aux mœurs légères et faciles ! C'est le règne de l'intelligence, c'est le règne de l'âme qui a son tour,

et l'admiration s'en va toute chaude aux beaux parleurs et aux penseurs en herbe. Tout-à-l'heure, le collégien applaudissait à la coupe élégante d'un habit, aux niches à la discipline, aux jeux de mots sceptiques et frivoles. Maintenant, avec plus de conviction et d'entrain peut-être, il va battre des mains aux succès de la diction nette et pure, aux articles de littérature fine et vibrante, aux graves tirades sur le patriotisme et la foi. Révolution complète ! Et vraiment l'Académie n'opèrât-elle que pendant une heure par semaine, ce redressement des objets et de l'admiration dans les jeunes esprits, qu'elle aurait déjà rendu d'inappréciables services.

Mais s'il se trouve dans le cénacle une élite morale en même temps qu'intellectuelle, l'influence en peut-être souveraine. Les dandys ne sont que ridicules dans les maisons où une pareille élite tient les rênes de l'opinion. Les jeunes écoutent et suivent toujours les jeunes qui leur parlent des belles et nobles choses. Ils écoutent et ils suivent loyalement pour peu que la parole du camarade rende le son de la sincérité, que le beau discours soit appuyé d'une bonne conduite. C'est que, pour parler de la vie meilleure, ils possèdent les jeunes, avec leur clair regard, leur âme confiante et neuve, une fraîcheur de voix et d'expression, une chaleur et un magnétisme que nous ne savons plus retrouver, nous autres qui avons vieilli. Que sera-ce si, au lieu d'une action laissée au petit bonheur des inspirations d'un chacun, il se trouve un groupe de jeunes gens actifs,

saintement ambitieux, entraîneurs et qui se donnent un programme, organisent l'action et s'y jettent avec toute la bonne humeur conquérante de la dix-huitième année?...

Quand, à l'automne de 1902, naquit à Valleyfield l'*Action catholique*, il n'existait encore qu'une seule académie pour tout le cours classique, l'*Académie Sainte-Cécile* fondée depuis les débuts de la maison. Le but, semblable à celui de tous les petits cercles littéraires d'alors, est « d'instruire en exerçant à la parole publique ». Mais les *Actionnaires*, on s'en souvient, avaient formé, dès les premiers jours, le dessein de mettre l'Académie au service de leurs idées. Le projet compta tout de suite parmi les plus chers qu'ils se prirent à caresser. L'académie conquise, n'était-ce-point, vu le grand nombre des élèves qui la fréquentaient, n'était-ce-point une nouvelle tribune, et toute la publicité du collège ouvertes à la prédication de leur croisade? Et aussi, quiconque eut pu se mêler, en ce temps-là, à leurs longues et vivantes causeries, n'eut pas suffi à compter tous les plans anxieusement tracés, toutes les combinaisons plus ingénieuses les unes que les autres et qui devaient emporter d'assaut la citadelle. Deux plans d'action se présentaient : ou se rendre maître du conseil d'administration, puis, par un vote, changer brusquement l'orientation du cercle ; ou modifier progressivement le caractère des travaux, donner ou faire donner, par les amis, des discours, des conférences ou des articles conformes au programme de l'*Action* et affirmer peu à peu les idéals nouveaux.

Ce dernier plan devait obtenir les préférences des Actionnaires. Un certain nombre d'entre eux, vu leur jeunesse, ne pouvaient prétendre au conseil avant un an ou deux. Et il paraissait plus simple de mettre le nouvel ordre de choses dans les idées avant de l'installer dans les faits. Les sympathies des académiciens une fois gagnées au programme de l'*Action catholique*, ce serait la plus simple des formalités qu'une modification dans l'objet primitif de l'académie. Le directeur qui, comme toujours, inspirait l'action de ses jeunes gens sans s'y substituer, optait lui-même pour ce plan de conquête.

On ne fut pas lent à commencer le siège. Dans le rapport de leur première réunion de l'année 1903 (16 septembre) je lis que le directeur « compte beaucoup sur l'influence des *Actionnaires* dans les Académies. » Et à la fin de cette même année, lorsque les *Actionnaires* résument leur travail dans un rapport général, ils nous confient qu'« ils ont travaillé dans les différents cercles à répandre leurs idées. » Le 2 novembre 1904, le directeur revient encore à la charge : « Il fait quelques remarques sur les travaux littéraires présentés par les membres du groupe ; il constate l'excellente orientation qu'ils ont prise. » Et il ajoute, ce qui prouverait que les croisés n'ont pas ménagé leur ardeur, il ajoute « qu'il faudra toutefois de la prudence, prendre garde de poser au prédicateur, se souvenir toujours que pour aller au cœur de la jeunesse, il ne faut pas lui parler de trop haut. »

Enfin, au mois de juin 1905, le secrétaire pourra écrire dans son rapport annuel :

« Ils sont rares les travaux académiques où l'on ne trouve pas l'orientation de l'apôtre. Il s'est fait dans nos académies (1) du prosélytisme, de l'action véritable, et quoi que l'on puisse dire de la stérilité de la parole publique, il faut avouer que nos voix ont trouvé quelques échos consolants. Aussi notre directeur pouvait-il écrire dans la dernière livraison du *Semeur* : « On cause couramment d'apostolat parmi la jeunesse cécilienne, et ce qui vaut mieux, on pose des actes ».

Mais quelle forme avait prise cet apostolat ? Quel en fut le credo ?

L'orientation imprimée à l'Académie Sainte-Cécile fut toute particulière. On en voulut faire comme le petit parlement des questions nationales. Les *Actionnaires* avaient vite compris que la formation du patriote devait être pour eux, le complément obligé, l'élément nécessaire de leur formation apostolique. Pour bien servir la patrie, il faut en être. Et en conséquence, ils ne pouvaient prétendre à représenter plus tard une force solide devant leurs compatriotes, à poursuivre avec vigueur et succès l'œuvre traditionnelle, qu'à la condition de développer intensivement dans leurs âmes de jeunes hommes, toute l'âme, toutes les puissances de la race. « Ne soyons canadiens-français, ni catholiques comme tout le monde, soyons-le superlativement ! » C'est là une exhortation qui revenait souvent sur les lèvres de leur directeur. Ils mirent leur honneur à s'en souvenir, et hâtèrent le plus possible la transformation de leur académie.

(1) Une nouvelle académie, l'Académie Émard, avait été fondée l'année précédente.

A dire la vérité, la chose ne se fit pas toute seule. Transformer une académie de collège, c'est presque aussi grave que réviser la constitution d'un pays. Il devait donc y avoir, et il y eut des tiraillements, une opposition tenace, voire même des échecs comme celui qui provoqua la grave conversation de la soirée de novembre 1903. Mais les *Actionnaires* usèrent de patience, de diplomatie, redoublèrent de zèle. Et un jour de l'année 1905, l'un d'eux pouvait monter à la tribune et proposer franchement la refonte des statuts de l'Académie Sainte-Cécile. Après quelques débats, on votait la motion avec enthousiasme, et c'était la victoire définitive, la dernière étape de l'évolution. Voici en quels termes en rendait compte dans son rapport annuel, le secrétaire du cercle, secrétaire en même temps, pour cette année là, de l'*Action catholique* :

« Fondé avec l'objet de perfectionner la diction chez les élèves des classes supérieures, notre cercle a dû évoluer avec les années, et les changements qu'elles amènent. Nous n'avons pas voulu demeurer étrangers au mouvement qui se produit, depuis quelque temps chez les éducateurs de la jeunesse et qui marque un retour à l'histoire nationale ».

« Le second semestre de l'année scolaire 1904-1905 avait vu s'opérer cette transformation dans le programme de nos travaux académiques. Et cette année, quand il s'est agi de doter notre cercle d'une nouvelle constitution, nécessitée par des besoins nouveaux, nous avons surajouté à l'objet primitif de l'Académie Sainte-Cécile, une autre fin, celle de développer chez ses membres, le sentiment national ; c'est la raison de notre nouvelle devise : « *Religion et Patrie!* »

« Le Conseil d'administration de l'année académique 1905-1906 a donc présenté aux membres de notre cercle, deux programmes bien fournis de sujets canadiens et de morceaux de diction, choisis de préférence, dans la littérature nationale ». (Annuaire du Collège de Valleyfield, n° 11, p. 50). 6

Une telle orientation n'avait rien que de naturel. Dès lors que les *Actionnaires* voulaient former en eux le patriote canadien-français et que la petite *Action catholique* entendait devenir une petite action canadienne-française, l'étude de l'histoire et de la littérature nationales s'imposaient à tout prix. Et vraiment, n'ont-ils pas bien du mérite, les petits collégiens, d'avoir compris cette vérité, tout élémentaire qu'elle paraisse? Nous sommes le peuple qui a pour devise : *Je me souviens*. Nous sommes peut-être aussi le peuple qui professe le moins la religion du souvenir. Volontiers nous tirons orgueil de notre passé ; mais sommes-nous assez persuadés que les glorieux souvenirs, les robustes vertus des ancêtres ne valent pour la conservation et la rédemption d'une race que s'ils vivent et se prolongent dans l'âme des descendants? Nous voulons garder intact le génie français. Nous voulons nationaliser notre littérature, notre langue, notre vie intellectuelle, sociale, politique, économique. Nous voulons former un peuple distinct et libre, sans nous interdire pourtant d'emprunter aux races fortes qui nous entourent ce qu'elles peuvent nous livrer du meilleur de leur génie. Mais dans ce contact avec de plus forts, sommes-nous sûrs d'échapper aux actions oppressives? de ne prendre à la substance étrangère que ce que peut s'assimiler légitimement l'âme canadienne-française? L'assimilation normale, personne ne peut l'oublier, est une opération vitale qui suppose une force intérieure autonome, et pour le moins cet élément inaltérable et incommunicable qui fait le fond des vigoureuses individualités.

Mais voici bien le problème : comment maintenir l'influence du passé à travers le présent, et comment fortifier et sauvegarder notre vitalité française, si pour reproduire incessamment dans l'âme des fils l'âme de leurs pères, nous ne gardons vivante et efficace l'action de la tradition nationale ? De là à la conclusion que nous allons énoncer, il y a moins qu'un pas : l'étude de l'histoire du Canada s'impose, et de *nécessité de moyen*, à tous les jeunes patriotes qui ambitionnent de continuer les aïeux, à tous ceux qui aspirent à poser une pierre harmonieuse dans l'édifice qui s'élève.

Il faut voir aussi avec quel zèle les jeunes *céciliens*, dès le jour où ils eurent compris ces fécondes vérités, se penchèrent sur l'histoire de leur pays ! Bravement, ils écrivent en tête de leur programme : « *Soyons de chez nous !* » Et ils sont bien de chez nous en effet, tous ces sujets de travaux, toutes ces récitations qui nous servent une tranche de notre passé ou qui nous apportent un écho de la pensée canadienne-française. Les *Actionnaires* n'y mirent-ils pas un peu d'exclusivisme ? Et leurs programmes y auraient-ils vraiment perdu si, à côté des extraits de littérature canadienne, ils avaient toléré un peu de littérature de France ? Ce qu'en tout cas on louera sans réserve, c'est la belle ordonnance, l'effort de synthèse que ces programmes attestent. Tant de cercles n'étudient l'histoire qu'avec émiettement et la plus grande confusion qu'on saura gré aux jeunes *céciliens* de leur tentative vers un enchaînement plus logique et des ensembles plus larges.

Nous reproduisons la liste de leurs travaux académiques pour le semestre de « *février à juin 1905.* »

PROGRAMME DES SÉANCES

(Février à Juin 1905.)

" SOYONS DE CHEZ NOUS ! "

- 12 Fév. Notre programme. Allocution du président.
A. GOYETTE.

DISCOURS, ESQUISSES ET CONFÉRENCES

Les régimes politiques

- 26 Fév. Régimes sous la domination française. N. AUMAIS.
12 Mars. Domination anglaise jusqu'à 1791. E. CASTONGUAY.
9 Avril. Conquête du gouvernement responsable jusqu'à
l'Union. O. JULIEN.
23 Avril. Conquête du gouvernement responsable jusqu'à 1847.
A. GOYETTE.
21 Mai. La Confédération. E. G. BARTLETT.

Hommes politiques

- 26 Fév. Champlain, Maisonneuve, Frontenac. I. DAoust.
12 Mars. L. J. Papineau. S. SABOURIN.
9 Avril. Lafontaine et Baldwin. A. LEDUC.
23 Avril. Geo. E. Cartier. H. TRUDEAU.
21 Mai. Sir J. Thompson. D. FORTIER.

Héros militaires

- 26 Fév. Dollard. P. PERRAS.
12 Mars. D'Iberville. L. ROLLAND.
9 Avril. Montcalm et Wolfe. A. EMOND.
23 Avril. Lévis. E. LABERGE.
21 Mai. Salaberry. R. BISSONNETTE.

Littérateurs

26 Fév.	Garneau.	E. BILLETTE.
12 Mars.	Crémazie. — Le poète et l'exilé. Théories littéraires.	A. PARENT. O. CLÉMENT.
9 Avril.	P. A. de Gaspé.	L. LAROCQUE.
23 Avril.	Gérim-Lajoie.	O. BISSONNETTE.
21 Mai.	Routhier, orateur.	F. CAZA.

RÉCITATIONS

26 Fév.	« Notre histoire », L. Fréchette.	A. PIGEON. H. CHARETTE. L. BROWN.
	« Aux jeunes », H. Bourassa.	E. PARENT.
	« La neige et le marécage », P. Lemay.	G. LABERGE.
12 Mars.	« O Carillon », Crémazie.	C. MAINVILLE.
	« L'Adieu du poète », Madeleine. Extraits.	E. LABERGE, E. VERONNEAU.
	« L'exilé », Crémazie.	A. DANDURAND.
	Le renard et l'ours, P. Lemay.	L. LASNIER.
	L'aurole boréale, Fiset.	L. AUBIN.
9 Avril.	Revendication des droits de la langue française, (La-fontaine).	W. LEFEBVRE.
	Le fleuve et la ruisseau, P. Lemay.	X. LABERGE.
	Wolfe et Montcalm (péroraison) Chauveau.	F. LEDUC.
	La résurrection de la patrie, R. P. L. Lalande.	O. SAUVÉ.
23 Avril.	Le pouvoir temporel du Pape, G. E. Cartier.	J. HAMELIN.
	La Patrie, Fréchette.	R. LABERGE.
	Sous la statue de Voltaire.	H. JULIEN.
	Les deux ruisseaux et le rocher, P. Lemay.	S. TREMBLAY.
21 Mai.	« Chateauguay », Fréchette.	R. BRAULT.
	A la Patrie, P. Bruchési, chan.	E. ST-ONGE.
	Le livre de la vie, Routhier.	E. PRIEUR.
	Scène de la vie sauvage, Routhier.	A. MONTPETIT, C. LEROUX, A. LAFRESNIÈRE.

Ce programme fut adressé à Monsieur Omer Héroux qui en fit ce sympathique éloge dans *La Vérité* du 11 février, 1905 :

... « Il existe au Séminaire de Valleyfield, comme dans tous nos collèges, une société littéraire qui se recrute parmi les écoliers. L'Académie de Valleyfield est sous le patronage de Sainte-Cécile. On nous communique son programme de travail pour le premier semestre de 1905 ; il porte en exergue, cette devise : « Soyons de chez nous ! » et il est bien de chez nous en effet... Les écoliers qui auront grandi dans une pareille atmosphère seront forcément pénétrés jusqu'à la moëlle de l'idée patriotique, de même qu'ils connaîtront bien l'histoire de leur pays. Car il faut admirer à la fois l'inspiration de ce programme et l'activité intellectuelle qu'il manifeste ».

De cette vitalité, les académiciens de Valleyfield auraient pu fournir une autre preuve, en démontrant que s'ils vivent dans le passé, ils ne s'y enferment pourtant pas. Ces jeunes gens qui lisent quelques journaux et feuilletent les revues du pays à leur salon académique, gardent l'œil ouvert — et toujours pour y prendre le sens national — sur toutes les manifestations de la vie canadienne.

Une publication qu'à cette époque on peut surprendre fréquemment dans leurs mains, c'est le *Bulletin du parler français*. Ils voulurent compter parmi les premiers abonnés de la revue et apporter à l'œuvre de la Société — la plus nécessaire et la plus sympathique que l'on ait fondée depuis longtemps — leur concours le plus actif. Par leur initiative, un cercle d'étude eut bientôt fait de s'organiser. On se mit à sarcler hardiment le parler collégial ; l'on institua même sur la langue écolière une minutieuse enquête que M. Adjutor

Rivard voulut honorer d'un aimable mot de félicitation.

Mais la question qui passionna le plus, vers le même temps, la jeunesse canadienne-française, fut celle du drapeau du Sacré-Cœur. A l'appel de quelques comités organisés dans la province, toute une jeunesse décidée et batailleuse se levait, et malgré les étonnements et les colères, faisait flotter un peu partout, l'étoffe nouvelle. Ah ! ce furent de beaux et bruyants triomphes et une splendide chevauchée ! Les jeunes y mirent peut-être une ardeur sans frein, quelquefois même un enthousiasme trop peu réfléchi. Pour tout dire, il se peut que les croisés nouveaux aient grossi démesurément le nombre des Sarrasins. Mais en face d'adversaires peu courtois et souvent masqués, ou de braves gens qui, pour le moins, avaient le tort de se tenir en très louche compagnie, comme les âmes des jeunes étaient franches, leurs vues hautes et pures ! Et en définitive, pour quelle noble et sainte cause, ils accomplissaient ces pas d'armes chevaleresques !

A Valleyfield, l'histoire du drapeau du Sacré-Cœur eut son petit épisode presque touchant. Deux dames mises au courant des campagnes de l'*Action catholique*, s'étaient éprises d'admiration pour l'œuvre des croisés-adolescents. Elles entreprirent de façonner et de broder un fanion aux jeunes chevaliers. Elles choisirent le Carillon Sacré-Cœur ; et un jour le directeur de l'*Action catholique* recevait par la poste un petit drapeau aux plis riches et doux, brodé comme savent le faire des mains de femme chrétienne, avec le Cœur divin, la branche d'érable

et la large croix blanche se déployant sur le fond de soie bleu. Les généreuses donatrices ne demandaient qu'une chose en retour : qu'avant de remettre aux jeunes gens le précieux étendard, le directeur le fit reposer toute une nuit, sur l'autel, aux pieds du Sacré-Cœur.

La condition était peu onéreuse. Mais l'exposition sur l'autel avait peut-être ses inconvénients, avec le va et vient perpétuel des visiteurs dans une chapelle de collège. Le directeur de l'*Action catholique* en conférait donc avec Émile Léger, toujours prêt aux solutions rapides :

« Mais, monsieur l'abbé, s'écrie tout triomphant le jeune président, nous pouvons faire beaucoup mieux que ce que nous proposent ces dames. »

— « Vous croyez ? »

— « Voici. A la prochaine communion du groupe, je porterai le drapeau sur ma poitrine, bien caché sous mes habits ; mes camarades s'uniront à moi de prière et d'intention ; nous renouvellerons ensemble notre offrande au Sacré-Cœur, et franchement, cela ne vaudra-t-il pas au petit drapeau comme une consécration, de l'avoir porté sur nos cœurs à un moment aussi solennel que celui de la communion ? »

Le directeur se rendit de très bonne grâce, et il écrivit à ses jeunes gens :

Mes bien chers amis,

Je recevais, lundi soir, le drapeau du Sacré-Cœur dont il fut question aux dernières réunions du Cercle... j'ai voulu vous redire que ce drapeau est bien notre propriété exclusive. Il a été offert aux jeunes de l'*Action catholique*, nous le conserverons comme une relique précieuse. Il vous rappellera à vous, les plus

vieux, ce que vous aurez fait pour sa propagation parmi la jeunesse de Valleyfield. Ceux qui viendront plus tard, iront chercher dans ses couleurs, ses emblèmes et ses plis, les secrets de cette action fervente que vous y aurez puisée les premiers.

Les donatrices m'avaient suggéré de faire reposer l'étendard sur l'autel, de l'exposer toute une nuit, aux pieds du Sacré-Cœur. La chose ne m'a point paru possible. Leur volonté sera par ailleurs amplement accomplie. Votre cher président s'engage à porter le pieux guidon sur sa poitrine, au nom de tous les affiliés, le matin de la prochaine communion mensuelle.

Quel bonheur et quelle force sera toujours pour vous ce souvenir de la consécration solennelle de la religion donnée à votre bannière ! J'ai lu, quelque part, ce trait d'une grandeur et d'une simplicité touchantes : On dit qu'en Allemagne, les soldats graciés demandent à genoux, pardon de leurs fautes en touchant le drapeau ; cet attouchement les réhabilite et leur donne le droit de reprendre les armes. Et vous, mes bien chers, quel heureux travail dans votre âme n'attendrez-vous pas de cet attouchement de l'image du Sacré-Cœur adhérent à votre poitrine dans un moment aussi grand que celui d'une communion !

J'écrirai aux dames charitables qui ont brodé et façonné notre drapeau, combien nous les remercions et voulons prier pour elles. Et j'ajouterai : A la bataille de Loigny, Sonis fit porter au-devant de ses régiments, un étendard du Sacré-Cœur brodé par des femmes françaises. Comme les châtelaines du vieux temps, elles avaient façonné l'écusson de ceux-là qui, le lendemain, devaient mourir en chevaliers. Je ne voudrais rien outrer ; mais pourtant, quand je considère l'idéal de mes jeunes gens, la beauté souveraine de leur œuvre, l'élan qu'ils y mettent, j'ose dire que vous aussi, mesdames, vous aurez travaillé pour de jeunes chevaliers. (22 avril, 1903).

On conserve toujours à Valleyfield le petit drapeau de l'*Action catholique*. Depuis 1903, il s'est trouvé à toutes les cérémonies d'affiliation : la coutume devait s'établir bientôt de prendre les engagements suprêmes, la main sur le Carillon Sacré-Cœur. C'est groupés autour du drapeau,

chacun tenant un coin ou quelque chose de la frange, qu'au début de chaque année, on répètera la formule d'adhésion. Et aussi, ceux d'hier ne revoient jamais sans émotion la relique soyeuse, depuis surtout que le souvenir d'Émile Léger est venu lui ajouter une deuxième consécration. Et ceux d'aujourd'hui aiment à se rappeler que toute une phalange de leurs aînés voulurent faire un jour, la main sur la branche d'érable et sur le Cœur divin, la grande promesse d'honneur de leur jeunesse.

Bien d'autres souvenirs revivent encore dans les plis du drapeau. N'évoque-t-il pas la triomphale soirée du 23 avril, 1903 où les *Actionnaires* réussissaient à faire agréer par l'Académie Sainte-Cécile, l'un de leurs plus chers projets ?

On leur avait dit : « A tout prix, faites un peu d'éclat ! » Tout le programme de la soirée a donc été minutieusement préparé à la réunion du 16. A ce moment, la question du drapeau flotte bien dans l'air, les collégiens la débattent chaque jour dans des discussions qui se font l'écho du dehors ; le grand nombre adhèrent intimement au mouvement des jeunes. Aucune adhésion officielle pourtant n'est encore venue rallier les suffrages pour une action pratique. Cette adhésion de leurs camarades, les *Actionnaires* se sont mis en tête de l'obtenir.

Deux d'entre eux ont reçu la tâche de préparer une discussion académique : « Est-il opportun pour les canadiens-français d'adopter un drapeau national ? » Deux autres devront apprendre les belles strophes de Crémazie sur le *Drapeau de Carillon*.

Et le petit drapeau de l'*Action catholique*, sera de la fête : au soir de la séance, les discutants l'arboreront au haut de la tribune. Émile Léger, pour sa part, s'engage à rédiger les vœux, à trouver des secondeurs, et au dernier moment, à emporter le vote d'assaut. Puis, pour être plus sûr de frapper un grand coup, on enveloppe d'un secret impénétrable, tous les préparatifs.

Le soir venu, grand émoi parmi les académiciens, à la seule annonce du sujet de discussion, brûlant s'il en fût jamais. Puis, surprise non moins grande mais qui se change en délire joyeux, à la vue du drapeau qu'un *Actionnaire* agite à la tribune et fait acclamer longuement. « L'ovation fut prolongée et superbe, raconte le chroniqueur de la soirée. ⁽¹⁾ Nous souhaiterions que tous les adversaires du Carillon Sacré-Cœur, ceux-là qui trouvent l'emblème proposé trop catholique ou trop peu français, eussent entendu ces battements de mains, ces tré-pignements, ces salves d'applaudissements qui finissaient pour recommencer et semblaient ne plus devoir prendre fin. Une scène comme celle-là prouverait, s'il en était besoin, combien le nouveau drapeau parle fortement, éloquemment à l'âme catholique et canadienne-française. »

Les larges et beaux vers de Crémazie, jetés à ce moment de la tribune par des voix jeunes et nerveuses, rendirent sans peine le son dont les âmes étaient toutes frémissantes. La discussion

(1) *Le Drapeau national des Canadiens-français*, volume publié par le Comité de Québec, 1904, p. 165.

fut vive, pleine de brio, et se termina par ce vibrant appel lancé à toute la jeunesse :

« C'est autour de ce guidon qu'il faudrait rallier toute la jeunesse de notre race. Il deviendra le drapeau du Canada français pour peu qu'elle veuille bien s'en donner la peine. Confions-le à ses mains, comme en un jour de bataille où il y aurait du péril et de l'honneur à le porter et à le défendre, sûrs qu'elle saura lui frayer un chemin, à travers tous les préjugés et toutes les résistances, jusqu'aux clochers de nos cathédrales et jusqu'au sommet de nos édifices publics ! »

Émile Léger eut à peine besoin d'ajouter quelques mots. L'adhésion au drapeau fut votée, sans voix dissidente, d'un mouvement superbe, au milieu des plus chaudes acclamations.

Belle victoire et glorieux souvenir pour les jeunes collégiens qui par leurs efforts, quelquefois vaincus, toujours repris, avaient élevé jusqu'à cette hauteur leurs occupations d'académie et entraîné à leur suite tous leurs camarades !

D'où leur venait donc cette belle ardeur patriotique ? Ne serait-ce pas le lieu d'en rechercher la cause ? Sans doute, et nous l'avons déjà dit, les *Actionnaires* ne voyaient dans la culture du patriotisme que l'accomplissement d'un devoir et un élément de formation. A leur jugement, le catholique ne saurait être vraiment apôtre, s'il n'est en même temps bon patriote. Sans doute aussi, l'on assistait alors à un large mouvement de retour vers les choses de chez nous. La fondation de la *Société du parler français*, de la *ligue nationaliste*, l'apparition d'études plus averties sur notre passé littéraire, la nationalisation plus méthodiquement entreprise de notre littérature et par contrecoup

de notre enseignement, toutes ces causes et bien d'autres encore, parmi lesquelles il faudrait compter peut-être les provocations audacieuses d'adversaires agressifs, ramenaient vigoureusement les esprits, dans le monde comme au sein de la jeunesse des collèges, à la conception d'un nationalisme plus épuré et plus tranché.

Et pourtant, qui ne le voit ? Rien de tout cela ne rend pleinement raison du patriotisme jeune, tel qu'il nous apparaît vers 1904. Rien de tout cela ne nous en explique l'allure inquiète, le zèle un peu sombre, l'absolue « intégralité. »

Nous sommes encore trop près de la période historique des derniers vingts ans pour entreprendre de la juger. Mais enfin, à tort ou à raison, la jeunesse a cru et croit encore que la génération des hommes qui disparaît, a forfait à beaucoup de ses devoirs et lègue à l'avenir un héritage morcelé et compromis. C'est au point que dénoncer cette forfaiture est devenu, dans la bouche des jeunes et de beaucoup d'autres qui ne sont plus des jeunes, un lieu commun de rhétorique usée. Mais ces philippiques prennent l'accent d'une primeur vers 1903 ou 1904, et il faut relire le *Coin des jeunes* pour apprendre avec quelle véhémence, la jeunesse entreprend de fustiger ceux qu'elle croit coupables. Relisons, par exemple, un article du 23 décembre, 1903. Il ne sera pas hors de cadre ici, puisqu'aussi bien, nous le tenons de bonne source, cet article ne fut pas étranger à l'*Action catholique*. Le jeune journaliste intitule : *Un mouvement catholique et national*, et il écrit :

« Nous sommes bien en présence d'un sérieux mouvement des jeunes... Ce mouvement ne nous prend point par surprise. Nous l'attendions. Nous qui connaissons la jeunesse parce que nous vivons au milieu d'elle et parce que nous l'aimons, nous savions que ce réveil devait venir. On ne jette pas en vain le défi à tout ce qu'il y a de plus fort, de plus tendre, de plus sacré dans l'âme de la jeunesse. Or, ce défi, il a été jeté, jeté cinglant, sans mesure comme sans interruption, depuis de trop longues années.

« Oui, apprenons aux pusillanimes qui s'en étonnent et aux mauvais qui s'en effarouchent, les causes de cette fermentation d'idées généreuses dans les jeunes têtes...

« La jeunesse, la bonne, la digne, la laborieuse j'entends — est *croiyante*. Elle croit d'abord en Dieu, puis à son pays. Et elle veut qu'on y croie comme elle.

« La jeunesse est *fière*. Elle est chatouilleuse sur le point d'honneur ; elle n'admet point les dérobades devant le devoir ; elle idolâtre le franc courage et le franc parler.

« La jeunesse est *idéliste*. Elle croit aux idées éternelles de vérité, de justice et d'honneur ; elle croit qu'une race saine et forte est faite pour marcher vers un idéal meilleur et plus grand que les aïeux n'ont fait qu'entrevoir. Son ambition insatiable est de les dépasser, d'augmenter la gloire et l'honneur des générations éteintes et de se hausser vers l'avenir.

« Eh bien ! nous voudrions poser une question à la génération qui s'en va. Qu'a-t-elle fait dans le sens des aspirations de la jeunesse ?

« Rien.

« Dieu et le pays, si elle a cru en eux, ça n'a pas été d'une foi solide et agissante.

« Notre fierté, il ne faut plus en parler après tant de capitulations scandaleuses, après tant de nos privilèges lâchement abandonnés, tant de nos droits sacrifiés, sans que ceux-là qui avaient mission de les sauvegarder, aient osé ouvrir la bouche.

« L'idéal, les idées de justice et de vérité, l'ambition d'un avenir meilleur, fait de plus d'honneur et de plus de foi, on a appelé cela avec dédain, de l'enthousiasme, comme si le mot était synonyme de songe-creux ou de folie, et on a remplacé la religion de l'idéal par la religion de l'argent.

« Voilà le bilan de la génération qui marche devant nous ! Or, nous disons que le spectacle de tant de vilenies a froissé, douloureusement froissé l'âme de la jeunesse. Il a amassé là des trésors de saintes et irrésistibles indignations. Et elles éclatent aujourd'hui. Et regardant les routes malheureuses qu'a suivies la jeunesse d'autrefois, routes qui l'ont conduite au degré d'honneur que l'on sait, la jeunesse d'aujourd'hui s'est dit résolument : j'irai par d'autres chemins. Et elle va, déployant larges au vent son programme et son drapeau : Dieu avant les hommes, la nationalité avant les partis, les principes avant le parti-pris et l'argent.

Ces paroles sont sévères. Et il est une considération qui n'en diminue pas la gravité : c'est la première fois, dans notre histoire croyons-nous, que la jeunesse fait avec cette violence le procès d'une génération, et cela, au nom de la foi et de la nationalité. Que pour des intérêts purement politiques, les jeunes aient autrefois cherché querelle à leurs devanciers, certes, tout cela est vieux jeu comme la politique elle-même. Et à vrai dire, nous voyons bien, aux environs de 1867, la jeunesse du parti démocratique s'alarmer pour des intérêts qu'elle s'efforce elle-même de ruiner, et prédire la fin du monde avec la conclusion du pacte fédéral. Mais vers 1900, notons-le bien, c'est la portion saine de la jeunesse, c'est la jeunesse catholique, catholique et française avec intégrité, qui se soulève pour la défense de l'âme même de la patrie et jette l'anathème à la génération des aînés. Il y a là, à n'en pas douter, un fait historique nouveau et qui prend la valeur inquiétante d'un symptôme. A tout le moins, fait-il penser à quelque déficit au budget moral de la race. Et alors qui nous dit que nous n'assistons pas à la première revanche de l'histoire ?

« Malheur aux générations qui en forlignant au présent auront trahi l'avenir ! dira un jour le directeur de l'*Action catholique*, exprimant sans doute la pensée de ses jeunes académiciens. Malheur à celles-là mêmes qui, au jour de la reddition des comptes, ne pourront échapper au soupçon de la faiblesse ou de l'incurie ! Elles finiront dans le mépris et l'exécration. Au printemps, nous avons parfois contemplé le spectacle de la débâcle. Lorsque le grand vent chaud d'avril a commencé de pousser vers le large les lourdes étendues de glace, le fleuve apparaît soudain, libéré, victorieux, avec, sous le soleil, des reflets d'un vivacité fauve et d'une ardeur triomphale. Puis, comme pris de colère d'avoir été tenus emprisonnés tout un long hiver sous l'incoercible linceul, les flots se retournent en vagues furieuses, et ils chassent vers les cataractes prochaines, vers les piliers des ponts de fer où elles se briseront, les banquises oppressives de chaleur et de lumière.

« Ainsi des générations qui auront voulu éteindre les étoiles et étouffer l'idéal de la patrie : elles s'en iront vers la tombe et l'oubli, chassées à grands coups de fouet ! »

Nous tenons là, dans ce sentiment d'un patrimoine national diminué, l'explication du travail fébrile des *Actionnaires* et des jeunes de leur temps pour se reprendre au passé, et la raison aussi du zèle quelque peu amer qu'ils apportent à l'affirmation de leurs idées. Et voilà bien la caractéristique la plus manifeste du patriotisme de la jeunesse de 1904 ; à moins qu'au zèle volontiers sombre, il ne faille aussi joindre l'« intégralité ». On accepte tout de l'héritage des aïeux, tout jusqu'à leur ultime

pensée et jusqu'aux grandioses espérances qu'ils saluaient en mourant. Mais cette « intégralité » du patriotisme où donc les *Actionnaires* l'ont-ils prise ? Quelques notes laissées dans les archives par leur directeur nous livreront peut-être le secret. Il ne se peut rien de plus intégral que le patriotisme prêché par le directeur de l'*Action catholique*.

Jadis, il fut un rêve pour nous canadiens-français, un rêve aimé, longtemps caressé par nos pères qui l'avaient recueilli sur le front glacé de nos ancêtres. Ce rêve, depuis tantôt dix ans, nous l'avons déporté au pays des chimères, et les plus intrépides ne vont pas audelà de la consigne fameuse : « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais ! » Depuis le jour où un de nos orateurs se vit dénoncé publiquement pour avoir osé peut-être évoquer devant les élèves de Laval, la perspective d'un état français indépendant au Canada, depuis ce jour, nous avons traité le grand espoir des aïeux comme les radotages de l'ancêtre nonagénaire, radotages dont on sourit pour n'en point rougir et que toujours on s'efforce de cacher aux étrangers.

Le directeur de l'*Action catholique* ne connaît rien de cette pusillanimité. En causant avec ses jeunes gens, il commence par leur démontrer que les espérances des ancêtres ne les ont pas empêchés de demeurer toujours les plus authentiques des canadiens et les sujets les plus loyaux de Sa Majesté britannique ; qu'au reste, il n'est rien dans un rêve dont la réalisation se subordonne au respect de tous les devoirs nationaux comme à l'attente des desseins providentiels, rien qui puisse scandaliser ni émouvoir nos compatriotes des autres races que

Dieu n'a pas investis de la garde de ses décrets, et qui seraient mal venus à nous demander autre chose que la fidélité aux serments légitimes.

Et de grâce, que les petits académiciens faisant écho à certains articles de journaux, ne prononcent pas devant leur directeur le mot de chimère. A l'aide de quelques notions élémentaires de géographie, d'histoire et d'économie politique, rien ne lui est plus facile que de démontrer l'extrême fragilité de l'édifice national *saboté* par les hommes de 1867. On a juxtaposé et sans ciment, des pierres de toute nature et de toute forme, et à cette construction bizarre, l'on a osé promettre l'immortalité. Il lui apparaît du reste que l'on verra se répéter en Amérique les bouleversements profonds qui modifièrent la carte de l'Europe, au lendemain de l'invasion des barbares. D'autres hordes de barbares se ruent au partage d'un territoire qui a deux fois l'étendue du continent européen. D'extrêmes variétés de climats, de facteurs géographiques, de conditions économiques vont agir ici comme elles ont agi là-bas : forces nécessaires et irrésistibles bien audessus de la puissance des financiers et des calculs des diplomates. Peu à peu, avec le lent travail des siècles, ces forces transformeront le type primitif et feront éclore les races nouvelles : races nombreuses et dont l'avènement se fera plus rapide que dans l'Europe du Moyen-âge, si l'on songe qu'à tous ces peuples manquera, selon toute vraisemblance, la grande force unifiante de l'Église, cependant que tous les germes morbides d'une civilisation à base d'individualisme et de progrès matériel viendront hâter la

dislocation des États et accélérer l'émiettement des ruines.

Et alors, si dans ce vaste chaos de peuples, il se trouve un groupe dont le territoire possède l'unité géographique; un groupe assez riche d'organes essentiels et de richesses matérielles pour s'organiser une vie propre; un groupe homogène qui, par le sang, la foi, les mœurs, se trouve en opposition absolue avec les races qui l'entourent; un groupe qui a pour lui toutes les forces du catholicisme, qui a plus d'attachement au sol et plus de traditions que tous ses rivaux, . . . n'est-il pas dans l'ordre des choses nécessaires que ce groupe ethnique surnage à la débâcle générale, intègre, indéfectible, et plus que tous les autres, n'a-t-il pas le droit d'entretenir dans son âme, des rêves de liberté et d'indépendance ?

Voulez-vous soutenir qu'un tel rêve doit être enfoui dans le secret et qu'il vaut mieux donner son effort aux devoirs du moment ? Le directeur de l'*Action catholique* vous fait alors cette grave réponse, qu'en pareille matière, pour un peuple, différer c'est abdiquer. Et il ajoute : « l'aspiration à l'indépendance est un instinct de race. Certaines ambitions politiques peuvent trouver cette aspiration gênante : on ne l'anéantit qu'en se détruisant. Le système fédératif que nous nous sommes donné, qu'est-il autre chose lui-même, qu'une reconnaissance de cette aspiration ? Il la suppose et la respecte puisqu'il la protège.

« Système fédératif veut dire *status* politique organisé par de petits peuples, trop fiers de leur sang pour consentir à la fusion, trop faibles pour

courir les risques de l'indépendance et dont l'union artificielle a pour principal lien, leur protection à tous contre l'attaque du dehors, mais, pour première condition, l'autonomie de toutes les nationalités fédérées. Au surplus, le grand fait de notre histoire, celui qui la domine et l'explique, n'est rien d'autre qu'une lutte continuelle et héroïque pour la survivance. Et après cela les hommes pratiques auront beau dire : si l'idéal a son rôle nécessaire dans la vie d'une race pour entraîner et coordonner les efforts, il sera toujours plus grand, plus noble, plus excitateur d'énergie pour cette race, de rêver à l'autonomie, à l'indépendance, qu'au sort de partie composante, fût-ce même dans un empire anglo-saxon. »

Ainsi parlait à ses jeunes gens le directeur de l'*Action catholique*. Nous nous garderons bien d'intervenir dans un débat aussi périlleux. Qu'il nous suffise de signaler en passant avec quelle angoissante acuité le problème de la conception de notre patriotisme s'impose aux maîtres de la jeunesse canadienne-française. Il ne peut-être indifférent à notre avenir que les guides du peuple de demain emportent ou n'emportent pas de leurs collèges la foi en nos destinées. Les meilleurs constructeurs de la patrie devraient être parmi les plus dévoués et les mieux doués, ceux-là qui agiront le plus dans le sens de la tradition et sauront placer aux bases de l'édifice les vraies pierres d'attente.

A Valleyfield, ce furent ces leçons d'un patriotisme si complet qui donnèrent aux jeunes de l'*Action catholique* leur ferveur au service des idées nationales. Ajouterons-nous que le directeur avait

conscience de travailler tout ensemble à leur formation apostolique? Nous avons ce privilège très rare de cultiver un patriotisme si pur, si élevé, si généreux, si mêlé aux choses de la foi, si largement humain et chrétien pour tout dire, qu'il dépose au fond des âmes la plus sainte des vertus éducatrices. Nul chez nous n'aime vraiment la petite patrie canadienne-française et n'adhère à la beauté de ses causes et à la noblesse de ses projets d'avenir, sans mettre en même temps dans son âme plus de foi, plus d'espérance et d'amour!

Puissent la jeunesse d'aujourd'hui et celle de demain s'en souvenir toujours!

J'avais le bonheur, à l'été de 1908, de passer mes vacances en Bretagne, à Penvénan, dans le département des Côtes-du-Nord. Quand la nostalgie du pays natal venait m'assaillir, je prenais, à l'heure du soir, à travers les talus fleuris d'ajoncs, la route de Port-Blanc. Et là, pardessus la haute falaise bretonne et par delà les Sept-Iles, je contemplais rêveusement la mer du côté du Canada. Avec l'instinct de tous les exilés, je plongeais mes regards à l'horizon lointain, à la rencontre de l'océan et du ciel, dans l'espérance que sur l'écran prodigieux pourrait passer tout-à-coup quelque mirage de la patrie. Quand j'avais longuement regardé descendre les soirs très doux sur la mer très bleue puis très violette, je voyais au loin, très au loin, apparaître soudain les petites barques des pêcheurs bretons qui, avant la nuit, s'en revenaient du grand large, leurs voiles blanches toutes frangées d'or par le soleil mourant. Dans ce lointain profond où mes yeux allaient les chercher, les petites voiles, par un

phénomène d'optique bien connu, me paraissaient s'élever de la surface de la mer et se gonfler vers le ciel... Ainsi donc, je cherchais la patrie, j'évoquais son image, sa figure bien-aimée ; et voici qu'elle m'apparaissait sous la forme idéale, aérienne de grandes ailes blanches avec frange d'or, et qui avaient l'air, dans la poésie du soir, de monter vers les étoiles.

Jeunes gens, quand la nostalgie des grandes choses s'emparera de vous, vous chercherez, vous aussi, à l'horizon du passé, la figure bien-aimée de la patrie. Vous vous pencherez avec amour sur les pages de notre jeune épopée, sur ces feuilles enluminées d'or et d'héroïsme où palpite toujours l'âme chevaleresque des aïeux. Et alors, des horizons de l'histoire, vous verrez s'élever comme vos petits camarades et l'*Action catholique*, des visions de foi, d'espérance et d'amour, et vos yeux mouillés s'emplieront de rêves aux ailes blanches frangées d'or qui vous emporteront vers les étoiles !

CHAPITRE CINQUIÈME

L'Action catholique à l'Académie Emard

A l'*Académie Sainte-Cécile*, on s'était cantonné, ou à peu près, dans la question nationale. Il n'y faut donc point chercher la manifestation la plus complète de la vie des *Actionnaires*. C'est à l'*Académie Emard* qu'ils versèrent surtout leur âme ; et il faut essayer de raconter aussi l'histoire de cet autre cénacle. On y verra l'étonnante activité intellectuelle que des jeunes gens peuvent mettre au service d'une idée. On se persuadera, une fois de plus, de la toute-puissante influence d'une académie dans un collège, dès lors qu'orientée vers l'action, elle compte dans son sein ou à sa tête, une phalange de jeunes hommes intelligents et apôtres.

L'*Académie Emard* ne vécut que quatre ans. Mais, nous l'avons dit, ce fut elle, la vraie tribune de l'*Action catholique*. C'est de là que tombèrent sans interruption, les déclarations de foi les plus intrépides, les appels les plus passionnés. Admirable jeunesse courageuse et besogneuse que celle qui pouvait écrire à la fin d'une pénible année de travail :

« Nous gardons la confiance d'être allés encore de l'avant avec la poussée de jeunes hommes qui ont l'horreur du piétinement. On a semblé craindre parfois que nos travaux ne

fussent trop absorbants. Nous répliquons que cette activité répond à un besoin d'expansion juvénile et qu'impuissants à nous garder de tout excès, nous avons du moins visé et voudrions avoir réussi à nous défendre de la passivité intellectuelle » (1).

L'*Académie Emard* fut fondée le 13 septembre, 1903, « pour les élèves des classes supérieures du cours classique, avec le but de former à une expression distinguée de ses idées, par des exercices de plume, de diction et de discussion courtoise. » Le nombre des fauteuils académiques fut fixé à douze. Les réunions avaient lieu une fois par quinzaine, comme pour l'*Académie Sainte-Cécile*. Mais si cette dernière devait rester un peu toujours une école d'élocution, l'*Académie Emard*, prit, presque dès ses débuts, l'allure d'un cercle d'études. Comment seraient-ils demeurés à ne s'occuper que de vétilles, les jeunes gens dont la devise sonnait si haut : « *In summis dignitas!* » et qui, sur leur blason, avaient déployé le vol d'une aigle royale lançant la foudre sur une cime hautaine ? Et puis, on l'aura remarqué, la nouvelle société littéraire prenait naissance à un moment où l'évolution allait déjà bon train à la société-sœur : la dernière venue ne pouvait tarder à se mettre du mouvement. Déjà, dans son article-programme, Émile Léger, le premier président, fait pressentir l'orientation prochaine. Il y met de la retenue : les *Actionnaires* ne comptent encore que pour une infime minorité dans le nouveau corps académique. Tout de même, ne croirait-on reconnaître dans l'article du jeune

(1) Annuaire du Collège de Valleyfield, 1904-1905, p. 46.

président, un écho des réunions de l'*Action Catholique* ?

... « Je lisais récemment des *Les Sources* du Père Gratry — vous connaissez ce livre qui résume dans un langage magnifique, tous les conseils qui font les vies utiles — je lisais donc : « Mes conseils ne s'adressent point à tous. Ils s'adressent à cet homme de vingt ans, qui, au moment où ses compagnons d'études ont fini, comprend que son éducation commence ; qui, à l'âge où l'amour du plaisir et de la liberté, du monde, de ses honneurs, de ses richesses, entraîne et précipite la foule, s'arrête, lève les yeux et cherche dans l'immense horizon de la vie, au ciel et sur la terre, l'objet d'un autre amour. »

« Eh bien ! pourquoi n'ambitionnerions-nous pas de devenir cet « esprit rare et privilégié », au moins dans la mesure où nos modestes talents rendent cette ambition légitime ? Il faut être cet adolescent courageux qui n'a peur ni du travail ni des fatigues, qui est résolu d'apporter au service des hommes et de Dieu autre chose qu'un cœur flétri et un courage fatigué. Chacun de nous se destine à devenir quelqu'un ; ne pas vouloir être plus qu'un mannequin, c'est plus que lâcheté, c'est un crime à notre époque... Les yeux fixés sur les devoirs de demain, apprenons à écrire... Revêtus de telles armes, allons de bon cœur dans la mêlée, à la grâce de Dieu ! » (*Le Cécilien*, 23 septembre 1903, p. 6 et 7). ⁽¹⁾

Ces conseils devaient être entendus. L'on n'a qu'à lire l'article de début du président de l'année suivante, et l'on constate que l'évolution n'entend point s'arrêter :

... « Vous savez tous que l'Académie se propose autre chose encore que la formation littéraire de ses membres. Tous, vous êtes convaincus que les membres de l'*Académie Emard*, doivent faire rayonner leur action et leur esprit au dehors, et que leur influence grande ou petite, mais aussi grande que possible, doit atteindre tous les élèves... Faisons donc un petit

(1) *Le Cécilien*, est le journal de l'Académie Emard.

examen de conscience... N'y a-t-il pas eu pour chacun de nous une occasion où, le voulant réellement, nous aurions pu semer une idée élevée en bonne terre? Dans la conversation ordinaire, et bien plus, lorsqu'elle roule sur un thème un peu élevé, dans les commentaires sur un évènement de la vie collégiale, dans les conseils ou renseignements que demandent parfois des élèves plus jeunes, surtout dans tout ce que nous écrivons, n'avons-nous pas négligé plus d'une fois, d'excellentes occasions de contribuer, pour une petite part, au rehaussement de l'idéal parmi notre entourage?... Dans trente-cinq ans, mes amis, où serons-nous, membres actuels de l'*Académie Eward*? Dans combien d'endroits différents de notre Canada ou du monde se fera la moisson des semences que maintenant nous déposons en nous-mêmes? Songeons-y quelquefois, et pensons à l'immense somme de bien que pourraient accomplir une poignée d'hommes dispersés en divers milieux, et qui, durant toute leur jeunesse, n'auraient jamais négligé une occasion d'élever leur âme.» (Le *Cécilien*, p. 107, septembre, 1904).

Voilà des tendances bien nettement affirmées. Assurément, il y a là plus que n'a laissé pressentir le cercle par la lettre de ses constitutions. Et aussi, attendez seulement l'arrivée en nombre des *Actionnaires*; et vous verrez leur esprit incoercible faire sauter les formules emprisonnantes. En 1903, ils ne détiennent encore que quatre fauteuils académiques; en 1904, ils en ont conquis huit. En 1905, les anciennes constitutions sont abrogées, et le texte des nouvelles vient témoigner de l'achèvement de l'évolution :

Constitutions de l'Académie Eward

Article premier — *Nature* : L'Académie Éward est un cercle d'études ouvert à quelques élèves des classes supérieures de Belles-Lettres, de Rhétorique et de Philosophie.

Article deuxième — But : Le Cercle se propose de grouper ceux des jeunes qui révèlent quelque talent de plume ou de parole, pour les préparer à une action efficacement catholique.

Article troisième — Moyens d'action : Pour atteindre cette fin, l'Académie Émard offre à ses membres un enseignement théorique et un entraînement pratique.

1° *Enseignement théorique :* Les questions proposées à l'étude des académiciens, qu'elles soient traitées par eux-mêmes ou par le directeur ou par les professeurs de l'institution, doivent avoir pour objet ce qui peut contribuer à la formation catholique et sociale des membres.

2° *Entraînement pratique :* En prenant un fauteuil, les académiciens acceptent la mission d'exercer une action d'apostolat sur les plus jeunes membres et sur la communauté entière. En conséquence, ils seront mis fréquemment en contact avec la communauté comme avec les membres des grades inférieurs, au moyen de séances publiques. Leurs articles, leurs conférences et leurs discours devront avoir alors généralement pour objet, une action apostolique à exercer sur leurs camarades plus jeunes »,

Une note explicative que nous aurions tort de négliger, précédait la nouvelle rédaction. Elle nous apprend la large part d'initiative qui revient aux jeunes dans la transformation de leur académie. « La présente constitution, y disait le rédacteur, a été faite dans l'intention de rendre les statuts plus exactement conformes à l'esprit actuel des membres du Cercle. »

Il faut donc mettre ce nouveau triomphe au crédit des *Actionnaires*. Ils se sont érigé une seconde tribune : voyons quel bon usage ils en sauront faire.

En jeunes gens qui veulent savoir ce qu'ils veulent, ils commencent par se donner une doctrine. On sait quel sourire sceptique accueille d'ordinaire les mouvements de jeunesse. Tant de gens se méfient de ce qui ne procède pas toujours de la tête, et

à cause de cela, ne peut durer que ce que dure un élan du cœur, l'enthousiasme d'une passion. Mais l'on a vu ce qu'il y avait de net, d'arrêté dans le plan des *Actionnaires*. Une telle clarté d'attitude, l'exécution précise et patiente d'une tâche si longue et si compliquée ne pouvaient procéder assurément que de la réflexion. Les *Actionnaires* ont de l'enthousiasme ; ils en ont même beaucoup. Mais, chez eux, l'enthousiasme n'est pas l'emballement fou d'écoliers grisés de rêves et de phrases. C'est la fermentation d'ardentes et intimes convictions. Ils ne voudraient pas agir sans posséder les raisons de leur action : ils s'en font même une question de « probité intellectuelle. » Et voyez comme l'un d'eux va poser le problème :

« Une conception neuve de la vie flotte dans l'âme de la jeunesse canadienne-française. Cette conception, il importe de la préciser, de la raisonner. C'est question de succès et de probité intellectuelle. Notre formation intime y est étroitement intéressée ; et la plus lamentable illusion comme le pire malheur, ne serait-ce pas, quand nous voulons porter aux autres la flamme des convictions conquérantes, qu'une notion flottante et brumeuse, une conception d'à peu près nous fit dupes de nous-mêmes ? » (1)

Le même souci doctrinal apparaît dans le choix des travaux. Chacun des membres de l'*Académie Emard* doit rédiger, pendant l'année scolaire, sur un sujet approuvé du directeur, un travail aux proportions approximatives d'un grand article de revue. L'on n'aurait qu'à parcourir à la hâte la

(1) *Le Semeur*, 1904-1905, p. 121. La vie catholique par Ls Adolphe.

liste des principaux sujets mis à l'étude pendant les quatre années d'existence du cercle ; on se rendrait compte que les Académiciens vont tout droit aux questions de principes. Ils cherchent les lumières qui éclaireront leur action nationale et leur action catholique.

Citons au hasard : *L'apostolat laïc — Les difficultés de l'action sociale — Discours sur l'histoire du Canada — Nos origines — La vocation de la race canadienne-française — L'œuvre de La Fontaine et de Baldwin — Les chantres de notre âge héroïque.*

Le premier de ces travaux, qui est de l'année 1904, fut écrit, nous le savons, à la demande expresse de *l'Action catholique*. Et les archives de l'Académie nous apprennent à quelles préoccupations l'auteur faisait répose.

« Souvent, pendant l'année qui prend terme, il a été parlé parmi nous d'apostolat, d'action sociale catholique. Serait-il superflu d'affirmer qu'à l'heure présente, l'âme *cécilienne* nous paraît travaillée d'aspirations secrètes qui mériteraient mieux que le sort d'un rêve d'écolier ? Beaucoup ont senti néanmoins qu'il faut autre chose que des phrases et de l'enthousiasme à chaud pour aller aux œuvres de dévouement. En jeunes hommes qui veulent savoir ce qu'ils veulent, quelques-uns ont cherché des certitudes où appuyer et transformer en robustes convictions, ce qui n'était jusque-là, au fond de leur âme, qu'un besoin instinctif d'expansion et de générosité ».

« À monsieur le président nous devons le service d'avoir synthétisé dans un travail de fond remarquablement solide, intitulé *L'Apôstolat laïc*, les arguments et les preuves qui soufferont tous les nuages et mettront fin, nous voulons le croire, à toutes les équivoques et à toutes les hésitations ».

Le travail lui-même se terminait par cette conclusion qui achèvera de démontrer la loyauté de

ces jeunes gens, la précision et la flamme de leurs convictions :

« L'essentiel est que nous ne nous jettions pas dans l'action en aveugles et en emballés. Souvenons-nous que la conviction claire et solide est la première force agissante dans le monde. C'est trop peu qu'un vague idéal et qu'un enthousiasme d'illumine quand on veut faire jusqu'au bout son chemin de catholique et d'apôtre.

« Orientons-nous vers les sommets, mais ne nous cachons jamais les aspérités de la route ; la première pierre du chemin nous serait fatale. Rappelons-nous que bien d'autres jeunes gens se sont élancés dans la vie aussi ardents, mieux préparés peut-être que nous-mêmes. L'idéal, les beaux rêves, les nobles ambitions ne leur manquaient point. Voyez pourtant : sur cent éphèbes qui marchaient la tête haute, au soleil levant de la vie, à peine dix qui, bien ayant les chaleurs du midi, ne sont devenus les voyageurs blasés et égoïstes, préoccupés uniquement de chercher un ombrage, pour s'y reposer seuls, sans une pensée pour leurs frères. Gardons nos aspirations, nos rêves d'apostolat, mais concrétisons-les, faisons-les pénétrer dans toute notre vie. Pour cela, précisons toujours davantage nos théories et nos principes. Sous peine d'un échec, bannissons le vague et le nuageux des convictions dont dépend toute une vie d'homme. Sachant alors ce que nous voulons et pourquoi nous le voulons, armons-nous d'humilité, de constance, de générosité, pour une vie entière en harmonie avec la prière que notre Maître à tous mit un jour sur les lèvres de ses apôtres : *Adveniat regnum tuum!* » (1)

Est-il nécessaire après cela de préciser la doctrine qu'ils ont conquise et qu'ils prêchent? Elle se dégage, croyons-nous, de l'ensemble du livre. Et pourtant, disons un peu avec quelle rigueur ils énoncent le devoir de l'apostolat. Tout d'abord, ils se défendent de n'apercevoir dans le dévouement,

(1) *Le Semeur*, 3e année, p. 299-300.

dans le sens et le goût de l'apostolat, que des « vertus de surérogation et de luxe, bonnes tout au plus pour occuper les loisirs des cœurs naïfs et inemployés au seuil de la vie. » L'horizon de leur charité — je cite presque mot-à-mot leurs écrits — c'est celui qu'a déployé d'un geste magnifique le Père de l'Église que fut Saint-Jean Chrysostome : « Les chrétiens répondront de l'univers entier. » Croire en Dieu, se proclamer ses enfants et ne pas se dévouer à lui gagner des frères moins heureux, c'est à leur jugement « un illogisme et une infidélité. » Il n'y a pas de chrétiens sans prosélytisme, disent-ils avec Lacordaire. « Où que nous soyons, il faut nous faire apôtres, écrira le jeune auteur de l'apostolat laïc. Placé pendant quatre ans de ma jeunesse au milieu de camarades qui se préparaient spécialement à l'action catholique, c'est la conviction qui a jailli comme un éclair devant mes yeux. »

Ils ont scruté les fondements du devoir de l'apostolat, et le même auteur va les chercher dans la Tradition, dans les écrits des grands catholiques, les enseignements des Papes, dans les conditions de la société actuelle ; mais il se plaît aussi à s'appuyer sur des raisonnements tout simples, à la portée des plus jeunes intelligences :

« Tout le christianisme est résumé dans le précepte du Maître : Tu aimeras Dieu, d'abord, mais ensuite, tu aimeras ton prochain comme toi-même. C'est la loi de charité qui implique nécessairement le zèle pour le perfectionnement d'autrui.

« Aimer son prochain, ce n'est pas éviter uniquement de lui faire du tort ; relativement ce

serait facile et Dieu n'aurait pas honoré le cœur de l'homme s'il ne lui avait prescrit qu'une charité négative.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Voilà la règle de la charité fraternelle. Une conclusion rigoureuse, dès lors, ne serait-ce pas que nous sommes tenus de faire pour nos frères, dans une sage subordination de la justice et de la charité, ce que nous sommes tenus de faire nous-mêmes pour notre salut ? Aimer c'est faire du bien ; s'aimer véritablement, c'est s'aimer avant tout dans ses intérêts éternels ; aimer les autres n'est donc autre chose que les mener à Dieu autant que nous en avons le pouvoir. »...

« Nous ne sommes pas libres — c'est une parole de leur directeur — de nous choisir tel ou tel idéal de vie. Disciples d'un Maître qui a prétendu nous laisser un exemple de vie plutôt qu'un Évangile doctrinaire, notre vie ne peut être que celle du Maître dont nous nous proclamons les disciples. Et si la vie du Maître a été avant tout une vie dévouée pour l'amour de Dieu et des hommes au service des hommes et de Dieu, la vie du disciple ne peut-être qu'une vie dévouée pour l'amour de Dieu et des hommes, au service des hommes et de Dieu. »

Et telles sont les idées substantielles dont, grâce à l'*Action catholique*, se nourrissait la jeunesse de Valleyfield vers 1904. Et ces idées ne font pas l'objet d'une prédication intermittente. A l'*Académie Emard* nous avons affaire à une véritable campagne d'action catholique, à un méthodique groupement d'énergies pour gagner de haute lutte l'âme de

toute une jeunesse. Études, articles, conférences, séances publiques, lectures, tout est mis à contribution.

Les lectures ! Il ne s'agit plus cette fois d'un petit nombre de volumes qu'on se passe discrètement sous le manteau, en vue de cultiver quelques âmes de choix ; mais d'un plan d'action, d'une organisation pratique et enveloppante qui s'efforce d'imposer un programme de lecture à la communauté entière.

Et quels seront les volumes de prédilection ? Oh ! pour cela, les *Actionnaires* savent bien par lequel ils commenceront.

Il est un livre ici-bas que le jeune homme ne peut ouvrir qu'avec un baiser pieux et qu'il referme avec l'émotion des saints amours : livre de vérité dont chaque parole allume une étoile dans son âme, livre d'amour qui lui met au cœur les sources d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle.

Portant en lui-même les tourments de l'idéal infini, le jeune homme un jour s'est mis en route, et il a dit : « J'irai vers la beauté et vers la grandeur. » Et la beauté et la grandeur, il les a cherchées partout dans le monde, pour ne les trouver nulle part ; il a gravi tous les sommets pour se sentir plus loin du ciel.

Un jour qu'il était las, désespéré des petitesesses de la grandeur humaine, il a ouvert le livre mystérieux ; il s'est mis à lire l'Évangile : « *Il te manque une chose ; va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis,*

viens et suis-moi...)⁽¹⁾ Ce fut d'abord l'étonnement; puis, ce fut le ravissement, le ravissement d'une âme ingénue s'ouvrant toute frémissante à la première révélation du divin. Son idéal vainement poursuivi, le jeune homme ne le voyait pas seulement réalisé; il le contemplait agrandi, dépassé. *Amice, ascende superius!* ô ami, monte encore plus haut, lui disait la voix du plus doux des maîtres. Et pardessus les sommets de la terre, des sommets nouveaux se dévoilaient sans cesse, et qui montaient toujours et qui se haussaient éperdûment dans la lumière inaccessible et dans l'infinie beauté des choses.

A partir de ce jour, le jeune homme et l'Évangile sont devenus d'inséparables compagnons de route. Dans son ascension vers la grandeur et vers la beauté, le jeune homme a pris l'Évangile comme guide et comme viatique. Et sur les pentes trop abruptes, si les forces viennent à lui manquer, ou s'il va s'asseoir de lassitude, tout de suite, l'Ami divin lui fait entendre l'appel au courage : *Adolescent, tibi dico, surge!* *Adolescent, je te le dis, lève-toi!*; et par les chemins infinis, si les ténèbres s'accumulent, si les sommets se voilent, si la route devient incertaine, un mot d'ordre sort encore de l'Évangile pour crier au jeune touriste de l'idéal : O jeune, en haut, en haut toujours, *duc in altum!*

Heureux le jeune homme qui a rencontré le Grand Ami et l'a choisi comme guide ! Notre jeunesse des collèges lit-elle assez l'Évangile ? Je me rappelle en ce moment la réflexion d'un jeune étudiant en droit, membre alors du comité central

(1) S. Marc, 10-21.

de l'A. C. J. C.: « Je viens de découvrir le Nouveau Testament, m'avouait-il tout réjoui. Quel livre et quel dommage que je n'en aie pas fait la découverte au Collège ! »

Et pourtant, c'est par l'Évangile que peut s'établir entre l'âme du jeune homme et l'idéal suprême, l'un des contacts les plus rapprochés pour la contemplation la plus bienfaisante. Le Père Lacordaire écrivait à son Emmanuel qu'il voulait initier à la vie chrétienne : « Vous commencerez donc par l'Évangile qui est Jésus-Christ vivant... Ouvrez-le, vous qu'il a fait mon fils, et après y avoir imprimé vos lèvres rassurées, livrez-vous à lui comme à l'âme de votre mère. »

Les *Actionnaires* avaient découvert la beauté divine du petit livre dans les quelques pages lues et commentées à leurs réunions de quinzaine. Ce pain du Christ, ils voulurent le briser et le partager avec leurs plus jeunes frères. On convint donc de recommander chaudement, par un article au *Cécilien*, la lecture de l'Évangile ; puis, d'acheter quelques exemplaires du Nouveau Testament pour les répandre dans la communauté. Plusieurs douzaines furent bientôt vendues. Et l'on vit nombre d'élèves qui ne passèrent plus un jour sans lire au moins quelques lignes du texte sacré. La plupart l'eurent à la chapelle où il remplaça sans trop de désavantages, certains manuels de dévotionnettes. D'autres le gardaient sur leur pupitre, à l'étude, et en lisaient quelques lignes chaque soir, avant de se mettre au travail. L'Évangile fut bientôt le livre de tout le monde. Et comment ces jeunes

gens auraient-ils pu résister à l'exhortation si pressante que leur adressait le directeur de l'*Action catholique* :

« Vous montez à la vie, jeunes gens de ma génération, l'œil illuminé des éclairs d'un idéal plus haut, le front caressé par le souffle d'un meilleur avenir. Vous demandez à vivre votre foi dans la plénitude des esprits convaincus, avec l'ardeur expansive des âmes aimantes.

« Une seule parole, un seul amour a fait, dans tous les temps, les âmes apostoliques, les êtres débordants, épris des dévouements entiers, du don absolu d'eux-mêmes. L'Évangile, jeunes gens, vous révélera cette parole et cet amour. Qu'il soit, à côté de votre crucifix de jeunes hommes, le livre toujours ouvert et toujours médité. Le Christ est l'unique amour et l'unique Maître...

... « Jeune homme, tu te sens capable d'aimer l'infini, et tu veux aimer quelque chose de grand, de haut et d'éternel. Tu ne crois qu'aux dévouements où l'on se donne jusqu'au bout, pour une cause qui mérite la plénitude de ces sacrifices. Va, n'aime rien de ce monde. Avec tes saintes passions, tu y trouverais trop de vide et trop de souffrance. Il y en a Un, un seul qui est la Vérité, la Vertu et l'Amour : un seul alors qu'il fait bon aimer et pour lequel il est juste et beau de se dévouer. Lui seul aime infiniment et toujours. Lui seul ne trompe pas les cœurs qui s'approchent du sien. Lui seul pardonne encore quand Il a mille fois pardonné. Lui seul ne se souvient plus de rien quand Il a dit : j'ai tout oublié. Lui seul ne se refroidit pas quand on se refroidit ; et celui-là, ô jeune homme, celui que te révélera l'Évangile, l'éternel amant, l'époux de ton âme, c'est, tu l'as reconnu, Jésus, le Christ des jeunes, le Bon Maître ! »

Après l'Évangile, devait venir le tour des livres de formation morale. On procéda de la même façon. Un article au journal de l'Académie faisait un bout de réclame, et le volume se mettait à courir les pupitres. La jeunesse cécilienne devint ainsi rapidement familière avec tous les ouvrages que Paul

Bourget appelle les « livres de parole », avec toutes les vies d'hommes qui peuvent aider à la formation de l'apôtre. Il serait assez peu facile de dresser une liste complète des livres favoris de ce temps-là. Nommons toutefois : Louis Veuillot, vie et correspondance ; Montalembert, lettres et vie par Lecanuet ; Ozanam, lettres et vie ; Lacordaire, lettres et vie ; Henri Perreyve, lettres et vie ; Garcia Moreno, vie par le R. P. Berthe ; O'Connell, vie par Nemours Godré ; Les Sources, les Souvenirs de jeunesse du Père Gratry ; Le Prix de la vie, la Vitalité chrétienne d'Ollé-Laprune ; L'Art d'arriver au vrai, de Balmès ; Le jeune homme chrétien d'Hervé Bazin ; Les Conseils du Père Olivaint ; La formation de la volonté de l'abbé Guibert ; La jeunesse de France au XIXe siècle, de l'abbé Rouzic ; Les dix grands chrétiens, de Villefranche ; Le livre de l'apôtre de Madame de la Girennerie ; Les lettres d'un militant ; Pour la patrie de J.-P. Tardivel, etc., etc.

Il faut aussi faire honneur à l'*Action catholique* de ce que j'oserais appeler la *vulgarisation* des chefs-d'œuvre classiques. A Valleyfield, c'est presque une coutume pour les élèves du cours classique, de porter dans leurs poches d'habit une tragédie de Corneille, de Racine ou une comédie de Molière, voire même les Caractères de La Bruyère. Ils utilisent pour lire et relire les chefs-d'œuvre, la descente et la montée des escaliers avant et après les récréations. On appelle cela lire *dans les rangs*. Mais combien des écoliers d'aujourd'hui savent qu'ils sont redevables aux *Actionnaires* de l'introduction de cette coutume. Et pourtant, oui, ce sont eux

qui, pour remplir les vides de leur caisse, mirent un jour en vente de petites éditions à bon marché, et depuis lors, les petits volumes n'ont plus cessé d'être lus *dans les rangs*.

Un genre très à la mode vers 1900, c'est la conférence. Qui donc alors croit posséder une idée, et n'en veut faire tout de suite, une, et même plusieurs conférences ? Les *Actionnaires* voulurent introduire le nouveau genre aux académies. C'était si neuf et si piquant de voir un confrère, un imberbe de dix-huit ans, aller prendre place derrière la table au tapis vert, placer devant soi ses petites feuilles, se gourmer comme tout bon conférencier, tremper ses lèvres dans le verre d'eau sucrée, s'arrondir le coude, et puis... proférer quelques oracles ! Oui, le spectacle était si amusant, et cela devait donner tant de relief au discours qu'il fallut à tout prix s'emparer de la conférence pour la propagande des idées de l'*Action catholique*. L'Académie Émard fit de plus en plus large la part du nouveau genre.

On peut lire dans l'*Annuaire du Collège de Valleyfield*, 1904-1905, p. 42 :

« Parmi les innovations, il faut ranger en premier lieu, une série de conférences où parurent à tour de rôle tous les académiciens. Les questions étudiées s'enchaînent logiquement comme une sorte de cours d'éducation générale pour les jeunes fait par eux-mêmes. Le procédé de préparation fut la méthode vieille mais recommandée des cercles d'études. Le président faisait d'abord connaître le sujet qui serait étudié. Chacun des membres du Cercle devait se renseigner et remettre deux semaines plus tard, un plan détaillé et des notes assez parfaitement rédigées. On laissait ensuite au sort de désigner celui qui allait bénéficier des recherches de ses confrères, à la condition de donner la conférence.

« Voici la liste des sujets de conférence :

L'éducation de la volonté,

La virilité intellectuelle,

La distinction,

L'honneur,

Le courage,

La jeunesse et le patriotisme,

La jeunesse et la langue française,

La jeunesse, *ses dangers* : passivité intellectuelle, alcool, indifférence religieuse ; *ses devoirs* : étude, dignité personnelle, convictions religieuses ».

En 1905-1906, on toucha à des problèmes plus élevés. Et fidèles comme toujours à leur esprit de méthode, les *Actionnaires* groupèrent toutes leurs conférences de l'année autour d'un sujet général : *L'Église et la question sociale* :

Le droit d'intervention de l'Église dans la société,

L'Église et le grand mal social, l'athéisme,

L'Église et la morale,

L'Église et l'ordre économique,

L'action de l'Église suffit-elle à la réforme sociale ?

Tous ces travaux, articles et conférences n'avaient pour auditeurs que la moindre partie des élèves : les aspirants et les candidats de l'académie étant seuls admis aux séances régulières. Aussi, pour atteindre toute la communauté, inaugura-t-on, dès la première année du cercle, les conférences publiques. A celles-ci, tout le personnel assistait, et un professeur était chargé de la conférence. Le sujet devait toujours s'inspirer du programme de *L'Action catholique*. Et c'est ainsi que pendant l'année 1905-1906, l'on entendit discourir sur :

La nécessité de la formation sociale,

La formation religieuse en vue du devoir social,

La formation de la volonté en vue du devoir social.

Les *Actionnaires* s'efforçaient de faire de chaque soirée, une manifestation solennelle de la vie académique. La programme était préparé avec soin. A la conférence, l'on ajoutait de la musique, des chœurs patriotiques. On lisait quelques-uns des articles du *Cécilien*, de ceux qui pouvaient jeter la bonne semence. Les meilleurs diseurs venaient réciter des strophes nerveuses, toutes frémissantes des passions nouvelles. Et l'ensemble faisait une bonne et reconfortante petite fête intellectuelle où les âmes montaient un peu plus haut, où toute cette jeunesse se levait à la sortie des professeurs, et entonnaient le solennel *O Canada*, ou la martiale *Cécilienne*. Plusieurs élèves sans doute montaient à la chapelle avec une prière plus fervente au cœur, l'âme un peu bouleversée. Et le lendemain, il s'en trouvait pour écrire dans un journal, des pages comme celle-ci :

« Enfin ! Enfin ! je vis ! Ce n'est plus cette inquiétude d'autrefois. Enfin, j'ai compris ! j'aime le Christ, mort pour moi ! Enfin, ô mon Dieu, je crois véritablement ! Hier soir, de nouveaux horizons se sont ouverts devant moi. En entendant tomber de la bouche de monsieur l'abbé X. . . ces paroles de vie, cette invitation à l'apostolat, j'ai vu qu'il me restait beaucoup à faire. Et j'ai senti tout mon néant. Que suis-je, à côté de ces héros dont il nous a lu les lettres ? Je ne suis qu'un phraseur, je ne suis qu'un poseur. Je ne suis qu'un homme de terre à terre.

« Ah ! Seigneur Dieu, venez à moi ! A moi, aussi ! Donnez-moi un idéal, donnez-moi la vertu, donnez-moi tout, car je n'ai rien. Apôtre ! j'ai prononcé ce mot souvent ; mais plutôt comme une habitude que comme une conviction. Apôtre ! c'est dévoué, c'est sacrifié, c'est mort pour les autres. Et que je suis loin de là !

« O Christ, écoute la prière que je te fais avant de finir ce cahier.

« Donne-moi la chasteté, l'humilité, l'esprit de sacrifice, l'amour pour toi !

« Donne-moi de comprendre ce que je peux et ce que je dois faire.

« Donne-moi de comprendre l'apostolat, la vie pour les autres.

« Donne-moi de croire et de toujours t'aimer comme je t'aime aujourd'hui « Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi ! » Ce cri du centurion, je le pousse à mon tour, ô Christ, brûlant d'amour. Souffle donc sur moi pour que je ne sois plus un cadavre, mais un vivant ! »

Hymne de foi et d'amour qui après tant de belles choses rêvées, pensées ou entendues, s'échappait, émouvant et lyrique du cœur de la jeunesse cécilienne! Mais les notes éparses, on le sait maintenant, vibraient depuis longtemps dans l'atmosphère collégiale, où les avaient jetées une à une les petits académiciens, les apôtres adolescents, après en avoir eux-mêmes longuement rythmé les battements de leur cœur et les pulsations de leurs tempes.

CHAPITRE SIXIÈME

L'« Action catholique » et les vacances

Tout le monde a lu dans *Le charriot d'or* d'Albert Samain, le superbe dyptique qui a pour sujet l'*Idéal*. Sur le premier panneau, fraîche et enchantresse comme une apparition d'aube, c'est d'abord l'évocation du chœur des « beaux adolescents », gravissant au matin de la vie vers les cimes altières :

Hors la ville de fer et de pierre massive,
A l'aurore, le chœur des beaux adolescents
S'en est allé, pieds nus, dans l'herbe humide et vive,
Le cœur fier, la chair vierge et les yeux innocents.

Toute une aube en frissons se lève dans leurs âmes.
Ils vont rêvant de chars dorés, d'arcs triomphaux,
De chevaux emportant leur gloire dans des flammes,
Et d'empires conquis sous des soleils nouveaux !

Leur pensée est pareille aux feuillages du saule
A toute heure agitée d'un murmure incertain ;
Et leur main fièrement rejette sur l'épaule
Leur beau manteau qui claque aux souffles du matin...

Ils ont l'amour du juste et le mépris des lâches.
Et veulent que ton règne arrive, enfin, Seigneur !
Et déjà leur sang brûle, en lavant toutes taches.
De jaillir, rouge, aux pieds sacrés de la Douleur !

Tambours d'or, clairons d'or, sonnez par les campagnes !...
Ce qui vient d'eux est pur comme l'eau des montagnes
Et fort comme le vent qui souffle sur la mer...

Là-bas, vers l'horizon roulant des vapeurs roses,
Vers les hauteurs où vibre un éblouissement,
Ivres de s'avancer dans la beauté des choses,
Et d'être à chaque pas plus près du firmament :

Vers les sommets tachés d'écume de lumière
Où piaffent, tout frémissants, les chevaux du soleil,
Plus haut, plus haut toujours, vers la cime dernière
Au seuil de l'Empyrée effrayant et vermeil :

Ils vont, ils vont, portés par un souffle de flamme...
Et l'Espérance, triste avec des yeux divins,
Si pâle sous son noir manteau de pauvre femme,
Un jour encore, au ciel, lève ses vieilles mains !

C'est le départ, au matin de la jeunesse. Ce
sera tout-à-l'heure le retour, au midi de la vie.
Et ce retour qu'il est triste, profondément triste :

Pieds nus, manteaux flottants dans la brise, à l'aurore,
Tels, un jour, sont partis les enfants ingénus,
Le cœur vierge, les mains pures, l'âme sonore...
Ah ! comme il faisait soir quand ils sont revenus !

Pareils aux émigrants dévorés par les fièvres,
Ils vont, l'haleine courte et le geste incertain,
Sombres, l'envie au foie et l'ironie aux lèvres ;
Et leur sourire est las comme un feu qui s'éteint.

Ils ont perdu la foi, la foi qui chante en route
Et plante au cœur du mal ses talons frémissants.
Ils ont perdu rongés par la lèpre du doute
Le ciel qui se reflète aux yeux des innocents...

Leurs rêves engraisés paissent parmi les foules ;
Aux fentes de leur cœur d'acier noble bardé,
Le sang altier des forts goutte à goutte s'écoule,
Et puis, leur cœur, un jour, se referme vidé...

Pourtant, parfois, des soirs, ils songent dans les villes
 A ceux-là qui près d'eux gravissaient l'avenir,
 Et ne voulant pas boire aux écuelles viles,
 S'étant couchés là-haut, s'y sont laissés mourir ;

Et le remords les prend, quand, au penchant des cimes,
 Un éclair leur fait voir, les deux bras étendus,
 Des cadavres hautains, dont les yeux magnanimes
 Rêvent, tout grands ouverts, aux idéals perdus !

Cette histoire en deux tableaux, n'est-ce point
 l'histoire, hélas ! d'adultes nombreux s'ils veulent
 remonter vers leur adolescence ? Mais n'y recon-
 naissez-vous pas aussi l'histoire de vos fils, avant
 et après les vacances, ô directeurs de collégiens ?

Après une longue année de surveillance, de
 prière, de dévouement de votre part, de soumission,
 de lutte, de persévérance de la part des disciples,
 vous les aviez vus partis vous aussi, à l'aurore des
 vacances,

Le cœur pur, la chair vierge et les yeux innocents.

Ils vous avaient promis de monter toujours
 vers les cimes dernières. Et là, franchement, leurs
 promesses et vos prières vous faisaient croire à
 leurs victoires. Des « clairons d'or » venaient son-
 ner à vos oreilles l'assurance de leurs triomphes.
 Et, comme la pauvre Espérance, vous aussi, ô maîtres
 pourtant bien des fois déçus, vous leviez vos mains
 lasses vers le ciel, sûrs que la génération nouvelle
 allait enfin racheter les défaillances des autres,
 et qu'elle s'en irait toujours.

Ivre de s'avancer dans la beauté des choses,
 Et d'être à chaque pas plus près du firmament !

Vous avez attendu quelques semaines. Hélas,

« comme il faisait soir, n'est-ce pas ? quand ils sont revenus ». Les pauvres enfants ! Ils n'ont pas perdu « la foi qui chante en route » ; mais ils n'ont plus le ciel « qui se reflète aux yeux des innocents. » Ils n'ont plus le cœur vierge, les mains pures, l'âme sonore...

A la vérité, nous voici en face d'un problème bien propre à faire réfléchir et les disciples et les maîtres. Quelle triste chose que la piété de la jeunesse, et quelle triste chose aussi que notre éducation religieuse s'il fallait les juger toutes deux d'après ces lamentables résultats ! La conduite du collégien en vacances est tout de même quelque peu, si elle ne l'est beaucoup, le certificat de son éducation. C'est le coup de sonde impitoyable, révélateur de la force ou de la faiblesse de sa constitution morale.

Nous voulons faire la part des difficultés toutes particulières de la vie à cette époque ; la part des passions qui se coalisent et font rage alors dans l'âme du collégien ; la part aussi d'un tempérament en travail d'évolution et que l'atmosphère enfiévrée de la seizième année expose à toutes les sautes du thermomètre. Mais quand le revirement s'effectue au lendemain du retour dans la famille ; quand le collégien, habitué de la communion quotidienne, devient subitement incapable de déranger la volupté de ses petites molleses pour entendre une messe à 7 ou à 8 heures, et pendant deux mois, vit ainsi sans remords sa vie minimiste de rentier de village, soupçonnant à peine l'énorme illogisme de sa conduite... oh ! alors, dites-moi, cette bohème spirituelle n'est-elle

point l'indice d'un défaut de formation religieuse ? De toute évidence, dans la conception de ce jeune homme, les actes de piété s'isolent du reste de sa vie. Gestes automatiques, ils n'informent pas les actions de sa journée, ils ne se prolongent point en énergie divine dans l'accomplissement de tout son devoir. La piété n'est pas pour lui une forme de l'amour ; elle est une affaire de routine.

Ce serait comprendre la haute valeur éducative des vacances et les rendre meilleures que d'éveiller plus vive l'attention des collégiens sur ces problèmes inquiétants. Veut-on faire œuvre de salut ? Qu'on ne se borne point, de grâce, aux avis ou oburgations adressés, dans les derniers jours, à toute la communauté, et où l'on recommande de prier Dieu, d'être sage, d'être vigilant, de fuir les mauvaises compagnies, etc., etc. Avis excellents et nécessaires ; mais qui, adressés à tous, et avec la banalité désespérante du même cliché, n'entraînent que rarement aux résolutions précises et efficaces. Et c'est pourquoi, nous réclamons de toutes nos forces l'action du directeur de conscience sur les unités.

Si, dans une entrevue privée, et parlant dans les yeux de son pupille, le directeur a fait appel à sa loyauté et à son courage ; s'il lui a représenté l'illogisme affreux des collégiens déserteurs de la messe et de la communion, dès le lendemain d'une sortie ; s'il lui a démontré la nécessité de rester fidèle à Dieu dans un temps où aucun des devoirs du jeune homme chrétien n'est aboli ; la nécessité aussi, puisque les périls grandissent, de ne retrancher que dans la mesure où les circonstances l'imposent,

aux pratiques qui lui apportent la force : si, s'élevant plus haut, il lui montre la solidité et la perpétuité de sa foi et de son idéal assurées peut-être par ces sacrifices de sa jeunesse ; s'il lui fait voir le prestige bienfaisant de si beaux exemples, la vertu de ses prières et de ses communions s'en allant soutenir un peu partout les âmes défaillantes de ses camarades ; si, surtout et pardessus tout, le jeune homme, dans cet enseignement, ne reconnaît qu'une pièce de celui qu'il a reçu au cours de toute l'année, qu'une conclusion lumineuse de principes bien rivés dans sa tête ; et si le directeur lui a dit tout cela, comme peut et sait le dire un prêtre, avec toute l'éloquence et tout l'amour que la grâce du Christ peut faire passer dans une parole humaine, . . oh ! sans doute, nous n'accomplirons pas de miracles ; nous aurons encore à pleurer des naufrages ; mais nous en gardons aussi l'invincible certitude : il se fera plus nombreux le groupe des petits collégiens qui reviendront de cette terrible mer du monde, étalant au soleil des voiles encore blanches, et, comme au jour du départ, tendues toutes frémissantes au grand vent du large.

Nul ne voudra dire, nous l'espérons, que c'est là demander au collégien, et pendant deux mois, de l'héroïsme continu. Et qu'importe qu'on le dise ? L'histoire des jeunes *actionnaires* prouverait, au besoin, qu'on n'en appelle pas vainement à la logique et à la sincérité du jeune homme.

Les vacances ! comme elles les inquiétaient pour eux-mêmes et pour leurs amis ! Eux, les chefs, les apôtres, garderaient-ils leur foi, et sans défaillance, au programme courageux prêché pendant l'année

aux camarades ? N'allaient-ils pas revenir portant, au front, le deuil mélancolique des aspirations mortes ? Au jeune homme qui a de l'humilité chrétienne, qui sait la puissance de la grâce de Dieu, mais qui sait aussi l'étendue de sa propre faiblesse, pareille perspective ne laisse pas que d'apporter toujours de poignantes angoisses !

Au sujet de leurs camarades, leur inquiétude n'était pas moins grande. Les vacances ! Dans un instant fatal, elles peuvent si facilement ruiner le travail d'une année. Et quand on a fait la conquête d'une âme, et que, dans sa naïve confiance, on croit aux victoires éternelles, oh ! la pénible impression, à la rentrée de septembre, de retrouver sur une figure aimée, les flétrissures du mal !

Voyez aussi comme on s'y prépare à ces vacances. Celles du jour de l'an, comme celles de juin, sont toujours précédées d'une neuvaine. C'est le président qui en prend l'initiative et qui l'annonce à ses camarades :

Collège de Valleyfield, 5 juin, 1904.

Aux jeunes de l'*Action catholique*.

Mes bien chers camarades,

Demain, communion de l'A. C. Intention : nos vacances et celles de nos amis.

Nous demanderons à Dieu n'est-ce pas, qu'elles soient bonnes, dignes de nous comme d'eux-mêmes. Prions surtout pour que le courage nous soit donné de demeurer fidèles, comme au collège, à nos pratiques religieuses ; que nous ne cédions ni à notre lâcheté ni au respect humain, nous souvenant que nos devoirs nous imposent d'apparaître comme des jeunes gens plus entièrement chrétiens, et que nos vacances seront bonnes, dignes, dans la mesure où nous aurons été fidèles à notre Dieu et à nous-mêmes.

Nous sommes chrétiens, apôtres dans nos discours : nos vacances seront la pierre de touche de la sincérité de notre foi.

Vendredi prochain, le 10... sera la fête de l'Association catholique de la jeunesse, une fête qui est bien un peu la nôtre. Nous voudrions nous coudoier ce matin-là, au banquet du Christ « qui aime les jeunes ». Pourquoi n'en ferions-nous pas aussi le premier jour d'une neuvaine qui se terminerait la veille de la sortie et qui aurait pour intention la préparation de nos vacances et de celles des amis que nous aimons?... chacun fera l'exercice de piété que lui aura conseillé sa générosité. Mais soyons généreux : les choses à sauvegarder valent la peine, ce me semble, d'être protégées généreusement.

ÉMILE LÉGER,
président,

Voici maintenant pour les vacances de l'hiver :

Collège de Valleyfield, 23 décembre, 1904.

Mes bien chers amis,

Le premier janvier, l'A. C. verra son troisième jour de l'an. Il sera, si je ne me trompe, le début d'une année plus féconde et plus heureuse pour notre œuvre. Car il faut croire que maintenant, plus que par le passé, nous comprenons nos devoirs, nous avons saisi l'esprit, l'âme de la *Cause*. Et de là à manifester nos convictions par des actes, il n'y a pas très loin pour ceux qui se sentent du cœur.

Dieu sait toutefois si nous nous sentons faibles en face de la tâche que nous impose notre titre d'*Actionnaire*. Or, vous connaissez le meilleur stimulant du courage et de la force : le recours à Celui qui fortifie. Nous en usons chaque jour de notre vie. Mais à l'approche d'un commencement d'année en vacances, pourquoi ne pas faire quelque petit effort de plus, sous le rapport de la piété. Ce que je demande est déjà passé à l'état de tradition : une neuvaine préparatoire aux vacances. En commençant ce soir, elle se terminerait samedi matin, jour de la sortie. Nous la ferons, n'est-ce pas, avec toute la ferveur qu'un cœur de jeune homme sait mettre dans ses prières.

Votre bien dévoué dans le Christ « qui aime les jeunes ».

Je veux transcrire une troisième lettre. Le ton en est sévère jusqu'au pessimisme : il n'en révèle que mieux le sentiment de leurs responsabilités et la douloureuse inquiétude qui les etreint à la veille du temps d'épreuve :

Valleyfield, 12 juin, 1905.

Mes chers co-actionnaires,

... La neuvaine préparatoire aux vacances, passée maintenant à l'état de tradition, devrait, pour finir le 21 juin, commencer demain matin. Nous comprenons tous, n'est-ce pas ? combien nous avons besoin du secours d'en haut pour les trois mois qui vont suivre. Et les Actionnaires ne le demanderont pas que pour eux-mêmes. Ils penseront aux jeunes que dans notre faiblesse, nous avons pourtant essayé d'amener à une vie plus haute. Ces vacances, soyons-en sûrs, témoigneront de notre échec ou de notre succès auprès d'eux. Confions-les au Maître.

Mais nous-mêmes, mes amis bien chers, comme il nous reste à acquérir ! Personne ne se fait illusion, je le sais. Nous pouvons tous parler franchement. Tout compte fait, quelle triste figure nous faisons ! Nos principes et nos théories que nous n'avons pas adoptés dans un moment d'enthousiasme, mais que nous comprenons et raisonnons, exigent de nous, vous savez quelle vie ! Et dans l'existence ordinaire, dites-moi donc en quoi nous différons des autres ? Que chacun se pose la question. Faisons-en le sujet de nos réflexions pour pouvoir au plus tôt y faire une réponse encourageante. Il est temps que nous soyons tous des témoins de notre foi, des forts, des humbles, des apôtres pour tout dire...

Envisageons l'avenir en hommes. Dans ces derniers jours de l'année, prions pour nous-mêmes et pour nos frères-d'armes. Unissons-nous devant le Sacré-Cœur ; demandons-lui de mettre plus de flammes dans nos cœurs, plus de dignité et de courage dans notre vie.

Votre camarade et ami, X...

Ils parlaient alors pour *le monde*, les braves enfants, forts de leur solidarité fraternelle et de

l'énergie qu'inspire une charge d'âme. Oui, voilà bien les forces qui les sauvent. Et pour en être sûrs, nous n'avons qu'à ouvrir leurs lettres à tous. Je groupe ici, un peu au hasard, des extraits de leur correspondance :

« La vie est à pic dans ces parages-ci. On ne peut s'en faire une idée que si l'on connaît les mœurs d'une ville américaine large. . . Mais il serait triste de penser que je n'aurais pas la force de résister pour deux mois. . . Mais à toi, mon petit frère, je puis avouer comme c'est raide parfois. Dieu sait comme vos souvenirs me sont d'un précieux secours et comme je compte sur vos prières pour me soutenir ! (Lettre d'un philosophe à un humaniste, 7 août 1905).

« La vie à P. . . est large, très large. Je n'ai peut-être encore rien rencontré de si libre, et c'est dire beaucoup. . . Mais il serait bien triste après toutes mes protestations que je ne susse pas me respecter. Un ex-président d'A. C. et plus que cela, un ami de certains jeunes hommes dont il doit rester digne, a le devoir plus qu'un autre de veiller sur soi. Il n'y a pas à supposer qu'il soit facile de se garder, même un peu. Il faut avoir passé par là, avant de savoir l'énergie qu'il faut mettre pour se tenir debout. Mais il est permis d'avoir beaucoup de confiance quand on peut compter sur tant de bonnes prières inspirées par une amitié si sincère ». (Lettre du même à un versificateur, 22 juillet 1904).

« Par ici c'est plus qu'ennuyeux ; je ne rencontre que des étrangers ou des gens qui ne méritent pas d'être regardés. . . Tu comprends que je me surveille et qu'il faudra que je fasse bien des sacrifices. Tout de même je ne me décourage pas, et je supporterai avec résignation, toutes les petites contrariétés qu'il plaira à Dieu de m'envoyer. Pourrais-je faire autrement, quand je pense que c'est pour *mes petits frères* que je souffre ? Dès mon arrivée, je me suis mis à l'œuvre et je fais tous mes exercices religieux comme au collège. Je vais à la messe tous les matins, et là, je me recommande à Dieu, je lui fais l'offrande de toute ma journée. C'est là aussi devant le Sacré-Cœur de Jésus que je prie pour *mes frères*. Les gens pourront trouver cela un peu drôle de me voir changer si vite, mais rien ne me fait peur. Et j'espère qu'à l'aide de vos bonnes prières, je pourrai me dire à la

fin des vacances que je n'ai pas trahi mon idéal ». (Lettre d'un versificateur à un philosophe, 24 juin 1905).

« Je t'écris une lettre de début d'année, lettre de souhaits. Mais entre nous, frères dans l'amitié et dans l'apostolat, à quoi servent ces formules devenues banales et vulgaires ? Je trouve dans les *Lettres d'un militant*, un mot que je te rappelle parce qu'il traduit dans son admirable concision, les sentiments du jeune homme chrétien et apôtre : « Pour Dieu et pour la jeunesse ! à la vie, à la mort ! » J'y ai changé un mot. C'est à la jeunesse, nous, que nous voulons aller ; c'est à la jeunesse que nous vouons nos énergies, notre existence ». (Lettre d'un humaniste à un philosophe, 5 janvier, 1905).

Donc, en quittant le collège, les *Actionnaires* n'ont pas déchiré leur programme de vie. L'*Action catholique* agit toujours. Les moyens d'action se font peut-être un peu plus rares : il reste pourtant la correspondance et l'action surnaturelle.

Avant le départ, on employait la dernière réunion privée à organiser le *courrier des vacances*. L'ami qu'on ne pouvait plus entourer de sa surveillance ni protéger de ses conseils, on tâchait de l'atteindre par un échange de lettres. Une lettre, c'est chose si précieuse, aux heures de péril ! Apprendre, de temps à autre, que quelque part ailleurs, vivent d'autres jeunes hommes qui ont les mêmes luttes, et les soutiennent victorieusement, fait tant de bien ; et il est si réconfortant de recevoir, avec l'exhortation fraternelle, la promesse de ferventes prières. Certes ! il y aurait un beau livre à faire avec ces lettres de vacances que j'ai là devant moi, et où je relève les plus touchants appels à la persévérance, au courage, à la pureté de vie.

Transcrivons encore quelque peu :

« J'ai vu X... Il est allé passer quatre jours chez D... Je lui avais conseillé de n'y pas aller. Pourvu qu'il n'ait pas perdu de terrain dans cette course-là. J'ai vu B... et A... ; ils se conduisent comme des hommes. J'ai aussi rencontré C... ; c'est une jeune recrue qu'il faudra travailler ; il a l'étoffe dont on façonne les *Actionnaires* (!!!) Il a des vues élevées, il semble ambitionner la mission d'apôtre. Écris-lui donc quelques mots. Ça lui ferait un immense plaisir, il me l'a dit... Tous ceux dont je viens de te parler, vont à la messe tous les matins, c'est vraiment édifiant. Je viens de recevoir une lettre de ton ami J... Écoute un peu ce qu'il m'a dit : « Je pourrais bien ne pas m'ennuyer en m'amusant comme j'ai déjà fait. Mais à présent, mon idéal n'est plus le même ; je veux le garder, le poursuivre pendant les vacances comme pendant l'année ». — N'est-ce pas que c'est beau ? Sais-tu que ces jeunes nous font la leçon ? (22 juillet 1905).

« Selon ton invitation j'écrirai à S... pendant les vacances. Trop heureux serais-je si mes paroles pouvaient avoir un effet salutaire sur lui ! A... m'en a donné des nouvelles décourageantes. Nous ne nous laisserons pas abattre pour si peu. Nous espèrerons contre toute espérance »...

« Sois bon, sois fort, soit pur, sois digne de toi ! écrit un philosophe à un humaniste. Moi, qui parais si dur, si sec, tu ne sais pas que j'ai pleuré quand j'ai songé à tes paroles d'hier où tu m'exprimais un désir vague et lointain du sacerdoce. Ah ! mon ami, s'il m'était donné de voir le jour de ton ordination, de te voir prendre dans tes mains le Créateur du ciel et de la terre, je compterais ce jour parmi les plus heureux de ma vie ».

Quel ne devait pas être le fruit de ces appels éloquents, soutenus comme ils l'étaient d'une vie chrétienne si courageuse ! Les *Actionnaires* me pardonneront une fois de plus de révéler au public des choses aussi intimes que les pratiques de piété. Je le fais pour prolonger leur œuvre, et parceque, de toutes les pages de leur histoire, aucune

ne me paraissant plus belle, aucune non plus ne parlera mieux à l'âme de la jeunesse.

Dans une lettre à un jeune élève de Valleyfield, publiée dans *Le Semeur* 1910-1911, p. 303-305, j'ai raconté quelque peu la vie des *Actionnaires* en vacances. On me pardonnera de me reproduire ici :

« Vous vous souvenez, mon cher ami, de ce petit groupe de vos aînés dont je vous ai raconté naguère la courageuse histoire. Vous savez comment une dizaine d'adolescents qui, ici même, il y a quelques années, avaient mis leur vie et leurs prières au service de leurs camarades, surent démontrer que le courage et la fidélité à soi-même ne sont pas encore de vains mots. En vacances, ils allaient à la messe tous les jours, communiaient plusieurs fois par semaine, et souvent dans l'après-midi, on les a vus, de retour de la grève et du bain, s'arrêter à la cathédrale, pour dire ensemble leur chapelet et faire une visite au Saint-Sacrement. Ils avaient formé entre eux comme une petite *Association* de la messe quotidienne, et les plus matineux, en se rendant à l'église, réveillaient sur leur route, les retardataires.

« Vous entendez qu'on se récrie, qu'on parle de prodiges ! Et pourtant, est-ce à vous que je l'apprends ? Je n'ai pas encore tout dit. Ces vaillants n'avaient pas cru se contenter d'aussi généreux efforts. Ils s'engagèrent à réciter tous les jours l'office de la Sainte-Vierge. Et ils s'y engagèrent librement.

« C'est d'un visage plutôt froid que leur directeur avait accueilli leur dessein. Il redoutait — et avec combien de raison ! ces programmes chargés

qu'on rédige avec enthousiasme et qu'on envoie, après quelques jours, rejoindre au panier, les brouillons déchirés et les calendriers de l'année dernière. Il leur tint donc à peu près ce petit discours : « Mes chers amis, votre idée est belle, trop belle peut-être. Il est beau d'entreprendre ; il est difficile de bien tenir. Quand on charge trop sa vie, on abandonne d'abord le surrogatoire, puis après le surrogatoire, c'est le nécessaire qui s'en va. »

« Mais les jeunes en avaient pour leur idée ; ils insistèrent, et monsieur l'abbé... leur souhaita bon courage.

« Deux mois plus tard, quand ils vinrent lui montrer leur petit office tout délabré, les coins rongés, les feuilles maculées et jaunies de sueurs, le directeur comprit ce que vaut parfois un engagement de jeune homme.

« Pour ma part, je me souviens toujours avec émotion de ce jeune humaniste en visite chez moi avec quelques compagnons, un jour de juillet, et qui, après une belle et longue soirée à faire de la rame sur la baie de Vaudreuil, frappait à ma porte, à *minuit moins un quart*, et me disait le plus simplement du monde : « Voulez-vous me prêter votre bréviaire ? J'ai perdu mon office et je ne veux pas me coucher avant de l'avoir dit. »

« Vous n'admirez pas moins cet autre qui trop loin de l'Église pour assister à la messe et communier plus souvent que le dimanche, s'était engagé, lui aussi, à l'office de la Sainte-Vierge et qui écrivait : « Je récite mon office un peu partout, aux champs, sous les arbres, à l'ombre des veillottes de foin, en suivant les voyages de mil vers la grange. Cela me

repose et me fait goûter mieux la poésie pastorale des psaumes. Il tombe bien par ci par là quelques sueurs sur les pages du petit livre, mais ce sont des taches, j'imagine, qui ne doivent pas déplaire à la Sainte Vierge. »

Depuis le jour où je donnais cette page au *Semeur*, j'ai retrouvé un bon nombre des lettres des Actionnaires : elles racontent toutes la même histoire. Écoutez plutôt :

« P... me donne l'exemple de l'apôtre, pendant ma visite. A la messe tous les matins avec X... ; l'après-midi à l'église pour réciter son office. Il a une vie religieuse que j'admire et que je veux imiter ». (Lettre d'un rhétoricien au directeur, 12 juillet, 1905).

« Je vais profiter de mes vacances ; il y a de si beaux exemples à donner, de si belles âmes à soutenir. Certes, si le groupe cécilien se comporte, durant les deux mois qui viennent, ainsi qu'il le fait aujourd'hui, il y aura lieu de se réjouir et de croire à l'efficacité de l'*Action catholique*. Tous entendent la messe quotidiennement ; plusieurs récitent l'office de la Sainte-Vierge, et tous donnent un bel exemple de dignité, d'énergie et de foi vécue. » (29 juin, 1905).

Je m'en voudrais de ne pas rapporter ici l'acte courageux d'un *Actionnaire*, élève de philosophie et qui se fit un jour enfant de chœur dans sa paroisse. Mais laissons-le raconter lui-même son exploit au directeur :

« Je viens de faire un coup d'État. Si vous connaissez ce qu'est une petite congrégation de catholiques au milieu de protestants, dirigée de plus par un curé fort surchargé et quelque peu débonnaire, vous devinez quels enfants de chœur font la gloire de la paroisse de saint X... Ce qu'il y avait de plus malheureux, c'est que les choses allaient de mal en pis. C'était un scandale incroyable. Jugez si l'ex-maître des cérémonies de la

Basilique de Valleyfield en était dégoûté... Ayant assisté aux Quarante-Heures, il y a deux semaines, ce que je vis me fit prendre une résolution terrible. Je fis des propositions au curé. Je fis venir une soutane, et le dimanche suivant, messieurs les clercs de la paroisse ont dû se croire pour le moins au jugement dernier. Ils ont vu et éprouvé à l'œuvre une main expérimentée, dirigée par une volonté indomptable (!!!). La société de X... a vite fait de regarder d'un nouvel œil celui qui devenait ainsi « homme d'église », mais je puis me passer des rieurs. Je demeurerai au chœur jusqu'à mon départ pour Valleyfield ». (19 août, 1904).

Assurément, celui-là ne marchandait pas avec le respect humain. Inutile d'ajouter qu'il y avait au fond de toutes ces générosités la pensée des camarades. Je cite encore l'article de tout-à-l'heure :

« Quand leur directeur voulut connaître la force qui les avait soutenus, les pensées, les motifs qui les avaient aidés à ne rien retrancher de leurs pratiques, ils lui répondirent : « S'il ne se fût agi que de nous, nous n'aurions jamais eu le courage de persévérer. Mais nous songions à nos amis, à nos camarades en faveur de qui nous avons pris l'engagement de prier. Nous nous disions parfois qu'en abandonnant de nos pratiques, les secours leur manqueraient, qu'ils feraient des chutes peut-être. Et cette pensée suffisait à nous donner du cœur. Nous songions aussi à la *Cause*, à la vie que nous voulions vivre et qu'il fallait nous en rendre dignes en nous haussant chaque jour vers elle dès notre jeunesse. » (*Le Semeur*, 1910-1911, p. 304).

Mais l'on attend, sans doute, que nous fassions connaître en tout cela l'action d'Émile Léger. On le présume, le président des *Actionnaires* ne restait pas inactif en vacances. Il se chargeait pour

sa part du groupe de Valleyfield. Émile demeurait à quelque distance du collège, en pleine campagne. Et presque tous les jours, ordinairement dans l'après-midi, on pouvait voir un peloton de collégiens déboucher à l'extrémité de la rue du Marché et prendre à travers champs. C'était la visite quotidienne à l'hospitalier campagnard. Tous s'y rendaient, attirés par le charme personnel de l'intarissable causeur, et aussi pour se reprendre à des idées fortifiantes au contact d'une âme très noble. On se saluait à la bonne franquette, à coups de chapeaux. On s'asseyait sans cérémonie sur l'herbe, sous les arbres comme Tityre et Mœlibée. Émile apportait un livre, une revue, un journal ; et l'on lisait, et l'on bavardait à bouche que veux-tu, à la collégienne.

J'ai demandé à l'un des habitués de ces réunions de me ressusciter ses souvenirs, et voici ce qu'il m'en écrit :

« Je ne crois pas exagérer, ces « réunions de bavards intarissables », comme il vous plaît de les appeler, sont la part la plus charmante, je dirai même, la plus pure de ma vie de collégien en vacances. Au cours des cinq années qui m'en séparent, le souvenir m'en est revenu souvent. — Naguère encore, j'en causais avec quelqu'un qui fut souvent de notre cénacle. C'était pour rappeler, en lui donnant d'affectueux regrets, celui qui en fut l'âme. Et quelle âme privilégiée, quel chef d'adolescents que ce cher Émile Léger !

« Ceux-là seuls qui eurent la bonne fortune de l'approcher ainsi, à titre d'hôtes choisis et accoutumés, ceux-là seuls auront pu connaître et apprécier à juste prix les richesses qui gisaient au fond de cette âme de vingt ans. . .

« Rien d'ailleurs de ce qui nous tenait au cœur, ne le laissait indifférent. Maints céciliens de ce temps-là bien convaincus d'échapper à la lorgnette de cet observateur, furent l'objet de

ses plus intimes préoccupations. A lui qu'on ne voyait en ville que de passage, et pour de bonnes raisons, nous tenions lieu et source d'informations sur la manière de celui-ci d'organiser ses vacances, sur les périls nés pour celui-là de son milieu, enfin sur les moyens à prendre pour sauvegarder et même relever un autre. On sait d'ailleurs qu'il n'était pas resté à l'ordre spéculatif dans cette vie apostolique et qu'il demandait souvent des prières et plus encore, pour telle cause ou telle âme en péril. Par ces sollicitudes précoces, il préluait à ces fonctions futures de prêtre et d'apôtre.

... Et puis, l'on causait de tout. — Et il faudrait être aujourd'hui, aussi interminables que nous l'étions alors pour donner une idée juste de ces bons après-midi de vacances... En tous cas, le citadin ne regagnait jamais son foyer sans emporter une bonne impression de bien et de réconfort. Élevé pour un temps au contact de cette belle âme, au-delà du terre-à-terre, on sentait le besoin de regarder désormais en haut, de se tenir toujours bien droit et ferme...

« Certes, ce ne sont pas là « heures perdues » de poète ou d'artiste. Je disais tout-à-l'heure qu'elles comptent parmi les plus délicieuses de ma vie de collégien. Pourquoi ne pas les mettre au nombre des plus utiles ? S'il m'était permis de formuler un vœu à l'adresse de la génération actuelle, soucieuse de garder bien solides en vacances les positions si laborieusement prises au collège, ce serait de la voir se grouper à la suite d'un chef de file comme Émile Léger. Elle s'épargnerait ainsi une perte de temps et d'énergies et se ménagerait contre l'invincible ennui de ces longues et périlleuses journées de repos, la plus heureuse diversion sinon la plus sûre garantie ».

Mais il ne fallait pas veiller que sur le groupe de Valleyfield : il fallait songer aux *Actionnaires* dispersés. Et ici l'action du directeur venait seconder chaleureusement l'effort du jeune président. En vacances, le directeur demeure tout près de ses jeunes gens par ses prières et par ses lettres. Leur souvenir le suit au bréviaire comme à l'autel. C'est lui d'ordinaire qui partage avec le président

la douce besogne d'annoncer à tous la communion mensuelle. Et il aime dans ses lettres à leur garder bien vivant le souvenir de l'œuvre :

« J'ai eu, la semaine dernière, la visite d'Émile Léger. Il est demeuré ici deux jours. Samedi, je suis allé le conduire à Rigaud, chez M. X... ce qui nous a permis à monsieur X... et à moi d'offrir une messe pour l'*Action catholique*, à la chapelle de Lourdes, qui est bien l'endroit le plus pieux et le plus poétique du monde. On monterait là, si l'on n'était chrétien, que pour jouir de ce panorama inoubliable, plein de lacs, de montagnes, d'îles, de verdure, de nuages, de clochers et de coins de ciel. Je ne vous dis pas combien j'ai pensé à vous, vous le devinez bien. Si vous eussiez été là, il est probable que nous eussions parlé comme les apôtres du Thabor, d'y bâtir quelque chose pour y demeurer toujours. Seulement nous n'aurions bâti qu'une tente, étant tous de la même famille. Comme nous avons prié pour le progrès, l'extension de notre chère *Action catholique* ! Nous étions là, réunis peu nombreux, mais tous avec la même chaleur de l'apostolat au fond du cœur. Votre président qui a communiqué de ma main, n'a pas été, j'en suis sûr, le moins fervent ; sa belle âme de jeune homme aura su former un de ces élans de prières toujours victorieuses que le Maître a promis d'exaucer, surtout quand elles sont faites par deux ou trois réunis en son nom ». (12 août, 1903).

Bien d'autres lettres, et parlant la même langue, partirent pendant les vacances à l'adresse des *Actionnaires*. Elles allaient se joindre à leurs efforts et à leurs prières pour les aider à rester purs et fidèles.

Mais j'entends qu'on me demande : « Et après tous ces efforts, les résultats, les résultats ? »

Les résultats — en autant qu'on peut pénétrer dans l'histoire secrète des âmes — il semble bien qu'on les puisse dire excellents. Il ne s'accomplit point de miracles renversants. On ne dut empêcher toutes les chutes. Mais garder à des collégiens,

en dépit de quelques défaillances, l'amour de la lutte, empêcher que ne meurent leurs aspirations, leur tenir chaud au cœur l'amour du Christ, quelle douce et magnifique récompense, quel triomphant succès pour une œuvre d'apostolat ! Cette récompense, ce succès, il y eut des vacances où les *Actionnaires* les connurent. On a pu le voir à la lecture de certaines lettres. Voici d'autres confidences non moins rassurantes :

« Samedi, A... me venait voir. Cette visite me toucha profondément. Elle ménageait une joie bien grande à mon âme de jeune apôtre. A... s'est tenu droit jusqu'ici, en dépit des sollicitations incessantes qui lui venaient de la chair. Je ressens un un bien grand bonheur, quand je vois germer le grain déposé dans la terre ». (Journal d'un humaniste, 15 août, 1904).

« Il est bon de regarder le passé, surtout après les vacances. Mais cette fois, il n'y eut point de ces trahisons, de ces égarements dont on revient difficilement. Instruit par l'expérience du passé, je me suis tracé un programme quant aux choses religieuses, et je promis sur mon honneur de n'en point dévier. Le secours d'en haut soutint bien des fois mon courage chancelant. La Vierge, ma mère, suivait son enfant jusqu'aux sentiers les plus reculés. L'Étoile du matin brillait dans mon ciel souvent nuageux et guidait ma barque fragile. Donc, je gardai mon âme chaste et pure au sein des dangers qui la venaient émouvoir. J'ai gardé le meilleur de mes aspirations et de mes rêves ». (Journal d'un humaniste, 16 sept. 1904).

Le directeur pourra écrire de même, à la fin des vacances de 1904 :

« J'ai de bonnes nouvelles d'un peu partout. Ces vacances ne seront pas si désastreuses que l'ont été d'autres bien connues. Je sais de vos camarades qui n'ont point passé un seul jour sans réciter l'office de la Sainte-Vierge, avec une âme pure. — *Deo gratias!* »

Oui, Deo gratias ! grâces à Dieu, l'on ne prie ni se sacrifie vainement ici-bas. Et si la jeunesse voulait vivre ainsi les longs mois d'épreuve, quelle espérance nouvelle ranimerait l'âme de ses maîtres ! Quand viendraient les derniers soirs des nuits d'été, l'éclair nous ferait voir au penchant des cimes, non pas, comme dans la vision décourageante du poète, des cadavres hautains, rêvant, les yeux tout grands ouverts, aux idéals perdus. Nous verrions encore le chœur des beaux adolescents, montant toujours, joyeux et pur, vers les hauteurs où vibrent les étoiles.

CHAPITRE SEPTIÈME

Les Epreuves

Il entre dans l'histoire des développements de l'*Action catholique* d'en raconter les épreuves. Avant de célébrer la victoire, il est bon de jeter un coup d'œil sur le champ de bataille : la conquête paraît plus belle quand on sait ce qu'elle a coûté.

En écrivant ce chapitre, je ne fais, au surplus, que m'acquitter d'une promesse et d'un devoir. Lorsqu'il y a de cela deux ans, je conçus le projet d'écrire ce petit livre, j'allai m'en ouvrir, tout d'abord, et c'était de convenance, aux anciens *Actionnaires*. Ai-je besoin de le dire ? Ils furent effrayés de mon dessein. Quelques-uns commencèrent même par s'y opposer de toutes leurs forces. A les entendre, il n'y avait pas, dans ces agitations de collégiens, matière à un volume. Et tous se demandaient ingénûment si les maîtres, les camarades de leur temps, témoins journaliers de la médiocrité de leur vie, croiraient quelque chose de mes révélations. « Au moins, me supplièrent-ils, vous raconterez tout : nos succès sans doute, mais aussi nos faiblesses, nos lâchetés, nos échecs. Ce sera notre expiation devant la jeunesse et devant Dieu. »

Je promis de tout dire. Ma tâche d'historien m'en faisait un devoir. Et en plus, il me parut que les maîtres de la jeunesse et les jeunes eux-mêmes y trouveraient avantage. Les jeunes, connaissant mieux les difficultés inhérentes aux œuvres de ce genre, se verront mieux protégés contre les tentations du découragement ; et nous ne voyons pas ce qu'aurait à perdre leur enthousiasme à devenir plus réfléchi. Il faut apprendre, selon le conseil de Maurice Maeterlinck à « nous faire de nos désillusions, une troupe d'amies mystérieuses et fidèles, de conseillères incorruptibles ; si l'une d'elles, plus cruelle que les autres, nous abat un instant, ne nous disons pas en sanglotant : « La vie est moins belle que nos rêves » ; disons-nous : « Il manquait quelque chose à nos rêves, puisqu'ils n'ont pas été approuvés par la vie. »

Les maîtres eux-mêmes n'ont-ils pas besoin de se protéger contre les désenchantements inévitables ? Pour avoir attendu des jeunes gens une immutabilité chimérique d'idées et de conduite, combien de directeurs d'œuvres juvéniles se découragent, lâchent tout, et finissent par ne plus rien espérer pour avoir trop espéré de la jeunesse ! Que d'autres s'en vont, médisant de l'inconstance des jeunes, pour s'excuser d'avoir fait banqueroute au dévouement ! Hommes irrésolus et qui mériteraient d'avoir comme blason la rose des vents, ils n'en exigent pas moins de collégiens de 15 et de 17 ans, une fixité dans la conduite et une constance dans l'effort qui sont au rebours de la psychologie de l'adolescent.

Il en va bien autrement de l'intelligent ami des jeunes. Mobilité intellectuelle, mobilité morale,

voilà pour lui le vrai fond de l'âme juvénile. Et aussi, son dévouement veut-il s'attendre à tout: aux inconstances des âmes les plus fières, aux reprises des cœurs les plus généreux, à la tiédeur des plus fervents, et pourquoi pas? à la trahison des plus fidèles. Le surprenant ne serait-ce point que l'éducateur ne rencontrât aucune de toutes ces surprises, et qu'il fût besoin d'œuvres de formation pour former toujours ceux qui le seraient déjà?

L'*Action catholique*, œuvre de jeunesse, ne devait pas échapper aux vicissitudes communes. Elle avait vu le jour au printemps de 1902. En octobre 1905, nous la trouvons dans une crise qui en met gravement en péril l'existence :

« L'*Action catholique*, écrit le directeur à Émile Léger, alors au grand Séminaire de Montréal, l'A. C. subit actuellement une véritable crise, la plus sérieuse depuis sa naissance... Le mal de mes jeunes gens était plus profond que je n'avais pu vous le dire et que je ne l'avais moi-même découvert ».

Mêmes difficultés au printemps de 1906. Cette fois, c'est le deuxième président qui écrit à un *Actionnaire* :

« Mon ami, prie beaucoup pour l'*Action*. Demande à Dieu qu'il fasse voir au pauvre président ce qu'il nous faut faire. De si belles aspirations ne sont pas nées pour disparaître ainsi dans un enlèvement d'apathie ».

D'où venait donc le mal? Après les années d'ardeur intense et d'action fébrile, comment les petits Croisés de Valleyfield avaient-ils pu se laisser atteindre par la tiédeur et la lassitude?

Le jeune homme trouve en lui-même, faut-il le répéter ? la pente à tous les désenchantements. Toute vie d'adolescent est à la fois poème et histoire, a dit, je crois, le Père Gratry. Mais le malheur veut que l'histoire s'écrive plus souvent que le poème, et c'est surtout le poème qu'à seize ans l'on voudrait écrire. Si le jeune collégien est de nature supérieure, s'il a de l'aigle dans les ailes, il faut craindre pour lui la disproportion trop grande entre les limites de son horizon et ses élans impétueux vers l'infini. Ambitieux des choses sublimes, épris d'absolu, façonnant son idéal des reflets de la Beauté même, il se sent enfermé dans une petite vie étroite, obscure, où ne se réalise de la beauté qu'une part minime et médiocre. Et ainsi, à retomber trop souvent meurtri et brisé, de toute la hauteur de son rêve, il finit par se lasser des envolées douloureuses, et à certains jours, ses ailes demandent à se replier.

N'est-ce pas là ce qui arrache un cri si poignant à Émile Léger :

« Oh ! comme je souffre ! je souffre les mêmes tourments que l'artiste qui s'efforce en vain d'exprimer dans toute sa beauté l'idéal conçu. Je veux être pieux, fervent, et c'est à peine si je parviens à chasser les distractions qui m'assaillent dans mes prières. Je veux pouvoir me dire que j'observe mon règlement et j'y manque d'innombrables fois en un jour ! »

Puis dans des phrases qui seraient ambitieuses si elles n'étaient ingénues, il nous réaffirme son insatiable désir de beauté morale :

« Toutefois, je remarque avec une indicible joie que je deviens plus homme. L'épreuve m'a virilisé, et je l'accepterais comme

une hôte journalière si, à ce prix, je pouvais devenir un Garcia Moreno, un Montalembert ». (Lettre au directeur, 3 nov., 1902).

La crise de 1905, survint à la suite des vacances. On ne dira donc jamais assez l'influence de cette fatale période sur les consciences en élaboration. Les maîtres n'ont nul besoin d'apprendre combien est délicate l'organisation de l'idéal dans une âme d'adolescent. D'une part, il faut lutter contre les penchants mauvais, les variations du tempérament, l'influence du milieu. Et de l'autre, par des causeries, des lectures excitatrices de vie, par des amitiés choisies, par les ressources de la piété, et que sais-je encore ? il faut fortifier, grouper et comme incorporer à la substance de l'âme, les idées ennoblissantes et les sentiments purifiants. L'idéal, n'est-ce pas alors quelque chose comme une fleur de serre-chaude qui veut qu'on la protège contre les gelées des nuits et qu'avec mesure on lui dispense les caresses du soleil et la bouffée d'air pur ? Et comme il faut à ce régime longuement soumettre l'âme adolescente ! L'âme ne garde l'empreinte que des beautés qui s'attardent chez elle, et en vain chercherait-on au firmament profond la trace des étoiles qui passent.

Néanmoins, quand la construction de l'idéal est encore inachevée et précaire, voici que les vacances viennent arracher l'adolescent à son milieu de culture. Et d'entendre, dans le monde, au sein de familles prétendues chrétiennes, d'entendre l'énonciation de principes si contraires à ceux de ses maîtres, de subir le contact de réalités vulgaires qui jettent le défi à la noblesse de sa nature et rabrouent sans merci les plus sacrés de ses sentiments, le

pauvre enfant sent tous les jours s'ouvrir des fissures dans sa conscience encore mal affermie, et son âme se vider peu à peu du meilleur de ses rêves. Il pourra peut-être rester bon, garder un front pur comme son cœur. Mais ses yeux ont perdu l'éclat de leur flamme première, et vous entendez sous ses pas le froissement des idéals morts. Quand en septembre, ses camarades plus heureux le retrouveront au collège, ils sentiront que sa vie n'est plus au diapason de la leur. On ne causera plus aussi librement des sujets favoris. On se sentira gêné. Et les volontés n'ayant plus les mêmes lumières directrices, ce sera la paralysie des œuvres communes. Tout cela, hélas ! c'est de l'histoire, l'histoire de l'*Action catholique* après les vacances de l'été de 1905.

Aux misères intérieures venaient se joindre l'hostilité trop peu déguisée de l'entourage. Une entreprise comme celle de l'*Action catholique*, avec un programme si apparemment ambitieux, et des jeunes gens pour le prêcher et l'exécuter, une telle innovation déconcertait et dérangeait alors trop de conceptions routinières pour ne pas exciter des surprises et provoquer même des résistances. Nous avons dit toute l'influence de la parole d'un camarade, mais aussi les petites susceptibilités ombraegeuses qu'elle doit savoir ménager. Que dans l'entraînement de l'action, quelques *Actionnaires* aient eu le verbe trop haut et trop franc, il siérait mal de s'en étonner de la part d'apôtres de leur âge. Au reste, leur tact aura-t-il bientôt fait de se raviser :

« A mon avis, écrit l'un d'eux en jetant le cri d'alarme, nous parlons trop, du moins d'une certaine façon. Trop souvent nos

paroles peuvent facilement sembler des louanges que nous nous adressons à nous mêmes. Que de fois nous paraissions dire : « Nous sommes des apôtres ; nous ferons mieux que nos devanciers ; nos méthodes valent mille fois mieux que les vôtres. » Tout cela est vrai, sans doute ; mais en le disant si haut, sans le faire voir par nos actes d'abord, nous compromettons un peu notre cause. Je me figure aisément comme *les autres* doivent être agacés par ce langage. Nous y avons été grandement poussés, je le sais, par la nécessité de faire connaître notre œuvre sous son véritable aspect. . . Mais j'attribue en grande partie l'opposition qui nous vient de certains quartiers, à cette espèce de réclame que nous nous faisons. Je me souviens d'avoir été frappé, en lisant les *Lettres d'un militant*, à l'expression de cette même pensée. Georges Patrix, je crois, condamne ces catholiques qui veulent s'attirer des prosélytes en leur disant pour première parole : « C'est nous qui avons la vérité et nous vous plaignons d'avoir tort. » N'est-ce pas que nous avons été un peu dans ce cas ? N'allez pas croire que je serais plus disposé aujourd'hui que jamais à cacher mon enseigne. Mais sous prétexte d'être francs et ouverts, ne flattons pas trop notre amour-propre en blessant tout d'abord celui des autres. (Lettre du président, 27 juillet, 1905).

N'y avait il pas même une aggravation à ces prédications indiscretes ? Les *Actionnaires* commirent la grande faute de n'être pas toujours impeccables. Comme il fallait s'y attendre, il se trouva des gens pour se scandaliser le plus facilement du monde des moindres irrégularités de leur conduite. Et avouons-le, nos collégiens parurent ne pas respecter toujours comme il convient, l'inflexible logique que veut voir le monde entre les paroles et les actes des apôtres. Peut-être oublièrent-ils parfois que pour prononcer certaines paroles, il faut avoir accompli certains actes. Ils regardaient si haut et si loin, et avec des yeux si inexpérimentés qu'il leur arriva de n'estimer pas toujours à sa pleine valeur la beauté féconde des

petits devoirs obscurs. Et ce fut là, dans leur vie, la méprise la plus regrettable. Mais, quoi donc ! ne l'avaient-ils pas eux-mêmes bien des fois rebâché ? Ni perfection solide ni action d'apôtre en dehors du devoir intégralement accompli. Un jour, à l'Académie française, Edmond Rostand disait du comte Henri de Bornier : « Ses humbles et secrets héroïsmes quotidiens ont été les gammes par quoi il s'est préparé à faire parler les héros. » De même pourrait-on dire — et il eût fallu vous en souvenir, ô adolescents — c'est la soumission absolue aux petites tâches de la vie qui donne, pour parler aux hommes, le timbre héroïque des âmes d'apôtre.

Une chose toutefois fait absoudre les *Actionnaires* : l'humble et sincère aveu de leur erreur :

« Cet ami de l'A. C. qui se demande si nous sommes tout-à-fait sincères, mon Dieu, je ne le blâme pas trop. Pour nous, le doute semble dur, mais je me mets à sa place et ne juge que d'après les apparences. Plus je considère notre manière habituelle de vivre et d'agir, plus je me dis qu'il pouvait facilement se poser la question. Nul plus que moi ne se rend compte du contraste irrationnel entre nos principes et nos actes. Les paroles un peu pessimistes, selon quelques-uns, que je prononçais à la dernière réunion des *Actionnaires*, sont bien l'expression de mes sentiments là-dessus. Nous professons et nous prêchons trop pour le peu que nous faisons. Il ne faut pas, peut-être, cesser de prêcher. Mais il faut, de toute nécessité, mettre notre conduite en harmonie avec nos paroles. Et il s'agit de commencer par modifier notre vie de chaque jour plutôt que de chercher et de former des recrues ». (Lettre du 2^e président).

Il faut les absoudre encore parceque, jamais, malgré des heures très sombres, ils n'ont désespéré. L'épreuve est restée pour eux ce qu'elle

leur apparaissait au début de l'*Action catholique*. Ils la croient inévitable ; c'est la rançon obligatoire du dévouement chrétien. Bien loin d'y voir une menace de mort, ils saluent en elle une promesse de vie. Si quelques-uns s'inquiètent, redoutent le blasement pour s'être familiarisés trop jeunes avec la poésie des nobles choses, il y a quelqu'un parmi eux pour les rassurer :

« N'allez pas croire que toutes ces difficultés m'inquiètent outre mesure. Non... trop de fois, nous avons parlé nous-mêmes de la puissance fécondante des obstacles et des épreuves pour faire machine en arrière devant les premières épreuves sérieuses qu'il nous soit donné de heurter. Vous savez, du reste, de quelle foi intrépide je crois toujours aux instincts meilleurs de la jeunesse. Les critiques pas plus que les prophéties ne me feront croire qu'il y ait une vieillesse et un déclin pour les choses de l'âme et du cœur. Quand le devoir ne serait pas là, je ne désespèrerais jamais de trouver une élite pour se dévouer à l'action catholique par la seule fascination d'une vie plus haute et plus généreuse à vivre. Loin d'être persuadé qu'on se blase avec le dévouement et avec le sacrifice, je veux croire jusqu'au bout que plus l'on dépense d'activité intellectuelle pour êtreindre les hautes formes de la beauté morale, plus aussi on découvre de vérités pour enchaîner son esprit, plus la sensibilité s'émeut, plus la volonté s'attache avec passion à mesure que l'idéal s'embellit et grandit par une vision plus large et plus profonde ». (Lettre du directeur).

Et comme l'on avait raison de ne pas désespérer, dès lors que la majorité restait fidèle au petit drapeau. Le directeur espérait plus que personne, lui, le témoin des petits héroïsmes qui s'accomplissaient dans le secret pour la réforme de l'œuvre chère. Une chose le rassurait surtout, et c'était, devant la possibilité un jour entrevue d'une disparition

de l'*Action catholique*, le réveil soudain, chez les *Actionnaires*, du sentiment de leurs responsabilités. On retrouvera tout cela dans la lettre qu'on va lire :

« Est-elle si difficile cette réorganisation quand tous ceux qui la veulent, constituent, Dieu soit loué ! la grande majorité ? N'est-ce pas beaucoup quand il s'agit d'une chose dont la puissance ne se ramène pas à la force du nombre, mais à l'intensité de foi de ceux qui en sont l'âme et le cœur ? Et quand vous êtes toujours quelques-uns qui priez et qui vous sacrifiez — et cette fois, je parle de choses que je sais — pour que l'œuvre renaisse et se relève, pourquoi ne reprendrions-nous pas toute notre confiance, puisque les œuvres ne se dessèchent et ne s'en vont en ruines que le jour où elles ne sont plus alimentées par le sacrifice ? Ah ! si nous avions plus de ces convictions que nous avons eues un jour, qui faisaient notre force dans les commencements, mais que nous avons perdues en route, ou qui, trop souvent exprimées sans avoir été assez méditées, ne sont plus devenues pour nous que des formules vides, des mots où va se retrancher le verbalisme de nos aspirations ! Nous avons cru un temps à l'immortalité des œuvres par le sacrifice humble et obscur. Nous disions alors et nous croyions qu'il fallait agir sans nous préoccuper du lendemain ; qu'il fallait semer sans compter sur la moisson ; que notre vie fut-elle abreuvée d'amertume et de déboires, il la faudrait vivre quand même parce que c'est le devoir, la seule vie que Dieu nous a demandé de vivre. . . Oui, toutes ces fortes et généreuses vérités, nous les avons proclamées, et alors nous y croyions dans la mesure de notre foi et de nos forces ; et ce fut aussi le meilleur temps de notre vie. Pourquoi n'en est-il plus de même ? Pourquoi ? . . . Serions-nous devenus comme ces vieux sols autrefois pleins de sève et qui, pour avoir reçu toujours les mêmes semences sans recevoir autant de culture, ne produisent plus qu'une moisson chétive et attendent qu'on les mette en friche ? Et pourtant, il ne tenait qu'à nous d'éprouver, sous le travail de Dieu, qu'une âme humaine a des énergies inépuisables et des réserves insoupçonnées.

« Notre grande responsabilité, si nous allions nous arrêter en route, ce serait qu'après avoir vécu à un moment où la jeunesse remuée par les forces secrètes de la Providence, cherchait

la voie inconnue de ses nouveaux devoirs ; qu'après avoir rencontré, pour que rien ne manquât à la fermeté de nos desseins, un groupe de jeunes hommes comme il s'en rencontre rarement dans les hasards de la vie ; qu'après avoir pris plaisir à encourager les espérances les plus optimistes... ; notre faute irréparable, ce serait de n'avoir rien entrepris qui ne fût mort dans nos mains, d'avoir trompé l'espérance du ciel lui-même, d'avoir désenchanté une foule d'âmes de jeunes gens qui avaient identifié leurs aspirations avec les nôtres, et d'avoir découragé comme à l'avance tous ceux qui veulent croire encore au dévouement et à la persévérance de la jeunesse.»

Quand des jeunes gens reconnaissent ainsi loyalement leur faute ; quand la conscience du devoir se relève encore dans leur âme avec une telle force, on peut s'assurer que la partie définitive est loin d'être perdue. Et c'était bien le sentiment du directeur qui, dès le 10 octobre, s'en ouvrait à Émile Léger :

« Nous revivrons ! j'en garde l'indéfectible espoir. Ou plutôt, j'en ai la certitude : nous revivrons avec plus d'humilité, plus de charité, plus de sacrifices dans nos vies... Il faut que nous nous unissions, comme déjà nous l'avons fait tant de fois, pour guérir l'âme de ces chers enfants, âmes encore guérissables, nous devons le croire. Et j'y crois, moi surtout, parce qu'à côté de quelques défaillances, je rencontre depuis quelques jours trop d'exemples de vertu généreuse, de sacrifices admirables, pour ne pas me reprendre à la jeunesse d'une indéfectible foi.»

Voici donc ce qui s'était passé. Un jour, trois des *Actionnaires*, parmi les plus fidèles, avaient frappé à la chambre du directeur. Ils paraissaient émus ; dans leur regard brillait la flamme des décisions intrépides. L'un d'eux prit la parole :

— « Monsieur l'abbé, reprendrons-nous bientôt nos réunions de l'*Action catholique* ?

— Bientôt ? mais, mes chers amis, aussitôt que vous le voudrez bien.

— Ah ! s'il n'en tient qu'à cela, je vous assure que nous le voulons.

— Combien êtes-vous à le vouloir ?

— Nous sommes trois ici ; mais d'autres nous suivront.

— En êtes-vous sûrs ?

— C'est pour en être sûrs que nous venons vous demander de bénir notre petite ligue.

— Quelle est cette ligue ?

— Une ligue de prières et de sacrifices. Voici ; nous avons promis tout d'abord d'accomplir à la lettre, d'ici un mois, tous nos devoirs de collégiens, sans excepter les plus petits. Mais nous demandons après cela la permission de nous imposer un certain nombre de prières et de sacrifices volontaires. Voulez-vous ?

— Je veux peut-être... Mais savez-vous, mes enfants, comme certaines guérisons sont difficiles ?

— Nous croyons le savoir. Mais nous savons aussi, parce que vous nous l'avez dit, que la prière fortifiée du sacrifice obtient tout du Bon Dieu, surtout quand le sacrifice vient d'un cœur d'adolescent. Et puis, nous allons demander la guérison d'âmes d'apôtres. N'est-il pas vrai que Dieu entend toujours ces prières-là ?

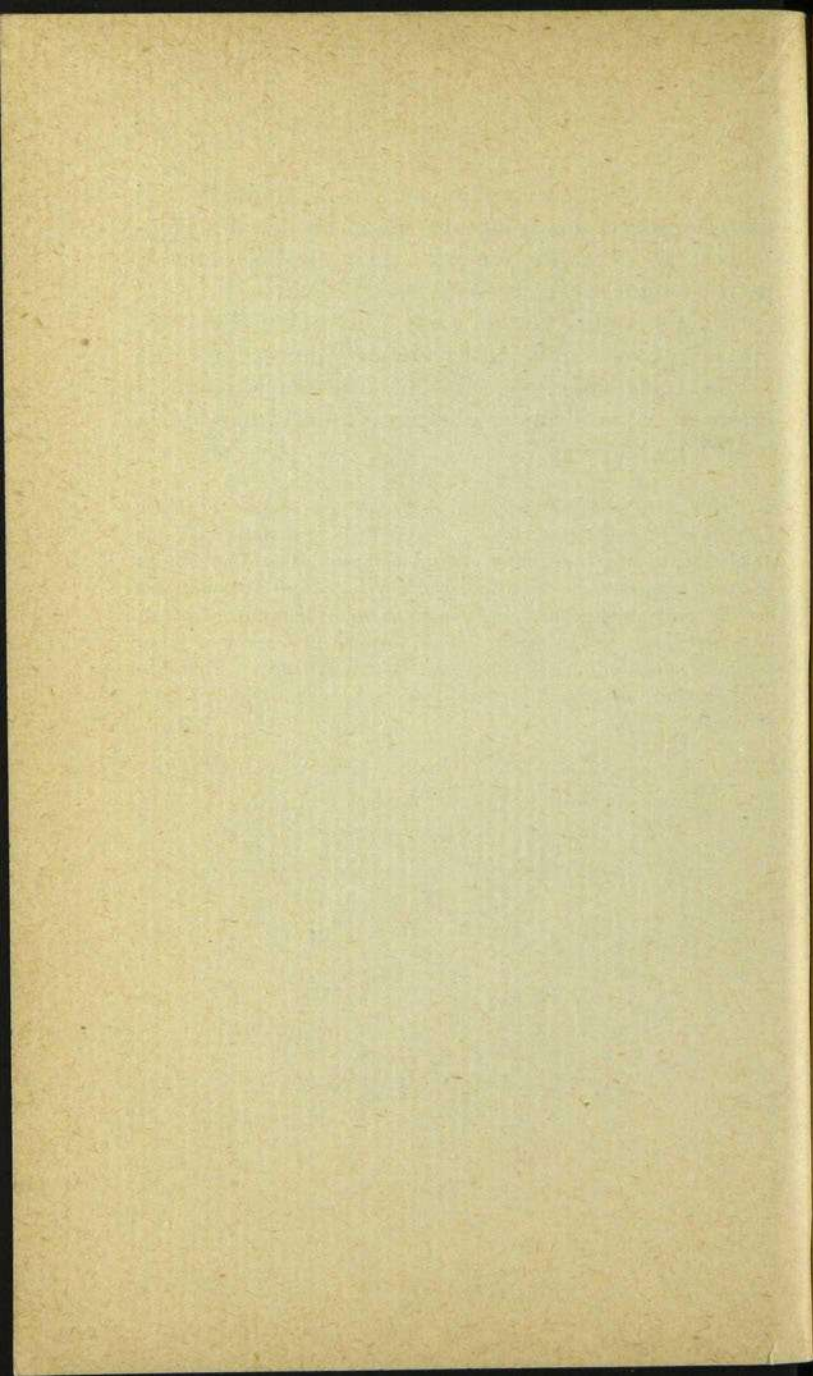
— Ainsi donc, vous espérez toujours en vos camarades ?

— Vous nous avez appris vous-même, Monsieur l'abbé, à ne jamais désespérer d'une âme de jeune homme. »

Le directeur ne prolongea pas le dialogue. Il fit ses réserves sur le nombre et la nature des pénitences, et, de toute son âme de prêtre, il bénit la petite « ligue de prières et de sacrifices ».

Un mois plus tard la crise était finie ; l'apostolat avait reconquis ces cœurs d'adolescents. Et ils se remettaient au travail, régénérés dans la prière et la souffrance, plus épris que jamais de la beauté de leur vie.

« La crise du commencement de l'année me semble terminée. L'épreuve fut rude pour tous Car il ne faut pas croire que nous menons avec bonheur la vie de badaud. Quand nous nous écartons quelque peu de notre idéal de vie, quand nous perdons de vue les grandes choses de l'apostolat, un vide immense se fait dans nos âmes. Mais enfin, nous sortons de l'épreuve. Les sommets sont toujours là plus beaux et plus attirants. En route pour la gloire de Dieu ! (Lettre d'un rhétoricien à Emile Léger, 26 octobre 1905).



II^e PARTIE (*Suite*)

LA PÉRIODE DE L'ACTION

L'«ACTION CATHOLIQUE» EN DEHORS DE
VALLEYFIELD

CHAPITRE PREMIER

L'«Action catholique» dans les collèges de la province de Québec

L'*Action catholique* devait être, selon la pensée des fondateurs : « une société formée par la réunion de divers cercles de jeunes étudiants organisés dans les collèges de la province de Québec. » La fin principale, précisaient les statuts, c'est de grouper, en vue des luttes futures, dans des aspirations communes et dans une action une, tous les jeunes qui se sentent au cœur le goût de l'apostolat chrétien. » Et le directeur du cercle de Valleyfield, en recommandant aux *Actionnaires* les prières des Quarantes-Heures, leur écrivait le 28 mars 1903 :

« Combien nous avons raison de prendre à ces fêtes religieuses la part de fils reconnaissants qui ont reçu et qui se souviennent !... Nous implorerons le lever de ce jour qui verra, dans chaque collège de la province de Québec, un noyau de jeunes d'élite, unis à nous, marchant avec nous pour crier ensemble ce cri parti d'ailleurs et si vibrant : « Pour la patrie et la religion par la jeunesse et pour les jeunes ! »

En même temps qu'ils se donnaient à la conquête de leur collège, les *Actionnaires* de Valleyfield devaient donc, en leur qualité de premiers-nés, poursuivre

dans tous les milieux collégiaux l'expansion de leur œuvre. C'est l'histoire de cette propagande que nous allons raconter.

Nous l'avouons tout de suite : il n'entre point dans le plan de ce volume de faire, par le menu, l'histoire des cercles de l'*Action catholique* en dehors de Valleyfield. La matière serait immense. Et chaque cercle, nous en formons le vœu très vif, trouvera sans doute, quelque'un de ces jours, son historien. Nous n'allons donc raconter ici que la minime part de ce mouvement inter-collégial : celle qui se rattache à l'histoire du cercle cécilien.

On se le rappelle, c'est de Saint-Hyacinthe qu'arriva la première affiliation. Le 20 mars, 1903, l'abbé Chartier annonçait la bonne nouvelle au directeur du cercle de Valleyfield, et le 3 avril, les nouveaux croisés écrivaient leur première lettre aux camarades céciliens. La correspondance se continua pendant une couple d'années, au grand profit des Actionnaires du Cercle Saint-Charles. C'est qu'ils travaillaient ferme les « Frères Carlistes » ! Et puis, quelle sève fervente et capiteuse gonflait les veines de cette exubérante jeunesse ! Camarades des *Ouvriers de la Nouvelle-France*, se souvenant de leur titre d'initiateurs qui leur conférait un devoir d'aïnesse, bénéficiant, en outre, d'une direction où l'intelligence se tenait à la hauteur du zèle, les « Frères Carlistes » ne tardèrent pas à devenir les *Actionnaires* modèles. Leur audace généreuse ouvrait les routes nouvelles, et, dans la fondation de l'Association catholique de la jeunesse, ils se préparaient à tenir un tout-premier rôle.

Le Cercle de Sainte-Thérèse fut fondé, lui aussi, au printemps de 1903. Le premier essai de fondation remontait aux vacances précédentes. Le directeur de Valleyfield connaissait là, dans le vieux séminaire de Monsieur Ducharme, un jeune homme d'une nature entreprenante et dévouée. Il lui avait écrit :

« Ce que nous avons fait, ne pourriez-vous le tenter à Sainte-Thérèse ? Ne parviendriez-vous pas à former un petit groupe de deux ou trois jeunes hommes animés de louables intentions comme vous et qui prendraient la direction du mouvement ? Tentez l'entreprise, et je répons du succès ; vous constaterez avec moi qu'on ne parle pas inutilement de générosité et d'apostolat devant la jeunesse. »

La réponse n'avait pas tardé. Elle était venue, comme on l'attendait, chaude et débordante de généreuses promesses :

« Je ne refuse pas la tâche que vous me confiez. J'accepte pour l'honneur de Dieu et le bien de la jeunesse... je sais que mes humbles capacités ne feront que peu de bien à votre association. Mais j'aurai tout de même accompli un devoir. Oui, je ferai tout mon possible, j'y consacrerai toute ma bonne volonté, et avec le secours de Dieu et de vos bonnes prières, je réussirai. »

Il réussit. Dès les premiers jours de mai, 1903, le Cercle de Sainte-Thérèse était bel et bien fondé et fournissait à la chronique générale sa large part d'exploits juvéniles. Bientôt, en effet, arrivèrent à Valleyfield des épîtres en langue chevaleresque ; et elles apprirent aux camarades cécilien qu'à Sainte-Thérèse aussi, un souffle de croisade caressait les jeunes fronts. Le cercle thérésien vécut, tout au plus, deux années. Mais il eut le bonheur

de préparer et de hâter l'entrée de l'*Association* dans le séminaire, après avoir été, comme les autres cercles, un semeur de vérités et de vertus.

Un cercle de l'*Action catholique* fonctionna aussi pendant quelques années au collège de Rigaud. Malheureusement, les archives n'ayant pas été conservées, l'histoire du cercle de Bourget, vécue elle aussi, nous le savons, avec beauté et avec amour, ne vivra que dans le souvenir de ses membres.

Là devait s'arrêter le mouvement d'expansion de l'*Action catholique*. On parlait bien de fondations prochaines à Lévis, à Rimouski, aux Trois-Rivières, et peut-être ailleurs encore. Mais en 1904, l'*Association catholique de la jeunesse canadienne-française*, venait se superposer à l'association inter-collégiale pour en reprendre d'une autre façon le développement. L'*Action catholique* ne compta donc, à ses plus beaux jours, que quatre cercles régulièrement constitués, groupant, tout au plus, une quarantaine de collégiens ; et les relations entre les cercles ne durèrent environ que deux pleines années. Que de beaux services néanmoins, ces jeunes gens se rendirent à eux-mêmes et à toute notre chère jeunesse canadienne ! Par leurs échanges de lettres, ils font connaissance, se groupent, ils s'exhortent au service des grands idéals, et c'est l'enthousiasme qui se communique et qui se hausse. Puis ce sont les photographies qui viennent à la rescousse de la correspondance. Les *Actionnaires* de Valleyfield échangent avec leurs camarades de Sainte-Thérèse et de Saint-Hyacinthe, et apparaissent groupés autour du portrait de Montalbert adolescent, et sous les plis du drapeau du

Sacré-Cœur. Et il faut croire qu'on trouvait martiale figure aux petits croisés, et que leur image allait porter au loin un peu de leur âme, puisqu'un Père Jésuite parle quelque part dans leurs archives, « d'une charmante photographie, groupe de petits Montalemberts à l'air décidé, au franc regard, qu'il aime à regarder pour s'animer à travailler, lui aussi, à l'œuvre de l'avenir. » Mais qu'est-ce que tout cela à côté des faveurs surnaturelles ? Si l'on ne peut se réunir deux ou trois pour prier, que le Seigneur lui-même ne soit présent et ne joigne sa prière à celle de ses disciples, que n'ont pas valu à la jeunesse canadienne-française les prières quotidiennes et les communions mensuelles des quarante collégiens-apôtres, réunis dans l'amour le plus fort et le plus pur qui ait jamais soulevé une poitrine d'adolescent ?

Bientôt quelle phalange ils seront à prier ! Certes, nous nous en voudrions de ne pas faire une place, dans cette histoire, à tant de jeunes gens qui, sans appartenir au corps, furent si franchement de l'âme de l'*Action catholique*. Écoliers à l'âme choisie, collégiens qui vivaient et agissaient en apôtres, ils n'ont dû le plus souvent qu'à des qualités d'action moins en relief, aux rigueurs du droit d'aînesse, à la complexité d'une œuvre peu susceptible d'une large expansion, de n'avoir pu prendre, à côté de leurs camarades, rang officiel. Mais les *Actionnaires* avaient garde de les oublier dans la distribution des travaux et dans les manifestations de piété collective. Chaque fois même que la chose était possible, ils leur communiquaient l'intention de la communion mensuelle. Et tout cela élargissait notablement le champ d'action de chacun des groupes

et multipliait les prières qui montaient au ciel pour le réveil de la jeunesse.

Un autre groupement devait s'organiser parallèlement à celui des jeunes. Et peut-être l'Action catholique n'a-t-elle préparé, dans toute sa vie, d'union plus opportune et plus riche en résultats. Le jour de la communion mensuelle, les directeurs prirent l'habitude, dès les premiers temps, de célébrer la sainte messe aux intentions de l'œuvre. Mais bientôt au groupe des directeurs vint se joindre toute une catégorie de nouveaux membres, séminaristes ou prêtres, et qui prirent le nom de *membres-priants*. C'est le cercle de Valleyfield et, sur proposition d'Émile Léger, qui décida, le 3 mai 1903, de faire appel « aux messieurs du clergé dévoués à la cause. » Les autres cercles se rallièrent chaleureusement à l'idée ; et il fut statué « que tout cercle de l'Action catholique pourrait ouvrir ses rangs à toute personne qui ne pouvant prendre une part active aux travaux de l'Association, aurait toutefois accepté l'invitation de s'associer à ses travaux par la prière ou par autre influence. La catégorie de ces affiliés prendra le nom de « membres-priants », non point parce que la collaboration fournie par la prière est réputée moins active que toute autre, mais dans l'unique intention de marquer une opposition nominale au titre de membre-actif réservé à la première catégorie des membres de l'Action catholique. »

J'ai parcouru la liste des membres-priants du Cercle de Valleyfield et des cercles associés. Il s'y trouve quelques prêtres du ministère, deux séminaristes du grand séminaire de Montréal, quelques vieux professeurs en retraite, mais surtout de jeunes

professeurs en activité. Et serait-ce alors téméraire de conclure qu'un des plus grands bienfaits de l'*Action catholique* aura été peut-être de faire se découvrir et s'éveiller au zèle toute une pléiade de jeunes prêtres ? Plusieurs sans doute qui se consumaient en rêves stériles, reconnurent dans l'*Action catholique*, l'œuvre de leur espérance. Le directeur de Valleyfield constate, dès les premiers jours, l'intérêt très vif qu'inspire l'œuvre naissante à ses jeunes confrères. Il l'écrit aux *Actionnaires*, le premier mai 1902 :

« J'écrivais à l'un de mes premiers collaborateurs, pour raffermir son courage, qu'il éprouverait bientôt par lui-même qu'on ne parle pas impunément devant la jeunesse la langue de la générosité et de l'action dévouée. . . Partout où j'ai parlé de l'*Action catholique*, soit à mots couverts, soit en toute liberté de langage, j'ai vu qu'il s'agissait d'une œuvre qui tient fortement au cœur de ceux qui aiment la jeunesse et qui sont prêts à lui apporter autre chose que des phrases et des vœux stériles. Quand j'ai dit ensuite à ceux qui pouvaient en apprendre davantage qu'il ne s'agissait plus là d'un projet, d'une théorie à appliquer, mais qu'il y avait bel et bien au collège de Valleyfield un groupe de cinq jeunes hommes, travaillant dans le secret, faisant une œuvre d'apôtres connue de Dieu seul et de quelques amis, on a presque crié au prodige. »

Aussi les adhésions des professeurs arrivèrent-elles enthousiastes et sans réserve. Un excellent Père Jésuite se rallie l'un des tout-premiers et il salue dans l'entreprise des jeunes, un effort vers la coalition si impatiemment désirée des bonnes volontés généreuses :

« Laissez-moi vous dire toute ma pensée : je suis intimement frappé par la nécessité d'une union parfaite entre tous ceux qui veulent travailler à la cause du bien : laïcs et ecclésiastiques,

séculiers et réguliers. Nous avons tant de raisons de nous entendre et de nous aimer. Ne travaillons-nous pas tous pour le même Maître Divin ? Votre *Action catholique* doit sûrement préparer le remède à la défiance trop réelle qui menace de produire ici ses fruits naturels de faiblesse et d'opposition. Unis de cœur dès le collège, vos jeunes gens, nos jeunes gens, continueront à s'aimer et à fraterniser, quel que soit l'état qu'ils embrassent ». (Collège Sainte-Marie, le 16 novembre, 1903).

Un autre jour, c'est l'adhésion non moins vibrante d'un professeur de Sainte-Thérèse :

« Oui, j'en suis du mouvement des jeunes ! j'y vois la levée de Dieu contre le bataillon maçonnique qui s'organise dans l'ombre... je vois dans la formation et l'union des jeunes une œuvre d'apostolat religieux et patriotique. Nous avons le devoir de travailler avec une activité plus qu'humaine, une activité que Dieu doit nous donner et féconder, au développement de tous les sentiments de religion, d'honneur, de travail chez nos chers jeunes gens. Il faut mettre en action ces sentiments qui sont dans le cœur d'une manière vague, indifférente ; par l'exercice ils se développent et se fortifient. Qu'on lui parle des dangers de la religion et de la patrie, de ses devoirs en face de ces dangers, une âme de vingt ans vibre. Faisons-la vibrer souvent. Par cette gymnastique, par un régime sévère, formons des athlètes vigoureux, unissons-les et vienne l'ennemi ! » (13 janvier, 1904).

Vraiment, n'était-ce pas quelque chose de fort heureux que ce rapprochement d'éducateurs encore jeunes, encore à l'âge où l'on sonde assez l'avenir pour en recevoir les vives intuitions ? A les entendre et à les lire ne semble-t-il point qu'en tout ces échanges d'idées, la conception de l'éducation s'élargit et soudainement se relève ? qu'à tout le moins la voilà bien près de se sentir pénétrée et vivifiée d'une chaleur nouvelle ? A parler franc, il y avait bien un peu de nouveau dans ces choses que des jeunes prêtres disaient alors à des jeunes

gens et que le directeur de Valleyfield résume en quelques phrases assez précises :

« Ce qui importe, et ce à quoi nous arriverons avec l'aide de Dieu, c'est de jeter parmi la jeunesse, dans les jeunes têtes indécises, dans les cœurs déjà pleins peut-être d'égoïsme, cette conviction forte, puissante, que l'existence ne doit être conçue que sous la forme généreuse d'une vie dépensée au service des autres, et que toute vie qui n'est pas celle-là, ne vaut pas la peine d'être vécue. Or, pour mieux atteindre ce résultat, quel moyen plus sûr que d'apprendre à nos élèves les choses du dévouement par une initiation toute pratique ? Quelle méthode plus raisonnée que celle de leur faire goûter de bonne heure, dans les œuvres de l'apostolat, ces joies nobles et fécondes qu'ils apprendront à mettre audessus de tout le reste ? Pas n'est besoin de les mener à la bataille hors des murs du collège. Quand nous aurons fait d'eux des jeunes gens d'action catholique, nous pourrons les laisser partir, confiants, les abandonner aux inspirations de leur cœur, sûrs qu'ils portent au dedans d'eux-mêmes une force irrésistible, une nécessité d'agir qui fera sa trouée et se déversera. Les uns, chrétiens dans le monde, deviendront des militants et des hommes de charité ; les autres, prêtres, ceux en qui nous devons placer le plus d'espoir, seront des hommes d'œuvres, des apôtres travaillant après nous et mieux que nous, au service de la *Cause*. » (24 janvier 1904).

Oui, inscrivons au crédit de l'*Action catholique* cet autre magnifique service : elle opéra pour la cause de l'éducation, l'union de prêtres vieux et

jeunes qui s'ignoraient. Les uns et les autres se préparèrent à l'accueil des idées et des œuvres urgentes. Et quand notre association catholique de la jeunesse fut née, nos maisons d'enseignement surent prouver, une fois de plus, qu'elles s'adaptent intelligemment aux nécessités de leur temps ; et les essais nouveaux s'en viendront s'organiser sous le toit protecteur des *Alma-Mater*.

Ces beaux résultats qu'obtenait comme par surcroît, l'*Action catholique*, ne l'empêchait point cependant, de poursuivre toujours la fin suprême de son entreprise : l'organisation de la jeunesse pour les œuvres de l'avenir. Et, à mesure que l'œuvre progresse, rien ne se rencontre si fréquemment dans les lettres des directeurs que l'espérance des entreprises prochaines.

« Que de chemin parcouru depuis le congrès en miniature, depuis la lettre à *La Vérité!* écrit le directeur de Valleyfield. Des sept ou huit isolés que nous étions alors, quelle phalange serrée et généreuse nous sommes devenus !... Nos espérances sont peut-être un peu extravagantes. Oui, si elles étaient les nôtres. Mais il me semble qu'elles sont plutôt celles de Dieu. Lui seul a pu, en moins d'un an, réunir et presque toujours par les circonstances les plus imprévues, tant de volontés, tant d'hommes partageant les mêmes idées, tant de jeunes gens avec eux, épris des mêmes ambitions, et voulant pousser généreusement au même but. Le mouvement de la jeunesse n'existait pas, il y a un an passé. Aujourd'hui l'œuvre est encore modeste. Mais que de bonnes et saintes énergies se dépensent un peu partout ! Nés d'hier, nous

sommes aujourd'hui tant à Valleyfield qu'à Saint-Hyacinthe et ailleurs, une phalange serrée de quarante combattants et priants. Si nous tenons compte après cela du pied-à-terre que nous avons pu prendre dans trois autres collèges de la province, il n'y a pas lieu assurément de désespérer de l'avenir : il est à nous, et prochainement ! »

Cet avenir, nous savons quel il devait être. C'était la race et l'Église mieux servies ; c'était la formation d'une élite de patriotes et de militants catholiques par la fondation d'une association catholique de la jeunesse canadienne-française. L'association naîtrait, un jour, quand les cadres de l'*Action catholique* s'étant déversés pendant quelques années dans ceux des *Ouvriers de la Nouvelle-France*, les aînés du dehors se sentiraient assez nombreux et assez forts pour entreprendre la grande tâche.

Nous le savons, ce bonheur et cette gloire devaient échapper aux *Actionnaires*. D'autres jeunes gens hâtèrent soudainement la fondation projetée. N'importe. Les ouvriers de la première heure n'en furent pas moins heureux de saluer la moisson jaunissante. Ils ne voulurent pas garder rancune au soleil qui faisait mûrir un peu plus tôt qu'ils ne l'avaient prévu, le bon blé vivace semé par eux. Que nous fait la beauté des rêves qui s'évanouissent avec le réveil, si les blancheurs joyeuses de l'aube qui filtrent à la fenêtre, nous présagent des réalités moins lointaines et aussi grandioses !

CHAPITRE DEUXIÈME

L'Action catholique et l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française

La fondation d'une Association catholique de la jeunesse canadienne-française, c'était, pour les *Actionnaires*, non pas le but suprême, mais la grande étape de leur œuvre. Il n'est que de feuilleter la correspondance des directeurs ; elle nous livre, jusqu'aux moindres détails, leur plan de campagne. Le directeur de Valleyfield, dans une lettre à celui de Saint-Hyacinthe définit, pour sa part, les relations des *Actionnaires* et des *Ouvriers de la Nouvelle-France*. Et, nous prions qu'on ne l'oublie point, nous sommes encore, au mois d'août de l'année 1902, ce qui veut dire avant même la fondation de l'*Action catholique*.

« L'A. C. ne devrait être, selon moi, que l'association des différents comités d'action établis dans les collèges... Son but serait uniquement de grouper les jeunes dans des aspirations communes et dans une action une... En ce sens, l'*Action* ne m'apparaissait que comme une organisation destinée à former des *Ouvriers de la Nouvelle-France* ».

Dans sa réponse, le directeur des futurs « Carlistes » parachève le plan de son confrère et trace les dernières étapes de la jeune armée :

« Sur la question des procédés à l'égard de notre chère jeunesse, nous sommes pleinement d'accord... Aussi, crois-je pouvoir résumer aujourd'hui notre œuvre totale dans les œuvres partielles suivantes :

a) *Action catholique de la jeunesse* pour fournir au cœur l'enthousiasme, l'amour de l'idéal.

b) *Ouvriers de la Nouvelle-France*, destinés à préparer des chefs pour les cercles à venir en cherchant à promouvoir le développement de l'esprit sur les questions nationales et religieuses.

c) *Cercles de jeunes gens* où toutes ces questions intellectuelles seront traitées de cœur et d'âme.

d) *Association de la jeunesse canadienne* en vue de grouper toutes ces unités d'action en une forte et vivante organisation qui embrasse toutes les activités juvéniles.

e) *Congrès annuel ou bi-annuel* pour tracer la commune ligne de conduite et faire part des résultats acquis.»

Nous tenons là le plan initial, le dessin de l'œuvre primitive, y compris les superstructures que l'avenir permettrait d'ajouter. On nous accordera que cette construction aux lignes droites et fortes ne manquait pas d'une certaine grandeur. Surtout, les ouvriers ne se pressaient nullement de construire et d'achever ; ils y voulaient mettre le temps, le temps, garantie de la force et de la durée. Au lieu d'une œuvre hâtive et prématurée, surgissant par brusques à-coups, avec des organes factices, comme ces organismes d'adolescents qui se développent au détriment du cœur et du cerveau, ils avaient choisi de faire une œuvre aux débuts plus modestes, mais qui se développerait en grandissant de sa vie propre, et dont croîtrait chaque jour

l'unité et la solidité, pour atteindre à l'équilibre d'une âme robuste et souple dans un organisme aux muscles d'acier. Il devenait alors, assez probable que les *Actionnaires* n'accueilleraient pas sans quelque méfiance les projets qui n'offriraient point ces garanties de maturité.

Cependant, à Montréal, les événements se précipitent dans le monde des jeunes. La jeunesse vient de se jeter bravement dans la propagande du drapeau national. Dans les collèges, des comités se sont formés d'où va surgir la ligue inter-collégiale. Et voici qu'aussitôt l'on s'entretient d'un congrès des comités collégiaux. Déjà, dans la *Croix* du 10 mai 1903, sous la signature de Joseph Versailles, le projet est lancé :

... « Vers le 24 juin, comme vous savez, auront lieu à Montréal, les grandes fêtes du dévoilement de la statue de Mgr Bourget. Presque tous vous viendrez assister à ces réjouissances... ; le drapeau national flottera partout ! Et bien ! que penseriez-vous d'un petit congrès qui réunirait les membres des comités collégiaux et les élèves finissants de cette année ? »

« Le but serait, tout en serrant la main à de nouveaux amis, de développer les points du « programme » que nous avons l'honneur de vous soumettre aujourd'hui même. »

Que vont faire les *Actionnaires* ? Leur premier mouvement est de se tenir à l'écart. « Un congrès pareil ne me paraît *possible* et *utile*, prononce l'un des directeurs, qu'en cas du succès de notre œuvre. » Mais l'on ne tarde pas à se raviser. A Valleyfield, où l'on est plus jeune, où les obstacles font moins peur parce qu'on les voit moins sans doute, l'on a souri tout de suite au projet des jeunes montréalais. Au reste, le train allait partir ; ne fallait-il

le prendre ? Qu'importent les périls du trajet, le terme du voyage ! Des excursionnistes en pleine jeunesse et qui s'embarquent par un beau matin clair, ne sont-ils pas assurés d'arriver toujours au pays des enchantements et des moissons d'or ? Et voilà comment, pour préparer l'excursion joyeuse et en assurer le succès, les *Actionnaires* faisaient paraître un long article-réclame dans *La Croix* du 31 mai. Nous le reproduisons en entier, malgré sa longueur. Il est bon, à la veille du jour où elle aborde la scène de l'action publique, de connaître le métal dont est faite l'âme de cette jeunesse, quel sens de l'histoire nationale, du devoir religieux et des réalités pratiques elle va manifester :

CE CONGRÈS DES JEUNES

Il y a déjà quelque temps que le projet s'agite audessus de nos têtes. *La Croix* du dix mai en a singulièrement favorisé l'exécution en suggérant pour le 24 juin prochain, la réunion à Montréal, des comités de la ligue inter-collégiale. Dans ces conditions, le projet devient d'une réalisation facile, et nous croyons savoir que les jeunes ne lui font pas mauvais accueil. Tous ceux qui n'ont pas de « Croisés que les bras », qui ont appris à se payer d'une monnaie plus solide que les mots sonores et les rêves creux, seraient heureux qu'on élargît le champ libre ouvert aux activités juvéniles.

Et là, franchement, pourquoi ne l'aurions-nous pas notre congrès de la jeunesse ? Serait-ce un si grand mal si nous allions enfin songer à faire de notre fête nationale autre chose qu'une parade oratoire ? Pourquoi toujours phraser et ne jamais agir ? Qu'on nous dise ce qu'ont eu de si extraordinairement fécond pour l'avenir de ce qui nous est cher, tous ces amas de conférences et de discours qui s'entassent, depuis cinquante ans, dans

les limbes des librairies ? Nous sommes les descendants d'un peuple né parleur. Mais nous oublions trop volontiers que nos ancêtres, les Celtes aux longs cheveux roux, estimaient comme deux qualités également précieuses, *le bien combattre et le finement parler*. Ils ne séparaient pas la parole de l'action ; ou, du moins, la première n'étant en fait que l'auxiliaire de la seconde, demeurait toujours chez eux éminemment féconde et militante.

Nous savons bien qu'il ne manquera pas de timorés pour se demander avec effroi : à quoi bon un pareil déploiement de forces ? Ne sera-ce pas donner dans le don quichottisme, lever des escadrons contre des ennemis imaginaires ? Laissons parler les prudes. Que n'a-t-elle pas laissé périr entre ses mains et qu'a-t-elle jamais sauvé cette race de pusillanimes ? Laissons-la faire son inconcevable besogne et faisons la nôtre. Quoi donc ! n'y aurait-il qu'aux heures de péril extrême ou d'agonie que le pays et l'Église auraient le devoir d'enrégimenter toutes leurs forces vives et le droit de compter sur tous leurs fils ? Nous nous permettons de penser différemment et voulons le dire haut et ferme. Nous ne prétendons demeurer étrangers à aucune des œuvres qui intéressent l'Église et la patrie canadienne. Nous réclamons pour les jeunes, la liberté du dévouement. Nous voyons, tous les jours, les grandes choses accomplies par la jeunesse de France, de Belgique, de Suisse et d'Allemagne ; nous revendiquons comme elle, notre part de l'action catholique et sociale.

On nous fera grâce de ne pas nous demander, dès ce jour, les avantages du congrès projeté. N'y eut-il pour les congressistes que celui de se rencontrer et de se compter, le congrès n'aurait pas été, ce semble, sans résultat profitable. Ce n'est pas en vain que des jeunes hommes épris des mêmes idées et travaillés des mêmes aspirations, se rencontrent dans un fraternel coude à coude. De cette fermentation forcée d'idées et de sentiments ne peut naître qu'une force considérable apte à donner la plus superbe poussée aux œuvres de tous genres.

Monsieur le Comte de Mun, le 9 mars 1892, devant le comité fondateur de la ligue de propagande catholique et sociale, disait aux quelques jeunes hommes réunis autour de lui : « Je salue dans votre Ligue l'avant-garde de la France chrétienne. . . Vous êtes jeunes, c'est une grande force. Vous êtes catholiques, c'est

une force plus grande encore, la plus grande de toutes.» Nous voudrions reprendre pour notre compte les paroles de l'illustre orateur. De l'éparpillement où s'émiettent tant de bonnes volontés, où se perdent tant de forces, où se contrarient tant d'éléments de succès, le congrès ferait surgir ce que nous appellerions le *syndicat des jeunes énergies*. Jeunes et catholiques, disposant, nous aussi, des deux grandes forces, que ne pourrions-nous tenter et accomplir? Et puisque la mesure des ambitions de la jeunesse est d'embrasser sans mesure, pourquoi ne rêverions-nous pas, comme Veillot, de défendre ici contre tous les mécréants : « Dieu, la grammaire, le bon sens et l'Église » ?

Mais à cette fin qu'on s'organise. Que les généreux, les fervents de l'effort s'y mettent résolument. Une entreprise de cette envergure requiert plus qu'une organisation générale. Il y faut jusqu'à la prévision des minuties de détail. Qu'on ne craigne donc pas de préciser, de développer les divers points du programme déjà formulé de la ligue inter-collégiale ; qu'on indique les sujets des travaux à préparer, des questions devant être soumises aux débats des congressistes. Nous dirons : qu'on s'assure un local convenable et assez vaste, qu'on ose choisir des présidents d'honneur. Ce travail préparatoire, à notre humble avis, seuls les comités de Montréal, étant sur les lieux, peuvent l'exécuter commodément. Aussi bien, c'est à eux que nous nous en rapporterions volontiers. Ils prendraient la direction du mouvement, recruteraient les adhésions, partageraient les travaux, n'oublieraient rien de ce qui pourrait faire de ces assises de la jeunesse un événement mémorable et d'une haute influence sociale.

Et dès lors, qui empêcherait que cette première réunion ne fût comme le prélude d'un autre congrès plus solennel, plus complet celui-là, qui réunirait cette fois, toute la jeunesse canadienne-française dans des assises extraordinaires. Ce serait pour lors vraiment qu'on pourrait espérer un renouveau de vie nationale et catholique. Sous l'influence des œuvres créées, nous assisterions à la levée d'une génération de preux qui ne seraient pas, ceux-là, de la race qui biaise et qui forligne.

Le congrès eut lieu, et il fut un succès. Plusieurs *Actionnaires* y prirent part : ceux de Saint-Hyacinthe nommément y accomplirent la plus active besogne. Quant à leurs frères d'armes de Valleyfield, pour des raisons qu'il serait oiseux d'exposer ici, ils durent demeurer dans l'ombre et se contenter de vœux secrets. Mais que leur importait leur participation, pourvu que l'idée en marche eut accéléré le pas. Or, sur proposition de monsieur Henri Bernard, et au milieu d'unanimes applaudissements, les congressistes du 26 juin 1903, avaient transformé le premier bureau du congrès en bureau permanent. Et les petits Céciliens se réjouirent de pressentir en cela, la première cellule de l'Association rêvée.

Mais alors comment expliquer qu'il accueillent avec une ferveur si relative le referendum du bureau permanent où l'on met de l'avant le projet d'une Association catholique de la jeunesse canadienne-française ? Dès le 12 septembre, le secrétaire du bureau avait adressé aux jeunes et à leurs amis, le questionnaire suivant :

1° « Quel devait être, à votre avis, l'objet du prochain congrès ? »

2° « Convierait-il de constituer, dès cette heure, une association catholique de la jeunesse canadienne-française ? »

3° « Pour quels motifs recommanderiez-vous cette association ? »

4° « Quelle devrait être la nature de cette association ? »

5° « Par quels moyens pratiques obtiendrait-elle son efficacité ? »

6° « Quels moyens proposeriez-vous pour étendre cette association ? »

Au questionnaire, Valleyfield fit une réponse toute pleine de réserves. Les *Actionnaires* consentaient bien à définir l'association prochaine comme devant être « avant tout et surtout une école de *préservation*, de *formation* et de *propagande*, dans le sens des idées catholiques et nationales. » Ils donnaient aussi comme motifs d'une fondation, le devoir de sauvegarder les jeunes des périls de l'isolement ; le devoir encore, sans croire à la nécessité d'une renaissance religieuse et nationale de notre peuple, le devoir de secouer un endormi qui demain pourrait bien être un paralytique, de le « remettre sur pieds en lui infusant dans les veines un sang nouveau, le sang chaud et vigoureux de la jeunesse. » Ils élaboraient même à larges traits ce qui est devenu comme la substance des statuts de notre A. C. J. C. savoir : 1° la fondation d'une *Revue de la jeunesse*, moyen de communication entre les membres ou les divers groupes de l'association ; 2° la fondation de cercles d'études ; 3° à côté de l'étude et de l'action, la part de la prière entendue non seulement dans des pratiques individuelles, mais aussi dans des manifestations collectives et extérieures de piété. »

Mais dans la réponse au numéro 2, après avoir concédé non seulement l'opportunité mais la nécessité des associations de jeunesse, le signataire se hâtait d'ajouter :

« Veut-on maintenant d'une association devant être, dès sa naissance, très étendue, ayant des ramifications dans toute la province et peut-être dans tout le pays ? Ici, je me permettrais

de demander aux jeunes si elle n'est point discutable l'opportunité d'une semblable fondation. Le temps est-il venu? Avez-vous tous les sujets, tous les éléments requis pour embrasser aussi largement? La phalange des âmes noblement ambitieuses, désintéressées, solidement dévouées, fiévreusement actives, et surtout aussi robustes par la foi que par l'initiation, est-elle assez nombreuse déjà pour laisser espérer un travail et une action dignes de la nature et des aspirations de l'œuvre? Une fondation immédiate n'exposerait-elle pas à des tâtonnements toujours funestes aux œuvres naissantes? Ne conviendrait-il pas d'attendre que la jeune génération qui semble devoir mieux promettre et surtout vouloir mieux tenir que les générations précédentes, soit prête à fournir le secours de sa tête et de ses bras? Vous travaillez à une œuvre, songez-y bien messieurs, à laquelle c'est trop peu que d'appeler des jeunes gens de bonne volonté; il y faut de l'élite.»

Le signataire y revient encore dans la réponse au numéro 6. C'est le même souci d'une organisation patiente et d'une attente de la génération prochaine :

« L'Association ne devra pas rêver une extension trop rapide. Qu'elle ait plutôt foi dans la génération qui vient. C'est de celle-là qu'il lui faudra s'emparer. Elle y parviendra si seulement elle s'impose par la dignité de ses chefs, par le désintéressement et la dignité de ses œuvres. Et pour en arriver là, il lui faudra engager résolûment la lutte par le journal, par la revue, par la brochure, et même j'oserais dire, par le livre. Qu'elle fasse disparaître cette anomalie étrange d'une province catholique qui n'a pas même le contrôle d'une presse catholique. Qu'elle prouve que le talent, l'énergie, la sainte hardiesse du bien n'ont pas été refusés aux vrais croyants. Et je me dis qu'alors, les jeunes gens des collèges, témoins de ces belles luttes qui viendront les faire tressaillir jusque derrière leurs murs, ayant à choisir entre le drapeau des blasés et des lâches, et le drapeau des actifs et des courageux, entre le bataillon des ineptes et le bataillon des vertueux et des intelligents, ne seront plus libres de ne plus aller du côté de la vertu, du devoir et de l'honneur.»

Mais quel est donc le motif de ces craintes ? Pourquoi tous ces *prenez garde*, ces désirs de temporiser, quand on vient offrir aux Actionnaires l'œuvre de leurs ambitions ? Ah ! soyons-en persuadés, ce n'est pas le chagrin d'être les derniers à la moisson après avoir été les premiers au labour et aux semailles ; encore moins le dépit de voir des moissonneurs nouveaux venus s'apprêter à couper des blés qui paraissent encore verts. Non, la noblesse de leur âme, la pureté de leur désintéressement les protègent contre ce soupçon. N'y voyons pas même la contrariété bien légitime d'assister au bouleversement d'un plan d'action fortement conçu, plus patiemment exécuté, et que, dans une conviction rendue plus solide chaque jour, il se sont pris à considérer comme le seul promis au succès. Leur opposition relative prenait les choses de plus loin et d'immensément plus haut. Ceux-là seuls qui ont vécu au milieu de cette jeunesse d'élite, qui ont vu le reflet d'azur qu'elle portait dans les yeux, la blancheur éthérée du rêve qui flottait au sommet de son âme, comprendront qu'à la veille de toucher au but suprême, elle ait failli reculer d'un pas. Quand après l'élaboration longue et souffrante de son idéal, l'homme d'art en vient au moment décisif de s'approcher de la matière, de s'armer du ciseau ou du pinceau, il s'arrête, il hésite. . . . Pour faire resplendir dans la forme corporelle l'immatérielle beauté, son bras, sa main, seront-ils assez souples, le ciseau, le pinceau assez délicats, les couleurs, le marbre assez purs ? Et saisi d'une sorte de tremblement sacré, il n'ose commencer son œuvre. C'est un peu, ce nous semble, ce que durent éprouver les

petits constructeurs de l'*Action catholique* à l'heure de faire surgir dans la réalité la création suprême de leur idéal.

Avec quel idéalisme ambitieux ils avaient formé la conception de leur *Association des jeunes* ! Pour l'œuvre sainte qu'ils voulaient modeler sur la forme de leur rêve, ils se seraient crus coupables de n'appeler point que de petits ouvriers aux mains pures, à l'âme mystique des constructeurs de tabernacles. Et c'est pourquoi, ils demandent, anxieux, si elle est prête « la phalange des âmes noblement ambitieuses, désintéressées, saintement dévouées »... Et c'est pourquoi aussi, ils veulent attendre la génération qui monte, celle-là même qu'ils espèrent bien attirer sous leur étendard : blé qui lève dans la splendeur douce des matins du printemps et qui grandit là-bas, si dru et si fort, qu'il montera jusqu'à hauteur d'homme.

Les *Actionnaires* devaient néanmoins se reprendre d'une foi meilleure aux jeunes hommes de leur temps, et ils se rallièrent, sans beaucoup tarder, au projet d'une fondation immédiate. Nous aurions dû l'écrire tout-à-l'heure : à toutes leurs réserves ils avaient ajouté celle-ci :

« La solution de la question dépend tout entière de la quantité et de la qualité des forces qu'une association pourrait enrégimenter à l'heure actuelle. Vous seuls, (disaient-ils à leurs amis de Montréal), avez compétence pour trancher la question. »

Et vraiment, c'est justice de l'avouer : une fondation s'imposait. Saint-Hyacinthe qui avait d'abord hésité, devait finir par se rendre. Au congrès de l'été précédent, s'étaient formés des rangs

qui couraient risque de se dissoudre, si, avec fermeté, l'on ne continuait la marche en avant. Il fallait marcher, quitte à marcher plus modestement.

A Valleyfield, on se met à l'œuvre sans plus attendre. Comme toujours, on commence par l'action surnaturelle. L'intention de la communion d'octobre sera : *Le prochain congrès de la jeunesse*. Les Actionnaires signent tous la formule d'adhésion à l'Association, et aussitôt les statuts imprimés, en distribuent trois douzaines d'exemplaires parmi leurs camarades. Leur action ne se limite pas à leur collège ; ils veulent parler à la jeunesse du dehors, atteindre tous les collégiens qu'ils ont espéré enrôler ; et, encore une fois, ils y vont de leur petit article dans « Le coin des jeunes ». Citons-en quelques extraits. Ils nous diront avec quel élan généreux les croisés se sont jetés dans le mouvement. L'article a pour titre : *Un mouvement catholique et national*, et paraît dans *La Croix* du 20 décembre, 1903 :

... « Nous sommes bien en présence d'un sérieux mouvement des jeunes. On peut le regarder d'un œil froid ; une incroyable imprévoyance peut aller jusqu'à désapprouver. Le mouvement n'en existe pas moins, et il va son chemin. Il va son chemin, crânement, en dépit des barrières et des obstacles, réveillant les énergies qui sommeillent, remettant les paralytiques sur pieds, enflammant les volontés généreuses et sonnante joyeusement le clairon des luttes saintes et belles. Dans cinquante ans, les jeunes de la génération pourront chanter comme le poète :

« Ah ! J'ai connu des jours et je les ai vécu
 « Où les droits désarmés, où l'idéal vaincu,
 « Le penseur qu'on proscriit et le Dieu qu'on délaisse,
 « Avaient au moins pour eux les cœurs de la jeunesse ! »

« Ce mouvement ne nous prend point par surprise. . . L'étonnement n'est plus un droit pour quiconque a regardé au cœur de la jeunesse, dans ce cœur dont l'Écriture a dit qu'on ne sait pas de quoi il est capable. Tous les dévouements et tous les héroïsmes ont leur explication facile quand on a vu ce que Dieu a accumulé là de ferments divins, de passions saintes et fières, de réserves superbes, de vertus héroïques. Pas besoin d'ébranlement venant du dehors. La jeunesse, dans cette glorieuse disposition de sa nature qui la fait croire facilement aux grandes choses, porte le principe et le secret de toutes les actions généreuses. . .

« Eh bien ! qu'ils aillent donc les jeunes !

« Qu'ils aillent sans peur ! La tâche est haute ; elle n'est pas audessus du courage chrétien. Ne nous laissons pas soupçonner, leur dirions-nous avec Montalembert, de ne pas accepter les conditions d'une époque militante. Qu'ils aillent ! Il y aura des mains pour les aider et les applaudir, et des voix et des cœurs pour prier. Qu'ils ne se laissent pas arrêter par les vaines alarmes des prudes. Ces gens trouveront toujours mauvais que les catholiques osent faire de la défense énergique.

« Que les jeunes ne se laissent pas arrêter, non plus, par des oppositions plus sérieuses et plus loyales. En vérité, nous avons beau faire, nous ne les comprenons pas celles-là. Il semble pourtant que l'état de la France, état préparé plus par l'incurie des catholiques que par les entreprises des Jacobins, ne doit pas à ce point nous faire envie, que nous soyons tentés d'en renouveler ici la douloureuse expérience. . . Pour nous, les yeux sur ce qui s'est fait ailleurs, nous ne savons pas avoir cette étrange méfiance de l'action des jeunes. Nous saluons avec joie et espoir l'entrée de ce facteur nouveau dans notre vie nationale. La jeunesse religieuse n'a jamais rien gâté que nous sachions. Si nous pouvons être sauvés, nous le serons par les hommes de demain ».

Pour des hésitants, n'est-ce pas que l'entrain était superbe ? Tout le printemps de 1904, on vécut à Valleyfield, du prochain avenir, du futur congrès, de l'Association qui allait naître. On en parla, on en écrivit aux Académies. Pendant les

longues récréations du soir, ce fut le sujet de conversation favori dans l'allée des jeunes érables où passaient avec les effluves du printemps, des souffles d'espérance. Deux des *Actionnaires* préparaient des travaux pour le congrès: l'un allait proposer la fondation du bulletin de la future association; l'autre devait développer ce thème: *L'Association demande des courages*. Et entre-temps, on se préoccupait d'amener à Montréal, pour les journées du congrès, un bon contingent de camarades. Ils y allèrent une douzaine environ, conduits par Émile Léger.

Nul des congressistes n'a perdu le souvenir des journées du 25 et du 26 juin 1906. Tous se rappellent les réunions du Gésu, l'innoubliable clôture solennelle à l'Université Laval: journées d'enthousiasme et de foi où la jeunesse, selon le mot de Mgr l'Archevêque de Montréal, écrivit à son insu, l'une des plus belles pages de notre histoire. Au milieu de tous ces jeunes, il y eut un groupe surtout dont l'âme fut en fête, le groupe des *Actionnaires*. Ceux qui connaissaient quelque chose de leur histoire, les avaient vite découverts et recherchés. Les organisateurs de l'A. C. J. C. s'en vinrent tout droit à ces collégiens qu'ils savaient épris, plus que tous les autres, de leurs idées et de leurs espérances. Plusieurs, j'en suis sûr, auront gardé le plus délicieux souvenir de la petite chambre du Collège Sainte-Marie occupée pendant ces jours par le directeur de l'*Action catholique* de Valleyfield. C'est là, qu'entre les séances de travail, accouraient ses jeunes gens bientôt suivis de leur frères d'armes

et de leurs amis. Oh ! les bonnes et intimes réunions qui virent ensemble les *Actionnaires* de Valleyfield, ceux de Sainte-Thérèse, les « Frères Carlistes » de Saint-Hyacinthe, plusieurs prêtres membres-priants, et des amis des jeunes comme le Père Samuel Bellevance, S. J., l'âme du congrès, et le Père F.-A. Veullermet, O. P. qui depuis quelques années mettait au service de la jeunesse un si chaleureux talent dans sa petite revue du *Rosaire*. Tous accablèrent d'attentions et d'affectueuse bienveillance le groupe de l'*Action catholique*. Et certes, nous osons l'écrire, ils le méritaient bien un peu les croisés-adolescents.

Les curieux venus aux séances du congrès et qui virent la foule imposante des jeunes gens — près de 500 cents — réunis dans les salles du Gesù ou de l'Université Laval ; qui sentirent vibrer audessus de l'auditoire comme une grande âme commune, secouant au bruit de certains mots toute cette jeunesse trépidante ; ne purent échapper à l'étonnement le plus profond et, pour de bon, se crurent en face du plus extraordinaire phénomène de la psychologie des foules. Ils faisaient bien la part de l'entraînement des jeunes pour les idées et les causes d'une certaine nature. Ils s'étonnaient tout de même d'une si parfaite et si admirable unanimité des esprits et des cœurs au sein d'une jeunesse rassemblée, comme par un coup de vent, des quatre coins de la province. Phénomène plus apparent que réel dont les initiés ne furent pas victimes. Ceux-ci n'aperçurent en tout cela que ce qu'il fallait y voir : le résultat prévu d'une

action lointaine et patiente. Cette unanimité merveilleuse, cette effervescence en travail d'entreprises vigoureuses et hardies n'était-ce pas l'œuvre, à vrai dire, du groupe de prêtres et de jeunes gens qui, depuis quatre ans déjà, jetaient à la jeunesse de leur race les idées d'apostolat et d'association, faisaient surgir les apôtres en phalanges serrées et ardentes, et par les journaux, dans le « coin des jeunes », dans *La Vérité*, dans le *Rosaire* de Saint-Hyacinthe, sonnaient à coups de clairon le réveil et le ralliement ? Les congressistes de 1904 croyaient n'assister qu'au baptême d'une œuvre ; ils assistaient, au couronnement d'une autre. Le congrès fini, l'avenir de l'Association assuré, c'était la dernière page d'un livre, d'un livre frais et jeune, parfumé comme une senteur de printemps, enluminé d'épées en croix et de heaumes d'or comme une histoire de Croisade, c'était la dernière page de l'histoire de l'*Action catholique* qui se refermait.

APRÈS L'ACTION



LES RÉSULTATS

CHAPITRE UNIQUE

Les résultats

On les connaît un peu les résultats de l'*Action catholique*. Qu'avons-nous parlé d'autre chose à travers les pages de ce petit volume ? Nous sera-t-il permis néanmoins d'en présenter ici quelques-uns qui n'auraient pu, sans violenter l'unité des chapitres, trouver leur place ailleurs ? C'est qu'il en est, parmi ces résultats, de plus généraux et de plus caractéristiques et qu'on a le droit de demander à une œuvre au moment où, sur le dernier geste, le rideau s'apprête à descendre. L'heure est venue de juger l'entreprise des croisés-adolescents. Œuvre d'éducation et d'action catholique, a-t-elle tenu les promesses de sa fondation ? A-t-elle déposé au fond des âmes de vivants ferments de catholicisme et des parcelles d'humanité supérieure ? Encore une fois, mettons en regard les espérances des petits croisés au matin du départ, et le terme, les réalisations pratiques où les devait surprendre le soir de leur journée.

Sur une feuille détachée, abandonnée entre les pages du cahier des archives, j'ai retrouvé, minutieusement fixées par eux, les étapes de leur chevauchée. Cette feuille a pour en-tête *La nature et*

la fin de l'Action catholique. Et les *Actionnaires* y reprennent des déclarations maintes fois affirmées sur la formation personnelle, sur l'avenir de l'A. C. au Collège. Mais cette fois, ils y ajoutent, sur la fin possible de leur œuvre, un aperçu nouveau. S'ils entendent bien aboutir à l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française, ils entendent aussi se continuer après le collège comme groupe autonome : dessein que cette feuille est seule à nous révéler.

Nous citerons le document à peu près en entier, et nous chercherons ce qui est advenu des projets caressés :

I — LA NATURE ET LA FIN DE L'ACTION CATHOLIQUE

Nature : C'est un cercle de jeunes hommes qui agissent catholiquement au milieu de leurs camarades.

But : 1° Ils veulent, par leur action, gagner le plus d'unités possibles à la conception et à la pratique de leur vie qui sont la conception et la pratique du catholicisme intégral.

2° Ils veulent, par cette action exercée sur les autres pendant les années de collège, prendre une initiation pratique du rôle social qu'ils rempliront plus tard.

3° Ils veulent, après le partage des mêmes principes et des mêmes convictions, après l'union étroite entre eux par la pratique de la même vie, du même dévouement, former et rester un groupe, un noyau en état pour l'avenir, de mettre au service de leurs idées catholiques et sociales, une force organisée.

II — LES RÉSULTATS A ESPÉRER. a) AU COLLÈGE

Parviendrions-nous à changer toutes les âmes, à orienter toutes les activités dans le sens du devoir social? Non, puisque

c'est notre ambition et que le succès humain, même celui que Dieu bénit, n'est jamais si complet. Et d'abord, ne soyons pas si tièdes et si intéressés que la question du succès nous préoccupe en dehors de la mesure. Mûrissons nos plans d'action de façon à ne pas faire avorter l'œuvre de Dieu. Pour ce qui est du reste, tâchons que nous puissions travailler du même cœur, sans l'espoir du succès, même avec la certitude de l'échec. L'essentiel, c'est que nous vivions et que nous épandions notre vie d'hommes et de chrétiens. Cela seul est le devoir. Dieu ne nous demande pas le succès. Il demande seulement et il a le droit d'exiger que nous ne laissions pas improductives les activités déposées en germe dans nos cœurs.

Ce que nous pouvons faire, c'est de nous susciter au collège des successeurs qui, prenant l'œuvre à une étape plus avancée, enveloppée de difficultés moins insurmontables, moissonneront où les précurseurs auront semé, puisque autre est celui qui sème et autre celui qui moissonne. Ce que nous pouvons encore, c'est de détacher journallement quelques unités du bloc des indécis, des indifférents, et les gagner au bon esprit, et créer ainsi au milieu de la masse, un groupe d'auxiliaires qui aideront à changer la direction générale des aspirations et des habitudes bourgeoises et égoïstes. Ce que nous pouvons enfin au collège, où les traditions ont tant de force et vivent si longtemps dans les âmes malléables, et donc si aptes à subir l'empreinte de l'ambiance, c'est de créer d'indéracinables traditions dans l'âme cécilienne, c'est de jeter dans les registres, dans les journaux des académies, et jusque dans ce fond de mémoire où s'entretient l'histoire orale d'une maison, des traces profondes de l'esprit d'apostolat, et de modeler ainsi la mentalité des générations à venir.

b) APRÈS LE COLLÈGE (1)

Continuer notre tâche. Rester unis comme groupe. Ce que nous pourrions ! Souvent les idées les plus fécondes avortent avant d'avoir entrevu le succès, faute d'être relevées et poussées.

(1) Ici, les idées et les phrases à peine achevées, sont jetées pêle-mêle.

Ce que pourrait un groupe d'hommes toujours grossissant, se recrutant dans le clergé comme dans les professions séculières, d'hommes pouvant écrire, pouvant parler, pouvant s'entendre parce qu'ils auraient au-delà de la communauté d'idées, cette mentalité, cette tournure quasi-identiques des élèves d'une même maison et d'une même formation, et qui s'uniraient à un moment donné, après entente, pour pousser, par tous les moyens, au succès, à l'entrée dans l'intelligence publique d'une idée, d'un projet !

La puissance des professeurs *actionnaires* au collège. La puissance d'un publiciste *actionnaire* ouvrant un jour son journal ou sa revue à vingt plumes brillantes qui viennent batailler pour la même cause. Échanges de conférences rendus possibles en maints endroits, grâce aux différents pieds-à-terre que posséderaient, ici ou là, un curé, un avocat, un médecin *actionnaire*. Pour ce, rester en relations. Rester en relations avec ceux qui sont au collège. Projet d'une organisation post-scolaire avec réunion intime chaque année des anciens et des jeunes ».

Voilà. Nous savons maintenant quels résultats, vers 1902, se promettaient ces jeunes gens pour l'avenir. Ont-ils courtoisé de vaines espérances ? On se souvient de ce qu'ils apparurent dans les enthousiasmes du début. Ont-ils gardé jusqu'au bout la plénitude de leurs aspirations ? Pour parler comme le poète, ont-ils porté fièrement devant eux le calice d'or de leur jeunesse sans en perdre une goutte ?

Une petite enquête de ce genre ne manque pas d'opportunité s'il se trouve des sceptiques, et d'une espèce fort inattendue, pour professer que les effervescences de jeunesse aboutissent d'ordinaire aux blasements précoces. Cette fois, ce n'est plus l'histoire des plus jeunes que nous allons raconter. Nous emprunterons nos témoignages à des écrits de rhétoriciens ou de philosophes. Et parmi ces derniers, nous laisserons parler les vétérans de

l'Action catholique, ceux-là mêmes qui auraient eu le temps de semer en route le bagage trop lourd de leurs rêves d'adolescents.

Il est sûr que *l'Action catholique* avait apporté à la formation personnelle de ces jeunes gens beaucoup plus et beaucoup mieux qu'un stimulant. Elle leur avait fourni une direction, un principe de vie et de grandeur. Et voici le témoignage que lui rendait, il n'y a pas bien longtemps, un novice de la Compagnie de Jésus :

« Les souvenirs les plus beaux de toute ma vie de collègue me reviennent en foule quand je me rappelle les premières heures de la petite œuvre. C'est la belle figure d'Émile qui surgit d'abord, Émile que Dieu nous a pris, si jeune encore, dans la première ardeur de son sacerdoce. Plus que tous les autres, vous le savez bien, Émile comprenait l'idéal que nous, nous interprétions si étroitement. Ce n'est pas le moindre fruit de notre tentative d'apostolat que nous ayons pu voir se révéler cette belle âme et profiter du contact d'un si noble caractère. Et, en général, c'est peut-être la découverte mutuelle de grandes idées et d'aspirations chevaleresques parmi les jeunes *Actionnaires* qui donnait le plus à l'œuvre sa petite mesure de fécondité. A l'âge où le respect humain renferme au fond de l'âme tant d'idées nobles et généreuses, au point de les étouffer parfois pour toujours, l'« Action » en évoquait l'expression et en facilitait l'échange, à l'avantage inestimable de tous. Il en résultait, il me semble, une impression bienfaisante sur toutes nos actions journalières. L'on n'osait pas trop rabaisser le niveau de sa conduite au-dessous des principes que des compagnons nous entendaient formuler si souvent. Oh ! sans doute, les défaillances n'étaient rien moins que rares parmi nous ; mais tous les anciens membres se souviendront de combien de manquements, cette influence les aura tout de même sauvés. Pour n'avoir pas effectué une amélioration frappante que notre faiblesse comme individus compromettait sans cesse, l'atmosphère de l'« Action » n'a pas laissé de soutenir et d'encourager bien des jeunes, tous les jours de leur vie de collègue. Pour

moi-même, cher ami, je ne puis rappeler ces heures qui se font déjà lointaines, sans être ému jusqu'au fond de l'âme. Et je reconnais facilement qu'à l'époque la plus critique de ma vie de jeune homme, l'« Action », avec son directeur aux conseils aimants et nobles, avec ses amitiés sanctifiées, avec sa communauté de prières fraternelles, a été pour moi salut et force ».

Cette lettre est du mois de janvier 1912. Les *Actionnaires* ne pensaient pas autrement dans les dernières années de l'œuvre. Et nous en avons là-dessus le témoignage d'un rhétoricien, *Actionnaire* depuis 1902 :

« Maintenant la voix de Dieu a parlé et j'ai compris. Je comprends qu'il faut se faire une vie plus forte, qu'il faut se donner une trempe d'airain. Il s'agit d'acquérir la santé morale, une tête où il fait clair, qui voit haut et juste, un cœur qui sent fort et noble, une volonté qui pousse droit au but, enfin une âme d'apôtre qui sait se donner, qui vit de la vie du Christ, qui souffre avec Celui qui console et qui guérit. Pour rester *Actionnaire*, je veux être un chercheur opiniâtre du Beau et du Vrai ; je les demanderai à toutes choses et quand je les aurai trouvés, je les mettrai dans mes œuvres et dans mon existence ».

Le même écrit à un finissant :

« Aujourd'hui il existe entre nous une union plus intime. Confrères dans l'« Action », nous sommes destinés à marcher vers le même but, et nos cœurs de dix-sept ans se nourrissent des mêmes aspirations. Je ne te dirai pas les rêves que je fais depuis quelques jours : tu crierais à l'exaltation et tu n'aurais pas tort. Tout de même, ces pensées ne laissent pas d'élever mon âme vers de plus hauts sommets et tout ce qui aide à monter n'est pas à dédaigner ».

Ne retrouvons-nous pas la même note dans cette autre déclaration d'un jeune homme qui a quitté le

collège et a commencé de se dépenser au dehors ? Il écrit au directeur :

... « Voilà votre fils, je me suis ouvert tout grand. Reconnaissez-vous le jeune homme qui, il y a de cela quatre ans, vous disait avec une sorte d'ingénuité : « Oh ! de l'enthousiasme, j'en ai plein l'âme ! » — Il me semble que je rajeunis; je me trompe; l'adolescent a grandi avec son idéal, avec son enthousiasme; ces rêves d'un autre temps prennent corps au sein de l'existence active qu'on m'a faite et que j'aime éperdûment ». (4 mars, 1907).

Veut-on, après tout cela, un aveu plus précis ? Nous le trouvons dans ce bout de lettre d'un rhétoricien à un philosophe finissant, malade dans sa famille :

« Nous devons à l'*Action catholique* l'orientation de notre vie. Hors de là, nous marcherions avec un certain idéal sans doute, mais sans un but bien arrêté. Désormais, notre existence a sa fin rationnelle : l'apostolat auprès des jeunes pour le présent, l'action sociale pour l'avenir. A... je suis heureux de te voir dans ta famille le jeune apôtre que tu développais au collège. Ces idées sublimes font le centre de ta vie ; elles te gardent pur, t'aident à marcher droit, te font regarder haut et rêver grand. C'est bien cela : tu comprends la vie ; tu veux faire rayonner autour de toi les idées qui remplissent ton âme ».

Qu'est-il besoin d'autres témoignages ? A des accents si éloquents de ferveur et de sincérité n'a-t-on pas reconnu le verbe et l'âme des adolescents qui signaient en avril 1902 la lettre des « Quatre étudiants futurs congressistes » ? Mais alors, il n'est donc pas vrai que le culte prématuré de l'idéal prépare au monde de précoces désenchantés. Non, le désenchantement peut venir, et il vient, hélas !

aux jeunes irréfléchis, plus emballés qu'enthousiastes, chevaucheurs de nuées plus épris de chimère que de saine réalité. Il vient encore aux indécis, aux cœurs trop mous et trop faibles pour accorder longtemps l'idéal et le sacrifice et qui trouvent opportun d'en médire pour pallier la honte de les avoir trahis. Mais non, vive Dieu ! non, l'idéal ne meurt pas dans les âmes loyales et saines. Et ne voit-on pas que ce serait l'écroulement de lois immuables, si, de vivre en face de ces idées faites de réalité et de beauté divines, ne devait mettre dans l'esprit sincère des lumières toujours plus éclatantes, ne devait y enchaîner la volonté par des liens toujours plus forts et plus aimés ? Et les promesses éternelles échapperaient-elles à la faillite si, de correspondre dans les années d'adolescence à l'appel du Maître, ne devait mériter à la jeune âme des privilèges toujours plus rares, et s'il n'était, pour suivre Jésus dans l'âge viril, que de se tenir à distance ou de lui tourner le dos au temps de la jeunesse ? Non, il faut laisser dire les fossoyeurs d'espérance et ne jamais se résoudre à croire, que la fidélité à la grâce, que la pratique de l'amour doivent mener aux blasements prématurés. L'exemple des petits camarades de Valleyfield démontre, qu'à vingt ans, le jeune idéaliste peut garder encore toute la fraîcheur et toute la jeunesse de son âme et mériter qu'on dise de lui comme de Saint Jean, l'apôtre au cœur immortellement jeune : *discipulus iste non moritur*.

Cette vérité n'en brille qu'avec plus d'éclat si nous examinons un autre aspect de l'éducation des *Actionnaires*. L'idéal de la beauté simplement

humaine ne leur suffisait pas ; ils ont voulu devenir des apôtres. Ici encore leur ambition fut-elle déçue ?

Après l'amour du Christ, la première vertu de l'apôtre c'est bien l'amour des âmes. Or, nous croyons que bien peu de jeunes gens ont aimé aussi ardemment la jeunesse et l'âme de leurs camarades. Qu'on veuille lire jusqu'au bout cette lettre qu'un vétéran écrit à un plus jeune :

« Je te laisse encore cette fois, comme dernier vœu et comme dernière exhortation, ma recommandation de l'année dernière à cette même date : aime toujours et beaucoup la jeunesse ! C'est pour t'en inspirer l'amour ardent et profond que je t'ai mis de moitié dans toutes mes confidences, mes lettres et mes petites œuvres. C'est pour que tu continues à l'aimer et à te dévouer pour elle que j'ai souhaité te voir faire à son service l'apprentissage du dévouement. Ne crois-tu pas, mon bien cher ami, qu'aux jours d'avenir où nous nous retournerons vers ce passé que nous venons de vivre ensemble, nous en viendrons à confesser que ce qui nous aura le plus unis, que ce qui nous aura valu nos joies les meilleures, que ce qui aura semé dans nos âmes le plus de germes de vertu et de grandeur, ce seront en somme les aspirations et les dévouements que nous aurons consacrés à ce qu'on appelle la *Cause des jeunes* ? Fais donc à la jeunesse une large part dans ta vie. Ta vie en vaudra mieux, et tu connaîtras les plus hautes formes de la beauté morale. La jeunesse c'est, dans l'Église, la classe la plus oubliée, celle à qui manque le plus les apôtres dont elle aurait besoin. Toi, n'oublie pas l'an prochain, tes plus jeunes amis de Valleyfield. Prépare ta vie d'apôtre en agissant sur ces jeunes gens. Cet apostolat sera peut-être ta meilleure sauvegarde. En tout cas, tu auras donné de ton cœur et de ta vie à la cause qui mérite le plus ici-bas le sacrifice de ces grandes choses. (18 avril, 1906).

Ce même amour des âmes jeunes, Émile Léger l'exprime bien admirablement dans son journal de rhétoricien :

« Que cela doit être beau l'âme d'un jeune homme pur ! Je

me sens incapable de concevoir une image sensible d'une privilégiée du ciel. Vous qui avez le bonheur de vivre dans un commerce journalier avec des âmes candides, aimantes, oh ! dites quels flots de douceur elles répandent sur tous vos instants ! Quel puissant encouragement elles opposent à nos faiblesses ! Quels désirs d'héroïsme elles inspirent à nos vertus ! Tous, en effet, nous en avons fait l'expérience : il est des instants où Dieu semble s'éloigner de nous et nous laisser à nos seules forces. Il s'ensuit que l'âme privée de la jouissance de son amour, tombe dans un abattement que seules, avec le souffle divin, ces âmes d'élite couronnées de l'auréole de la beauté virginale peuvent dissiper. Tel est le riant côté de la vie d'éducateur. Voilà pourquoi il s'abîme devant le tabernacle pour demander, dans sa touchante humilité, des vertus dignes des âmes dont il a la tutelle ; voilà pourquoi ses lèvres brûlantes baisent avec une sainte ardeur les pieds de Celui qui par un sacrifice dont un Dieu seul est capable, a engendré ces âmes à la grâce ; voilà pourquoi il sent croître et se développer en lui le germe du généreux enthousiasme qu'il porte dans sa poitrine ; voilà pourquoi il rêve à un héroïsme dont Ozanam fut un modèle. Voilà mes rêves : me consacrer à l'éducation de la jeunesse ! Pour elle, je me sens prêt à l'immolation ». (20 avril, 1902).

Émile Léger ne pensera pas différemment à la fin de ses études. Il emportera du collège ce même grand amour ; et au cours de ses premières vacances où il prépare son entrée au grand Séminaire, le souvenir des âmes de ses amis lui donnera seul la force de s'arracher aux dernières reprises du monde :

« C'est aux heures du soir que j'ai la pensée de jeter aux orties mon froc et mes idées ecclésiastiques. Sans doute que ce sont les heures où le diable fait sa tournée. Je l'ai toujours écarté en pensant à toi, mon ami, à notre petit E... dont je voudrais faire un prêtre. Avec vous, je suis en sûreté. Vous êtes ma sauvegarde à ces heures de danger ». (16 août, 1904).

Mais l'amour de l'apôtre doit être universel ; il doit tout ignorer des préférences pharisaïques.

Et, disons-le, on ne connut pas longtemps à l'*Action catholique*, si toutefois on le connut jamais, l'apostolat que nous appellerions volontiers l'*apostolat en manchettes*, sport aristocratique de délicat raffiné qui ne veut approcher que les âmes d'élite, pour jouir du bel esprit et se faire une petite cour d'honneur. Nous ne trouvons qu'un mot, un seul dans toutes les archives, qui touche au sujet. Mais ce mot que nous transcrivons dans son éloquente brièveté, nous révèle l'orientation juste de l'apostolat des *Actionnaires*. Le secrétaire rend compte d'une séance intime, et il écrit :

« Jetons les yeux sur les plus faibles, sur les âmes moins bien partagées. Que l'*Actionnaire* choisisse son néophyte parmi ceux-là, s'il n'en possède pas encore ».

Et cet appel fut entendu. On vit souvent les aînés des *Actionnaires*, — parmi ceux qui pouvaient s'imposer ce contact sans danger pour eux-mêmes — marcher, dans les récréations du soir, aux côtés de ces malheureux camarades que la malice écolière a rangés parmi les mufles et les épaves.

C'est que leur amour des âmes est aussi désintéressé qu'il est ardent. Peu importe à l'apôtre le poste qu'on lui assigne, pourvu qu'en y dépensant sa vie, il y accomplisse un peu de bien. Après quatre ans d'*Action catholique*, voici donc comme à Valleyfield on sait attendre l'avenir :

« Quel travail il faudra pour me faire un caractère ! Sans cela, qu'est-ce que je peux valoir ? Et certes, je veux être utile ! je veux servir Dieu selon les forces qu'Il m'a données ; je veux être un apôtre pour mes semblables et les porter vers Lui. Parce

que je n'exhale pas l'amour de mon pays dans des tirades emphatiques, je ne l'en aime pas moins et la « patrie » dit quelque chose à mon cœur. Les grandes causes ne me sont pas indifférentes, et quand viendra le temps de me dévouer, je serai présent sans l'avoir proclamé sur les toits, des années à l'avance. Oui, je le sais, il y a plus que cela. « *Age, age nunc, carissime* », dit l'Imitation. Et cela aussi, je le ferai en travaillant tout d'abord sur moi-même. Mais, faites, mon Dieu, que je désire sincèrement d'être utile maintenant et plus tard dans une humble obscurité. Étouffez avec les pensées vaniteuses d'aujourd'hui, les désirs de la gloriole de demain. Ut prosim ! oui, mais que je n'en perde pas le mérite par l'orgueil ». (Journal d'un élève de Philosophie).

« Comme je le disais, hier, à Émile Léger, une de mes grandes raisons pour croire que je mourrai jeune, est celle-ci : le souvenir de mon heureuse jeunesse me trouverait trop faible pour le supporter devant les épreuves de la vie. Et pourtant, à d'autres heures, quand mon âme enflammée serait prête à tout endurer pour ce ou ceux que j'aime, je me dis que plus la vie sera dure, plus j'aurai de courage et d'ardeur pour suivre jusqu'au bout le grand chemin de l'Honneur. Je me vois alors épris du sacrifice et de la souffrance, souriant au monde en faisant taire mon cœur brisé, servant les nobles causes « sans honneurs » et sans gloire, et attendant toute ma récompense au-delà de ce monde ingrat et cruel. Dans mon rêve, je suis devenu le vaillant, humble et pur dont l'idéal m'apparut un jour dessiné par la main de mon maître. Le petit E... de syntaxe latine est devenu un homme de caractère, de loyauté et d'honneur. Il a profité des leçons qui lui furent données si nombreuses et si bonnes ; malgré tout ce qui arrive, il est heureux en faisant le bonheur des autres ». (Journal d'un élève de Philosophie).

Pour sûr, elle n'avait pas fait banqueroute à toutes ses promesses la petite œuvre d'éducation où des collégiens de vingt ans étaient devenus capables de penser et d'écrire de si nobles choses. La faillite, elle ne se trouvait pas davantage au terme de l'entreprise des *Actionnaires* à Valleyfield

et qui était la conquête de leur collègue. Si nous regardons à leur recrutement, comme ils eurent vite fait de remplir les cadres de leur petit bataillon ! Au début, ils étaient quatre ; après une seule année de travail, ils passaient au chiffre de dix ; ce qui leur permit de s'appeler plaisamment : *La compagnie des Dix-Associés*. Les progrès ne furent pas moins rapides dans la communauté. Nous pouvons en croire le témoignage du directeur peu enclin à prodiguer l'éloge aux *Associés* :

« Quelques-uns d'entre vous ont accompli, en ces derniers jours, des actes d'apostolat admirables. Je les en remercie au nom de Dieu et de leur jeune association ».

Et si nous voulons savoir de quels actes il s'agit, une lettre antérieure de deux jours à celle-ci, et plus libre puisqu'elle est écrite à un membre-priant, va se charger de nous l'apprendre :

« Oh ! sans doute, l'œuvre a ses heures d'épreuves. Quand on est jeune, un échec déconcerte bien vite ; le courage n'est guère fait aux longues espérances. Il faut être là pour consoler, conseiller et surtout relever. Cela n'empêche que des larmes bien douces viennent aux yeux du prêtre quand un jeune *Actionnaire* vient lui annoncer un jour, tout débordant de la joie divine, tout triomphant, la conversion d'un camarade, conversion emportée de haute lutte sur une nature jusque là revêche et qu'une parole fraternelle jette dans les voies de la piété et du devoir. Et grâce à Dieu ! elles ne sont pas tout-à-fait rares les conversions de ce genre ».

Qu'on ajoute à ce témoignage tous les succès partiels enregistrés au cours de cette histoire ; qu'on se souvienne du réveil général des âmes, des transformations progressives de la mentalité cécilienne, et l'on sera bien obligé de conclure au succès entier

de la croisade. Peu de cours, croyons-nous, ont mérité dans l'histoire d'un collège, le bel éloge qu'adressait un plus jeune aux finissants de 1905-1906, à ceux-là mêmes qui, dans leurs rangs, comptaient la moitié des premiers *Actionnaires* :

« Tu nous quittes lundi. L'assurance de l'amitié et des prières d'un membre de l'A. C. ne sera pas, me semble-t-il, sans te causer une certaine joie. Nous ne t'oublierons pas. Au matin des communions de l'*Action*, par exemple, nous penserons à toi, à toi qui t'es donné corps et âme aux intérêts des belles et nobles causes, pendant ta vie de collège, à toi qui as peiné à susciter dans l'âme de tes condisciples plus jeunes, des initiatives fécondes. Oui, vous ex-membres de l'Académie Émard, vous vous êtres vraiment dévoués. Trois mots résument bien votre œuvre : pionniers, apôtres et soldats... Au soir de votre vie de collège, un sentiment de crainte s'est peut-être emparé de vos âmes. Vous avez peut-être eu peur que la reconnaissance ne puisse empêcher l'ingratitude de fouler aux pieds le grain jeté par vous dans les sillons laborieusement ouverts. Soyez assurés, vous qui partez pour ne plus revenir, que les idées que vous avez semées au collège, resteront. Oh ! nous aurons à nous heurter à des écueils sans nombre ; nous aurons à franchir des obstacles, mais dès longtemps, vous nous avez appris à affronter le péril avec assurance et avec énergie ».

Cette lettre est d'un élève de Belles-Lettres. Et nous voulons qu'elle reste, à la fin de ce volume, comme la reconnaissance du legs moral fait par les *Actionnaires* à leur jeune Alma-Mater.

ÉPILOGUE.

Après le collège

Après la sortie de juin 1906, le petit groupe se trouva quelque peu désorganisé. Cinq des aînés quittaient le collège. Le directeur allait s'absenter pour quelques années.

Que sont devenus les Actionnaires? Ont-ils exécuté le dernier article de leur programme et fondé leur association post-scolaire?

Des dix-huit collégiens qui, dans la période de six ans, ont passé par les cadres de l'*Action catholique*, treize sont allés reprendre leur rang dans la milice de l'Église. Et c'est bien là la plus triomphante des réponses à ceux qui croient périlleuse pour les vocations ecclésiastiques, l'initiation des jeunes aux œuvres d'apostolat.

L'organisation post-scolaire n'est pas encore fondée. Les circonstances, sans doute, se chargeront de la faire surgir au jour marqué par la Providence. Entre des jeunes gens qui ont travaillé, côte-à-côte, pendant cinq ans de leur jeunesse à une telle œuvre, d'étroites parentés d'âmes s'établissent qui rendent faciles tous les rapprochements et toutes les unions.

Le jour où les vétérans voudront revenir à l'Alma-Mater, ils trouveront peut-être, qui sait ? de jeunes camarades pour les accueillir. L'*Action catholique* avait subi une première transformation au lendemain du congrès de 1904. Elle dut se prêter à une deuxième après 1906. Mais l'œuvre resta debout, bien vivante, fidèle au vieux programme d'efforts et de dévouement, comme le prouvent les deux lettres, les dernières qu'on va lire et qui sont de 1906 et de 1907. Toutes deux sont adressées au directeur :

« Heureux suis-je de pouvoir vous assurer que, s'il y a chez nous quelques blasés — c'était d'ailleurs prévu — il reste du moins un bon nombre de jeunes gens pour travailler à maintenir l'esprit ancien, pour vivre la vie qui doit être celle de tout catholique intégral. Les grands mots d'idéal et d'enthousiasme ne sont guère sur les lèvres; j'avoue qu'ils sont dans le fond des âmes et qu'ils inspirent des actes qui ne pâliraient pas devant les petits gestes d'autrefois. Voilà, n'est-ce pas, votre théorie ? C'est le programme de la petite *Action catholique* ressuscitée par les disciples qui sont restés debout et qui veulent demeurer fidèles aux idées de dévouement, de sacrifice, de foi vivante, de patriotisme sain jetées et développées par vous dans les âmes de vos jeunes ». (25 décembre, 1906).

« L'Action catholique ! un mot de plus à ce sujet ne sera pas sans provoquer chez vous un véritable bonheur. « Quand vous ne devriez plus être, m'écriviez-vous avant votre départ, qu'une ligue de prières et de sacrifices, que cela serait encore beau ! » Vous l'avez prévu : la société ne pouvait se réorganiser ; nous avons fait quelque chose cependant, nous en avons perpétué l'esprit. La communion mensuelle et la neuvaine bi-annuelle sont restées. L'amour de l'apostolat ne s'est pas éteint, loin de là, il est plus fort qu'autrefois. La vieille garde est toujours à son poste d'honneur ! » (21 septembre, 1907).

BIBLIOTHÈQUE
MARTIN LUTHER

La vieille garde est toujours à son poste d'honneur !

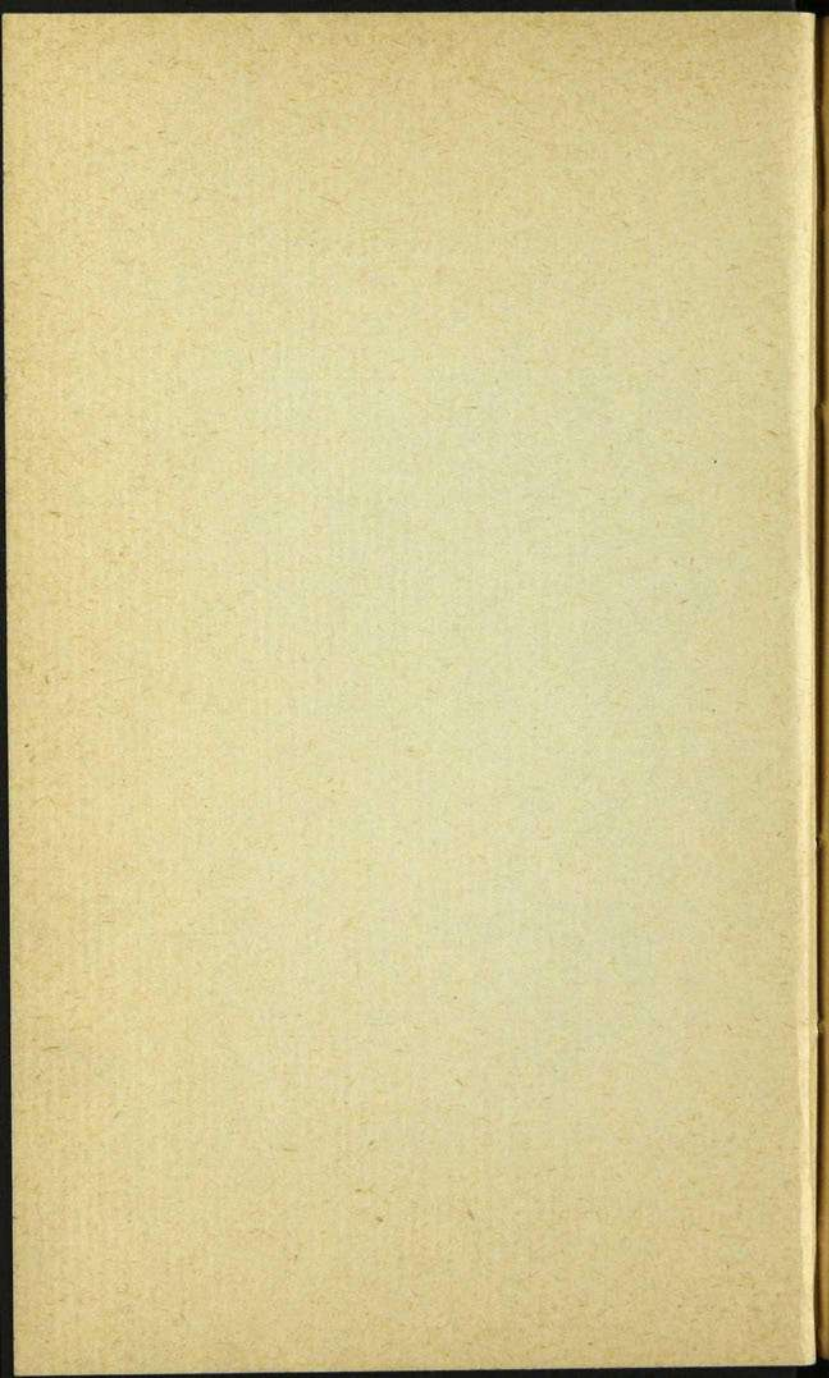
Que ce soit là votre dernier mot, ô chers et braves jeunes gens. J'ai maintenant terminée ma tâche : il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous. Je ne le ferai pas sans émotion. J'ai écrit avec amour, sinon avec succès, cette petite chanson de geste où me fut révélée l'âme des jeunes dans ce qu'elle a de divinément beau. Une croisade d'adolescents ! Le mot fut prononcé un jour par votre directeur, quand votre œuvre ne faisait encore qu'essayer ses premiers dévouements. Croisés ! c'est bien ainsi que vous m'êtes apparus dans ces alertes chroniques où furent recueillies quatre années les plus belles peut-être de l'existence de votre jeune collègue. Croisés ! c'est dans cette attitude de vaillance et de foi enthousiaste qu'à la jeunesse qui va me lire, je souhaiterais vous avoir montrés.

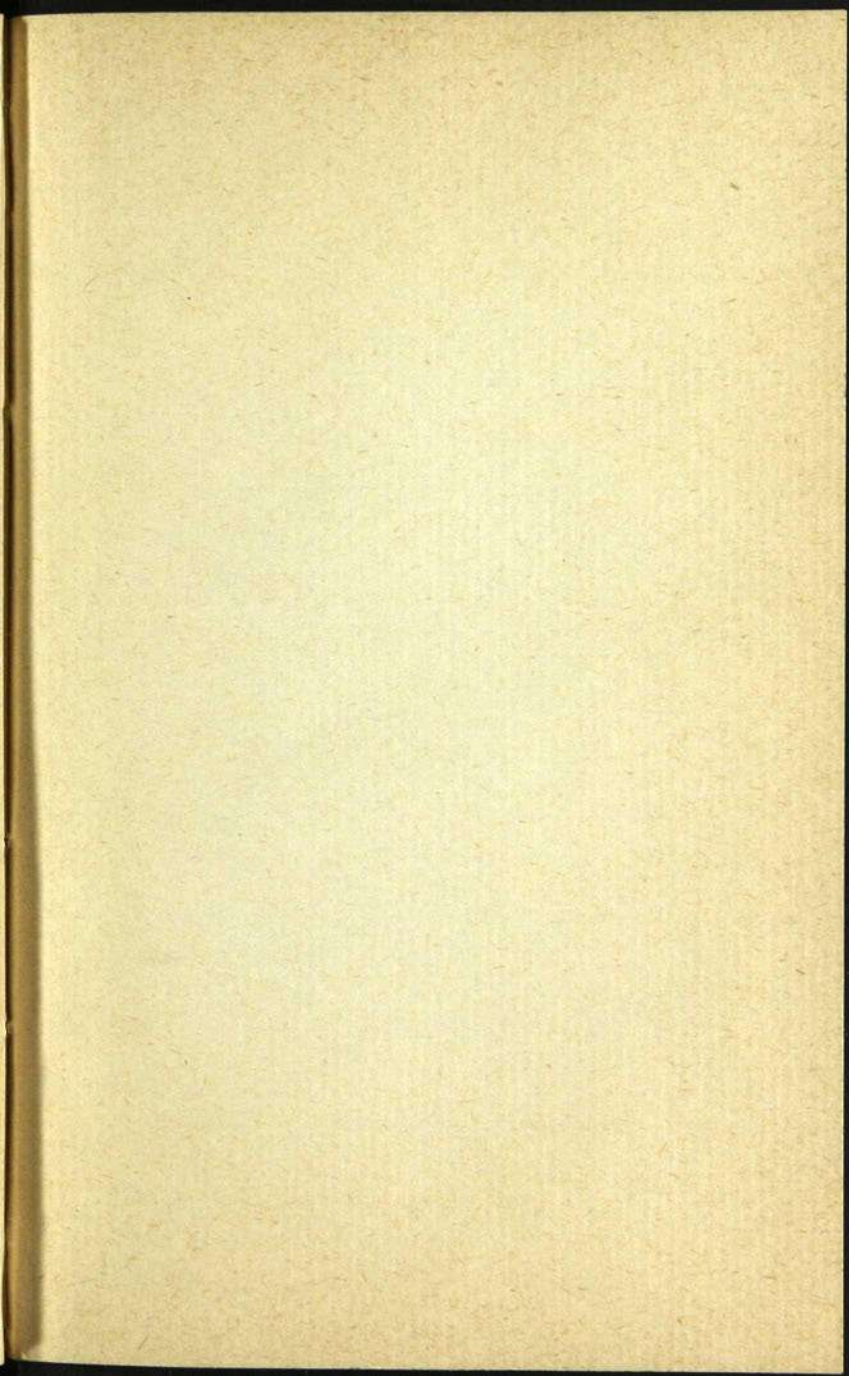
Eh bien ! l'heure est venue : partez, petits chevaliers du Bon Dieu. Allez encore, visière levée, l'épée haute, continuant votre croisade, marchant toujours à la délivrance de l'*Idéal*.

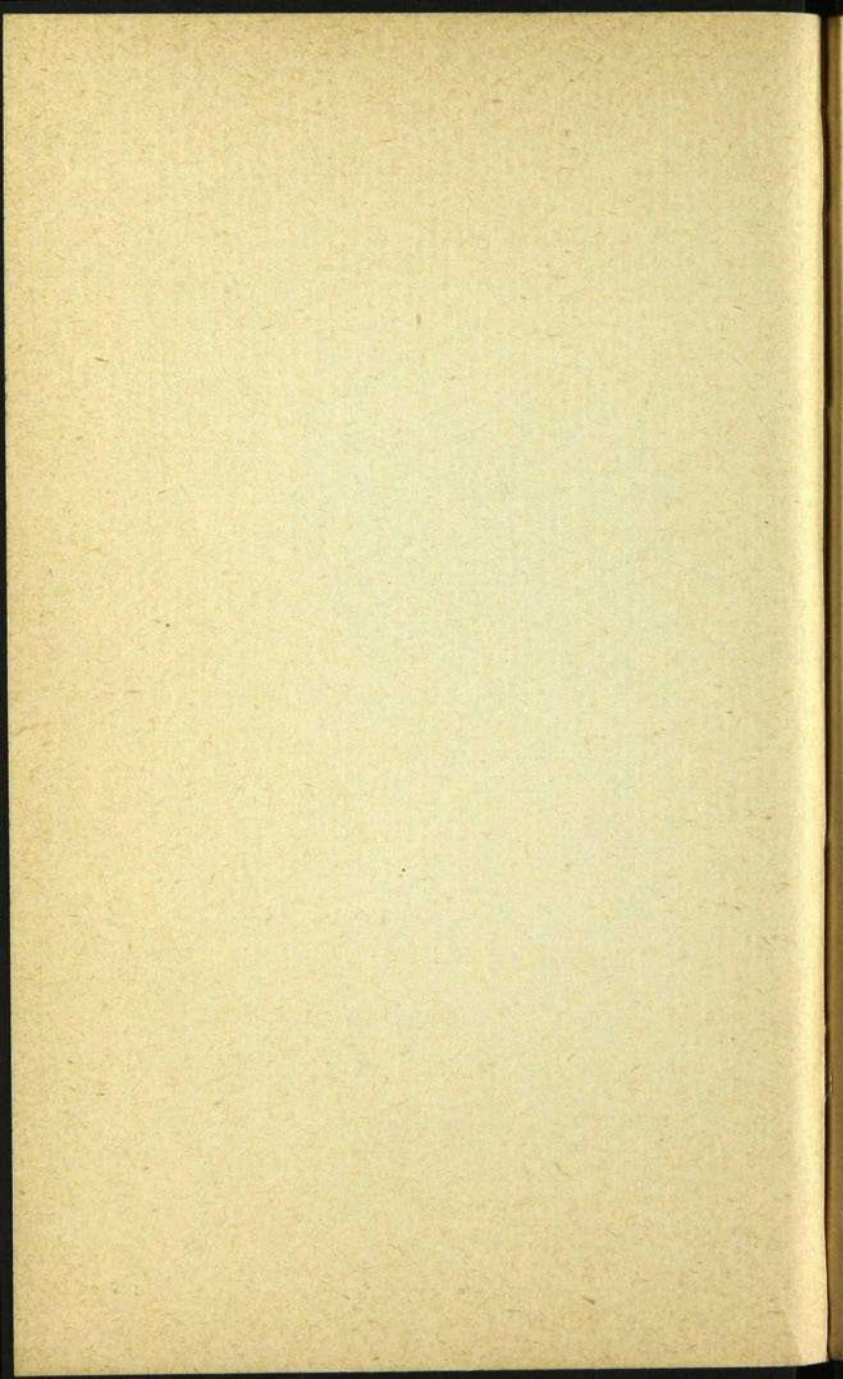
BIBLIOTHÈQUE
MUSEUM HISTORICAL SOCIETY
205 N. 3rd St. - PHILA.

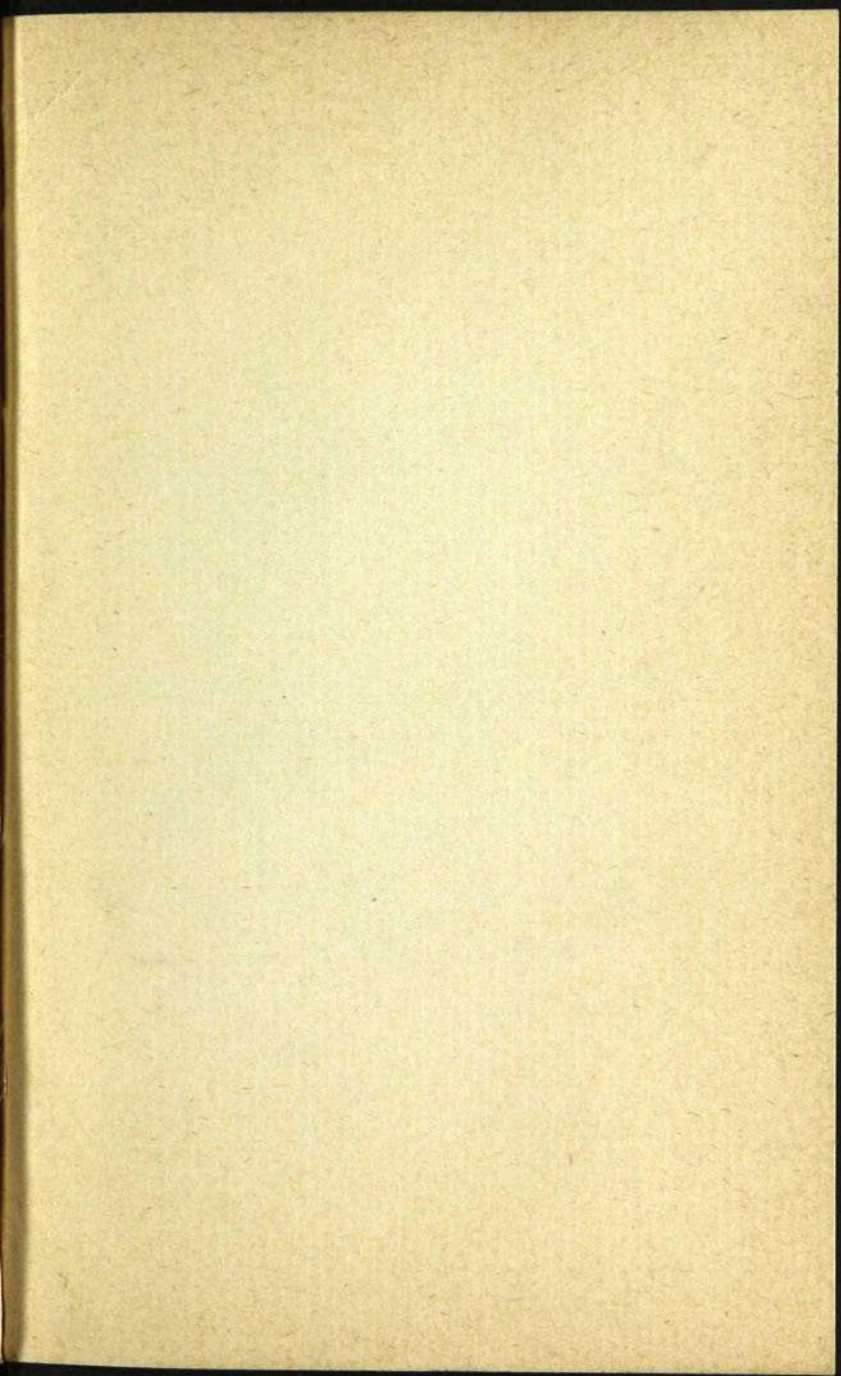
TABLE DES MATIÈRES

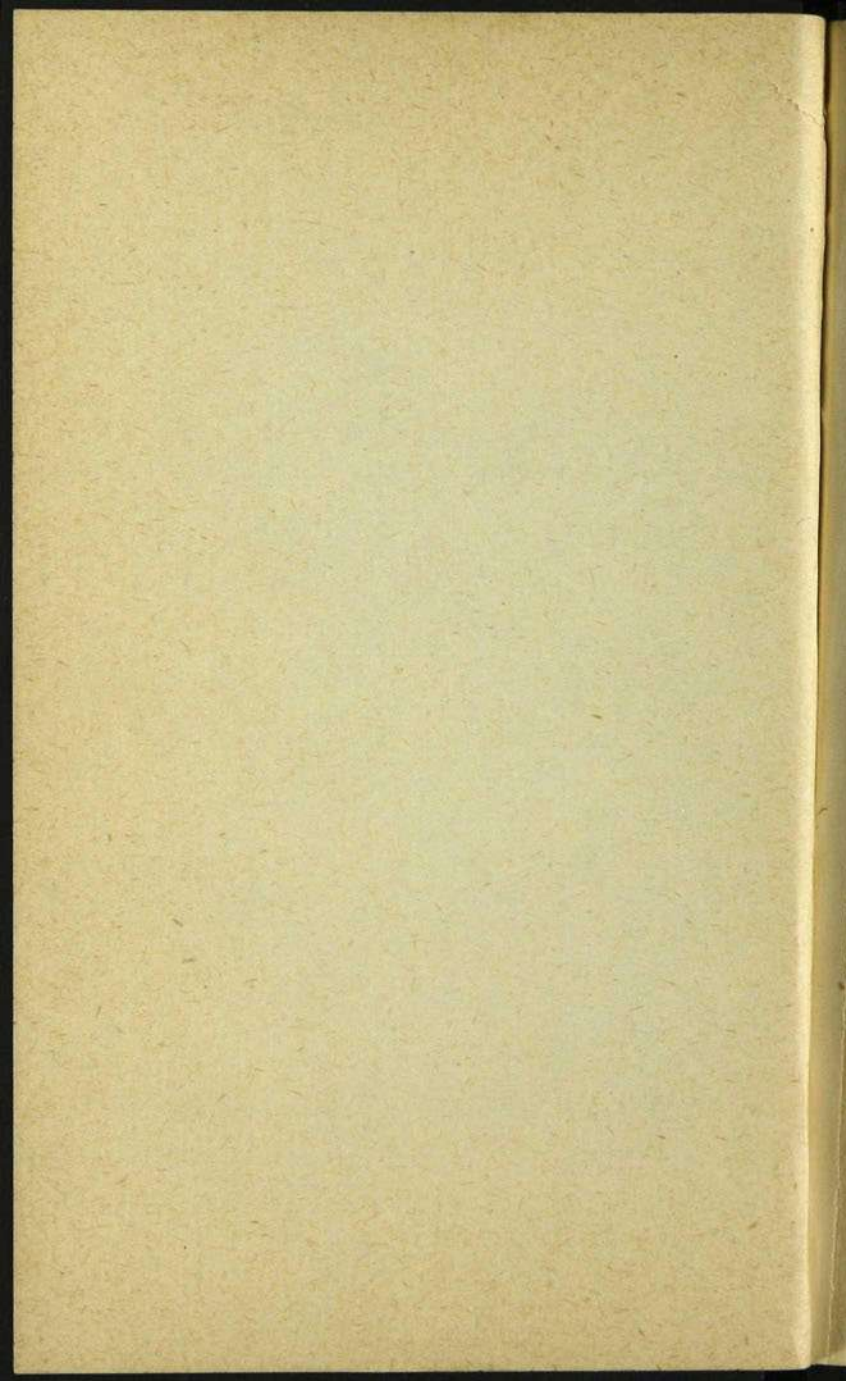
	Pages
Préface.....	v
PREMIÈRE PARTIE: LA FONDATION DE L' « ACTION CATHOLIQUE »	
Chapitre premier : La jeunesse canadienne-française, vers 1900.....	2
Chapitre deuxième : Un groupe de jeunes au collège de Val- leyfield.....	14
Chapitre troisième : La fondation de l' <i>Action catholique</i>	22
Chapitre quatrième : Les débuts de l' <i>Action catholique</i>	36
Chapitre cinquième : La formation des apôtres.....	47
DEUXIÈME PARTIE : LA PÉRIODE DE L'ACTION I^o L' « ACTION » AU COLLÈGE DE VALLEYFIELD	
Chapitre premier : L'action surnaturelle.....	66
Chapitre deuxième : L'action sur les unités.....	89
Chapitre troisième : L'action sur la communauté.....	114
Chapitre quatrième : L' <i>Action catholique</i> à l'Académie Ste- Cécile.....	138
Chapitre cinquième : L' <i>A. C.</i> à l'Académie Émard.....	165
Chapitre sixième : L' <i>Action catholique</i> et les vacances....	184
Chapitre septième : Les épreuves.....	205
DEUXIÈME PARTIE (Suite) L' « A. C. » EN DEHORS DE VALLEYFIELD	
Chapitre premier : L' <i>Action catholique</i> dans les collèges de la province de Québec.....	220
Chapitre deuxième : L' <i>A. C.</i> et l' <i>A. C. J. C.</i>	231
APRÈS L'ACTION	
Chapitre unique : Les résultats.....	248
Épilogue.....	262

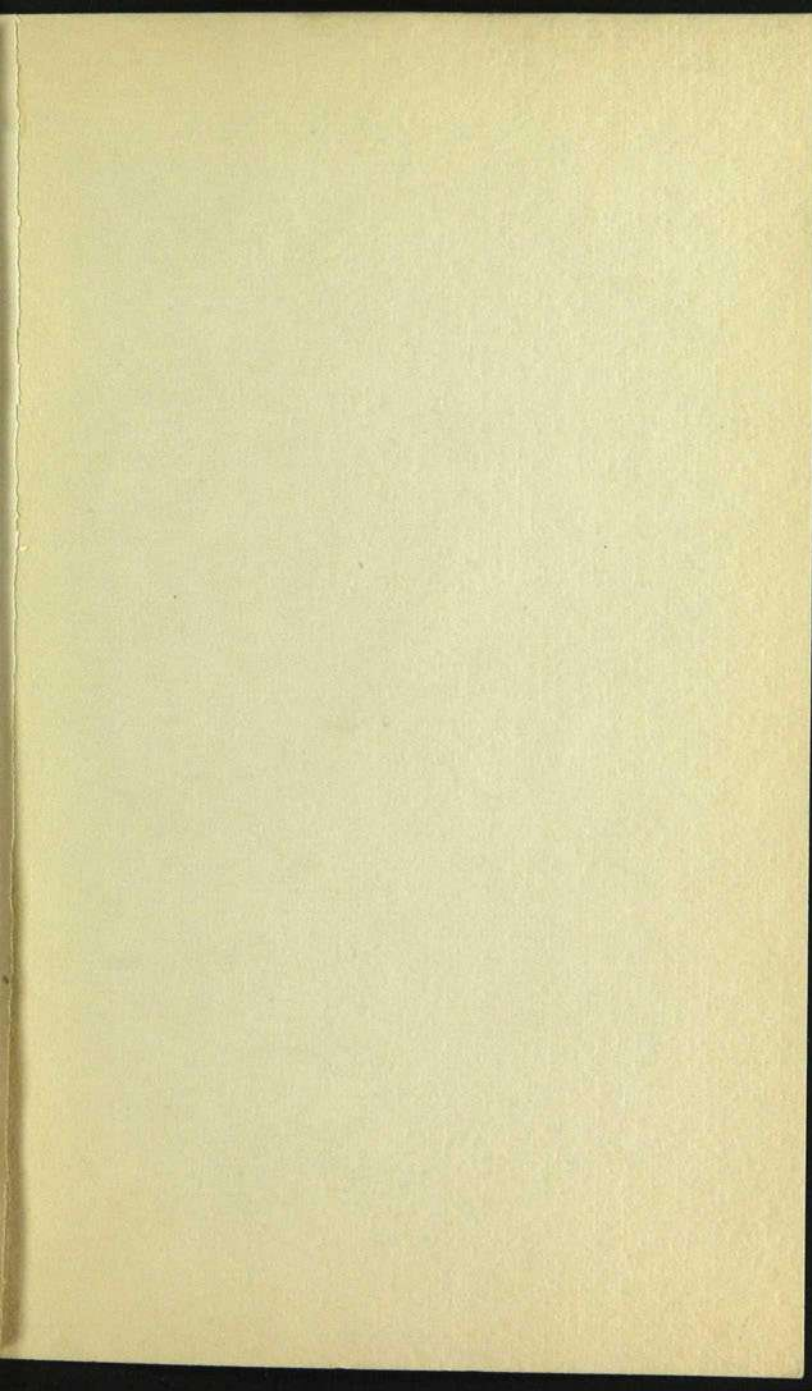


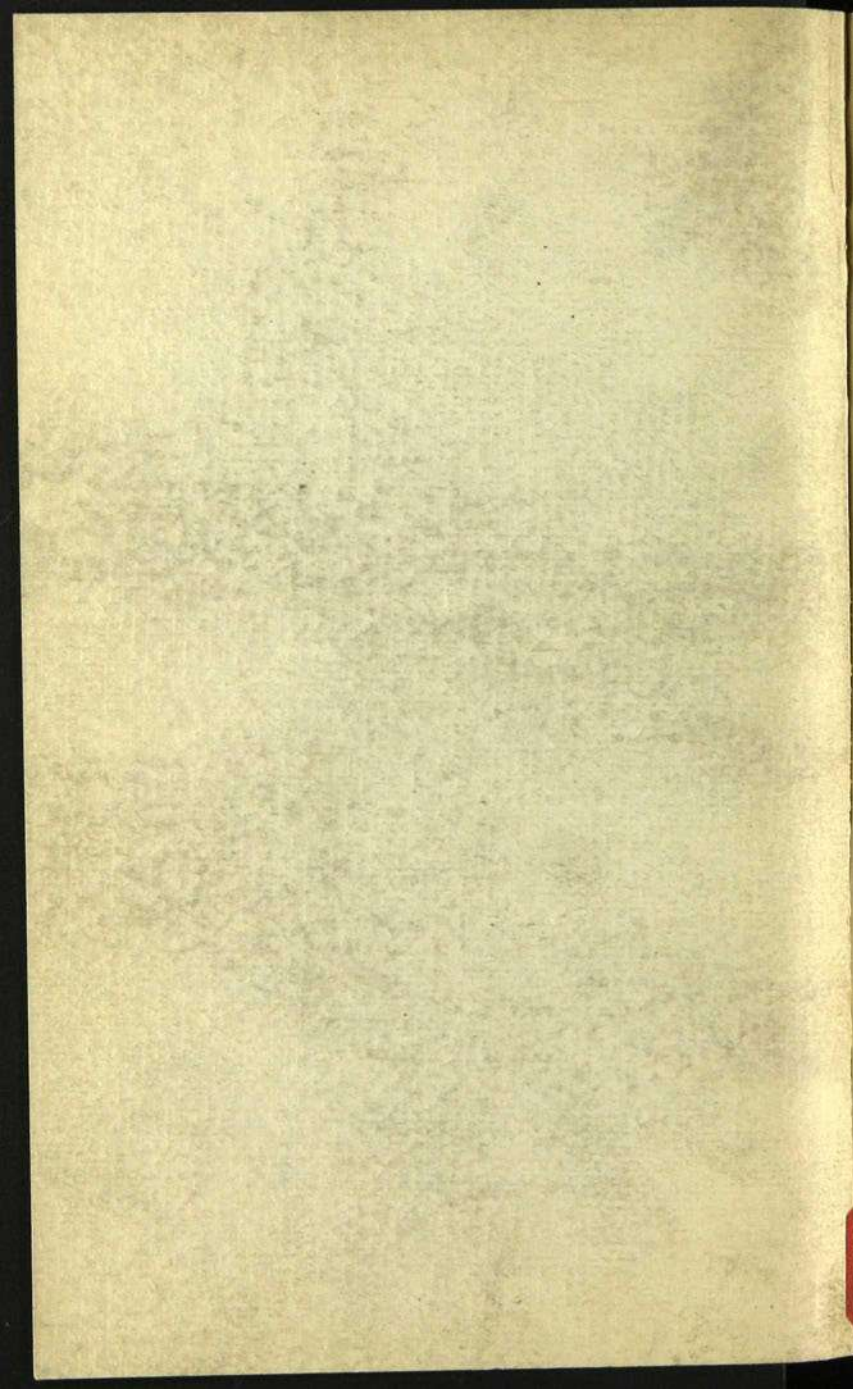


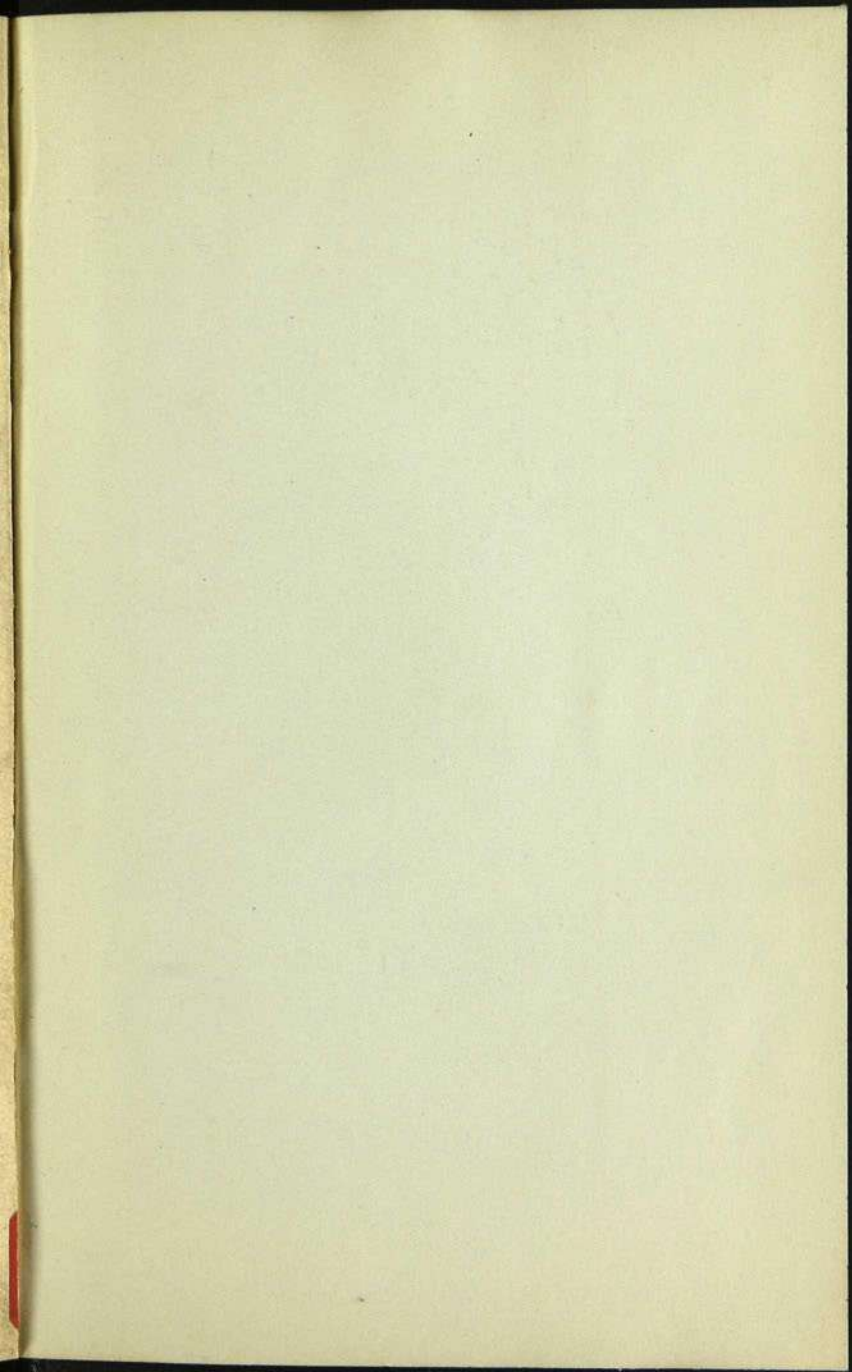


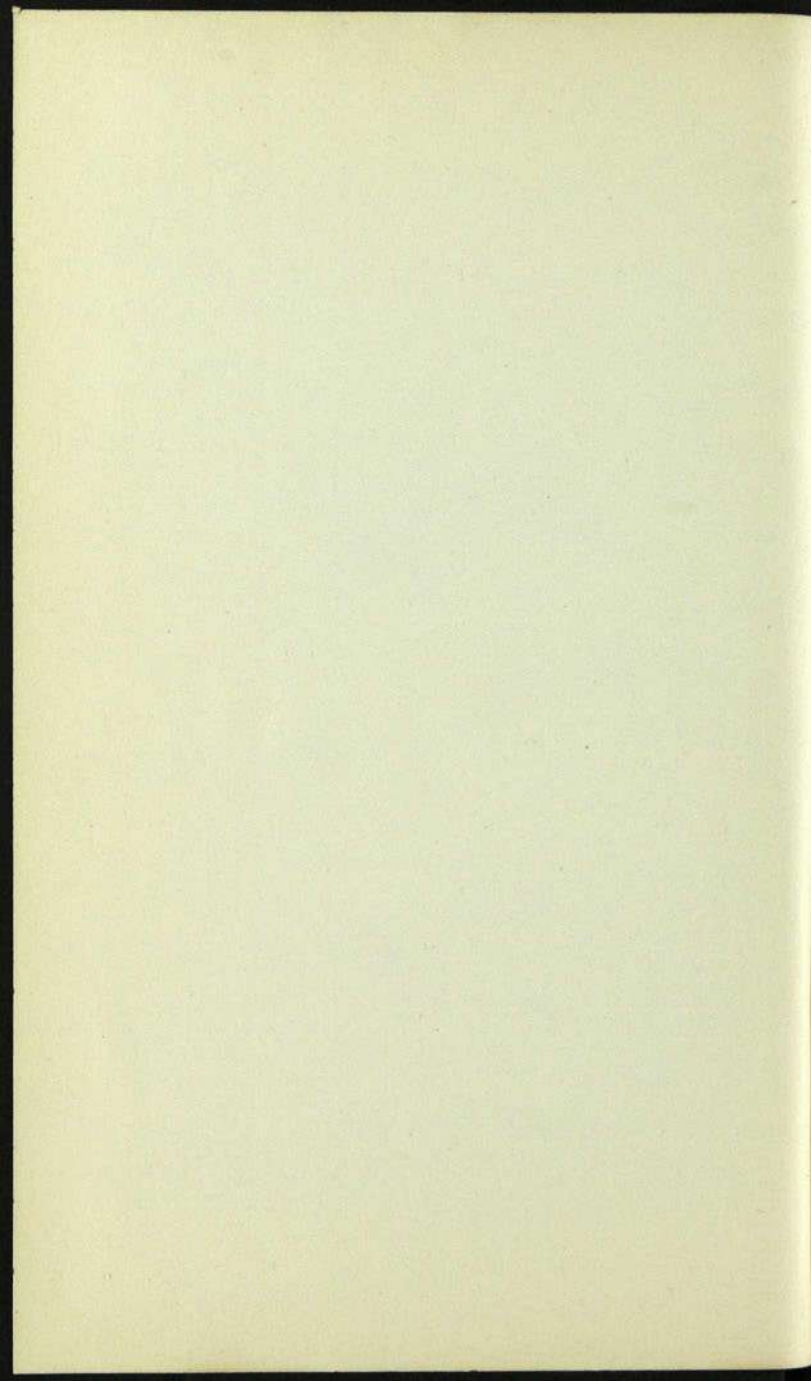


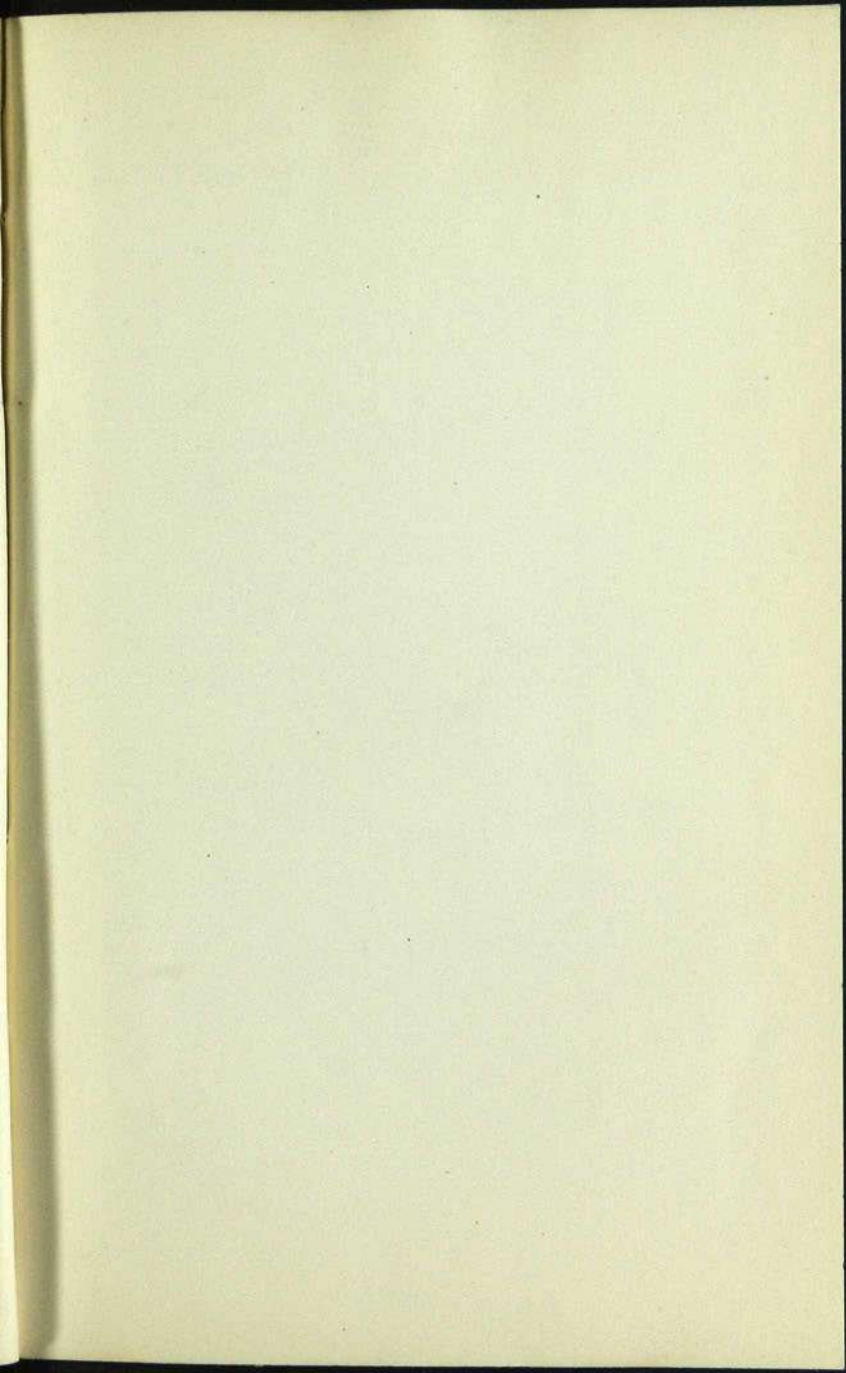


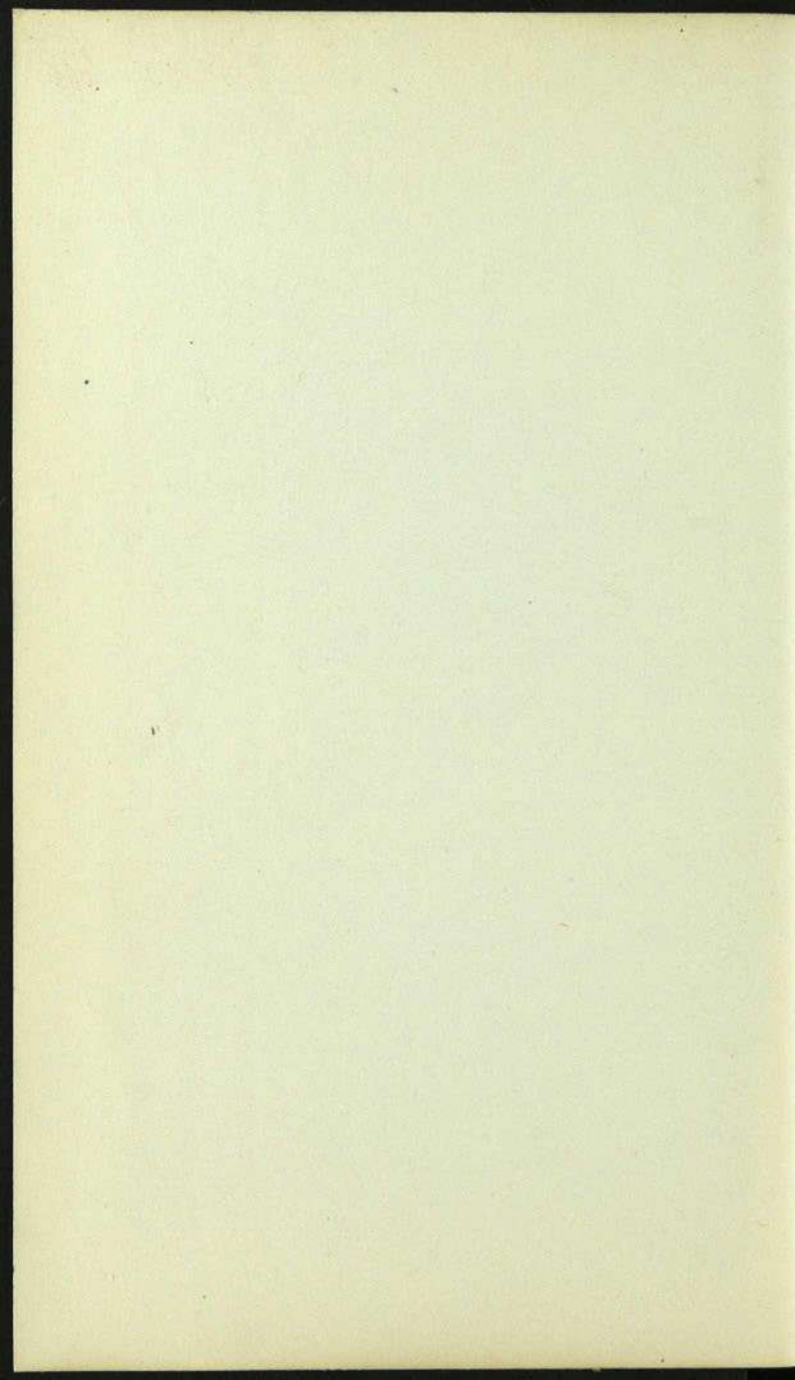


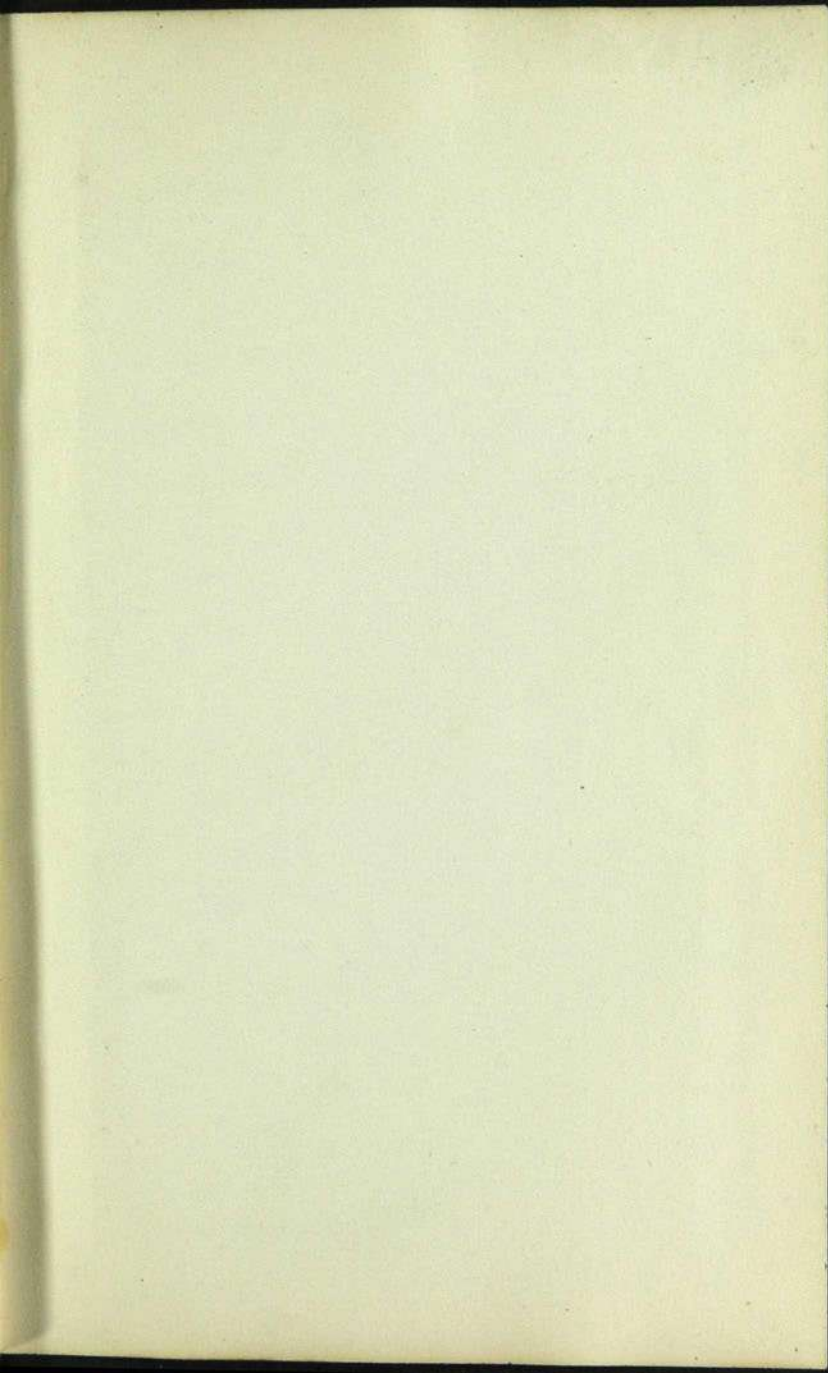


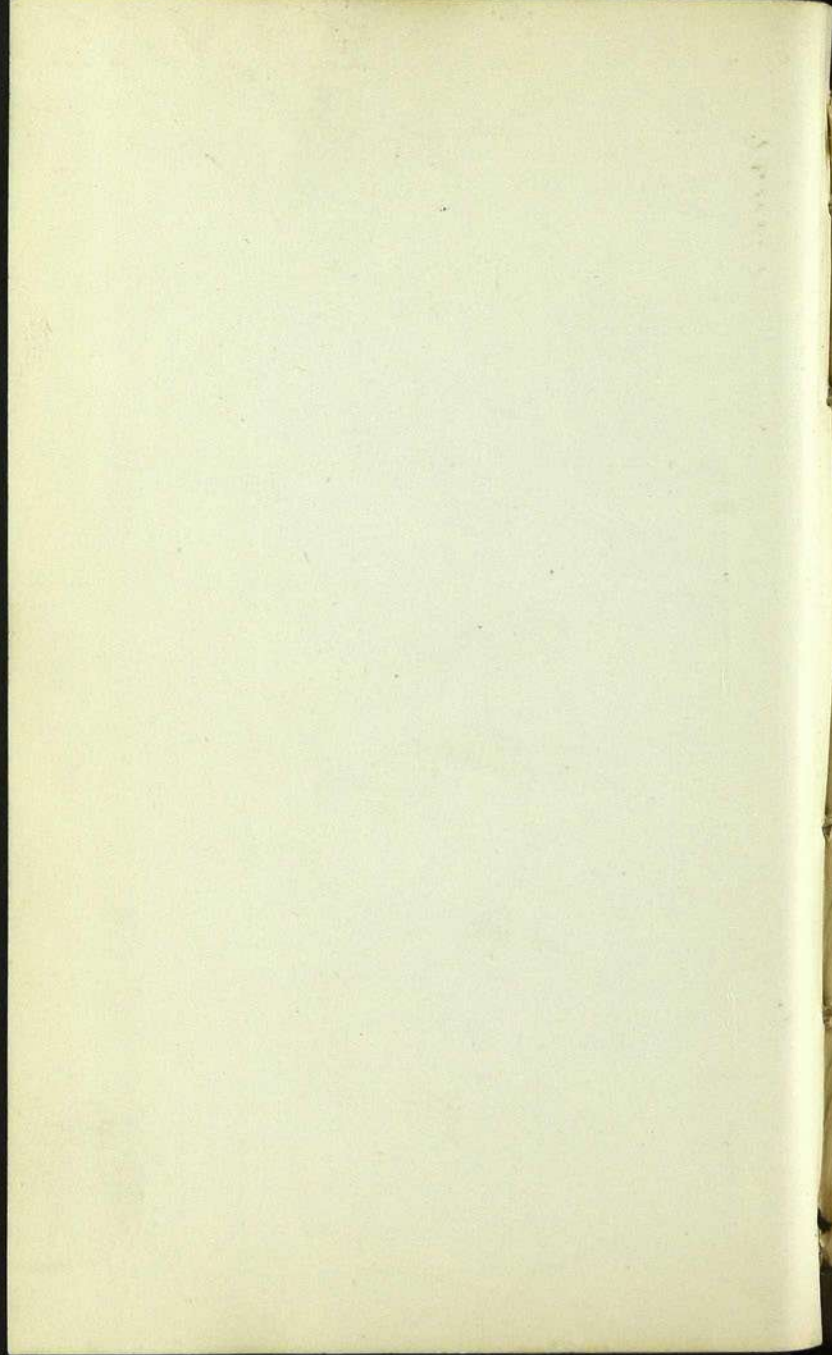


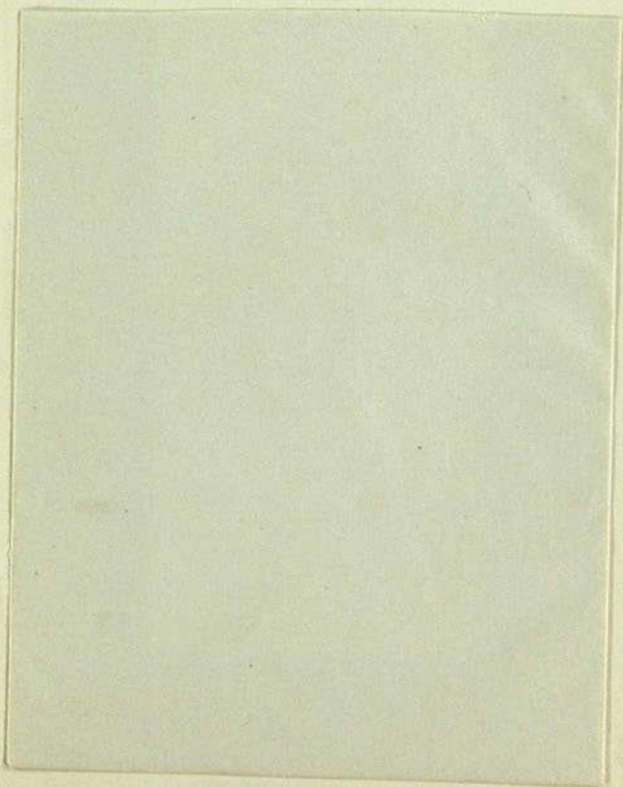












BNQ



000 377 324

2
G
1